# UNIVERSITÉ DU QUÉBEC INSTITUT NATIONAL DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE CENTRE – URBANISATION CULTURE SOCIÉTÉ

# LES LIEUX DE SOCIABILITÉ PUBLIQUE DES JEUNES D'ORIGINE HAITIENNE

Étude de cas : Saint-Léonard (Montréal) et Saint-François (Laval)

Par

#### Chantal ISMÉ

B.E. Génie Mécanique

Mémoire présenté pour obtenir le grade de Maître ès sciences, Mc. Sc.

Maîtrise en études urbaines

Programme offert conjointement par l'INRS et l'UQAM

Avril 2011

© Chantal ISMÉ, 2011

#### Ce mémoire intitulé

# LES LIEUX DE SOCIABILITÉ PUBLIQUE DES JEUNES D'ORIGINE HAITIENNE

Étude de cas : Saint-Léonard (Montréal) et Saint-François (Laval)

et présenté par

# Chantal ISMÉ

a été évalué par un jury composé de

Mme Annick GERMAIN, directrice de thèse

Mme Julie-Anne BOUDREAU, examinateur interne et

Mme Lucille GUILBERT, examinateur externe

iii

# **RÉSUMÉ**

La diversité ethnique accrue des métropoles induit de nouvelles dynamiques de cohabitation dans l'espace public urbain. Les jeunes, caractérisés par leur « omniprésence » dans l'espace public, constituent un champ d'étude privilégié pour examiner les rapports interethniques et les enjeux identitaires ancrés dans les espaces urbains. Les jeunes d'origine haïtienne, qui représentent une portion non négligeable des jeunes issus de l'immigration, sont pourtant peu étudiés sous l'angle de leur ancrage territorial dans les lieux de sociabilité. Ce mémoire tente de saisir les modes de sociabilité publique des jeunes d'origine haïtienne et d'investiguer plus particulièrement les lieux de ces échanges. Il porte également sur les relations que tissent ces jeunes avec d'autres jeunes d'origines ethniques minoritaires, notamment les jeunes d'origine italienne avec lesquels ils se retrouvent dans ces lieux, compte tenu de la propension des familles d'origine haïtienne et italienne à résider dans les mêmes quartiers de la région montréalaise. Pour faire ressortir ces modes de sociabilité, deux quartiers contrastés sont sélectionnés, Saint-Léonard (Montréal) et Saint-François (Laval), le poids de l'aménagement spécifique des espaces publics devant être pris en compte dans les dynamiques de sociabilité. L'urbanisation et l'aménagement des espaces publics contribuent dans la création des lieux de sociabilité qui se sont avérés de trois catégories pour les jeunes : les lieux de loisirs, plus "formels", les lieux "d'errance" et les lieux de transition, plus "inusités". L'ethnicité est mobilisée différemment dans les mécanismes de liens sociaux selon l'ancienneté de l'immigration et le poids démographique dans le quartier, de même que le statut social. Elle se conjugue sous la forme de velléités hégémoniques ou comme outil de visibilité. En filigrane, la stigmatisation de la communauté haïtienne s'ajoute comme paramètre incontournable. Des questions restent en suspens telle l'influence du genre sur les lieux de sociabilité publique et la gestion des conflits en ces lieux.

Mots-clés : sociabilité, jeunes, espace public, ethnicité, immigration.

**ABSTRACT** 

Increasing ethnic diversity in the metropolis is creating new dynamics of coexistence in urban public

space. Youth, characterized by their omnipresence in public space, is an important field of study for

researchers of urban interethnic relations and identity issues. The youth of Haitian descent, who

represent a significant portion of immigrant youth, are nonetheless to date understudied in terms of the

role that territory plays in their sociability. This thesis aims to capture the different modes of public

sociability of Haitian youth and to examine in particular the locations of these exchanges. Furthermore,

it examines the relationships connecting these youth with those from other ethnic minorities, in

particular, Italian youth, given the tendency of Haitian and Italian families to co-exist in the same

neighbourhoods throughout the Montréal region. To highlight these modes of sociability, two

contrasting neighbourhoods were selected: Saint Leonard (Montreal) and Saint-François (Laval), taking

into consideration the importance of the development of public spaces in the dynamics of public

sociability. Urbanization and the development of public spaces are involved in the creation of places of

sociability through three categories: more formal, places of recreation, "wandering" places and those

more "unusual" places of transition. Ethnicity is mobilized differently through processes of creating

social bonds in relation to immigration seniority, demographic presence in the neighbourhood, as well as social status. It can take the form of hegemonic ambitions or of a visibility tool. Implicitly, the

stigmatization of the Haitian community is an unavoidable parameter. Certain questions remain

unresolved such as the influence of gender on public sociability place-making and conflict

management in these places.

Keywords: sociability, youth, public space, ethnicity, immigration.

## **REMERCIEMENTS**

Je remercie chaleureusement ma directrice de recherche, Annick Germain, pour le temps qu'elle m'a consacré tout au long de cette maîtrise, ses enseignements et sa camaraderie. En plus de ses conseils, elle m'impliqua dans ses travaux, source additionnelle d'expérience et d'inspiration. Sa générosité et son soutien tant moral que financier se sont révélés inestimables, particulièrement dans les périodes difficiles qui ont jalonné mon parcours ces dernières années. La présence d'Annick a été essentielle à l'achèvement de ce mémoire. Son ouverture tout en humour et son humanité m'auront marquée profondément.

Mes remerciements à tous les jeunes qui m'ont laissée entrer dans leur "monde", leur territoire et leur vécu. Sans vous, ce mémoire n'aurait pu être. A celle qui m'a dit : "On ne nous écoute jamais. Personne ne nous donne la parole", non seulement j'ai été toute ouïe mais ce travail est votre parole.

Je tiens à remercier aussi tous les professeurs de l'INRS qui m'ont éclairée avec leur savoir et leur passion pour la recherche. Je souhaite nommer tout particulièrement, M. Mario Polèse qui m'a incitée à parcourir ce chemin, M. Gilles Sénécal dont les enseignements ont influencé mon cheminement intellectuel, M. Michel Trépanier pour ses judicieux conseils et sa grande disponibilité. Je remercie également mes évaluatrices pour leur critique constructive de ce travail.

Mes sincères remerciements à Linda Joly et Ginette Casavant, pour leur gentillesse et leur soutien toujours avenant au centre de documentation; Nicole Wragg pour ses bons mots et son sourire à l'accueil; Kathy Leduc et Wassila Foul pour leur patience dans mes démêlés administratifs.

J'ai croisé dans cette aventure à la maîtrise des personnes intéressantes qui ont permis de faire la traversée avec humour et solidarité: Martha Radice, qui m'a «incluse»; Heidi Hoernig, qui m'a soutenue et encouragée... jusqu'au bout; Tuyet Trinh, Bochra Manai, Isabelle Séraphin, qui a prêté main forte dans la finalisation de la mise en page; l'«équipe»: Isabel Wieg, Meriem Mesli, Marouan Duhri, avec laquelle j'ai partagé tant de discussions bien souvent sérieuses mais aussi tant de fourire si revigorifiant; Kawtare Bihya, Alexandra Guay Charrette et Fahime Delavar.

Pour finir, je remercie mon conjoint Alain Philoctète pour son support indéfectible, ses encouragements et ses attentions. À mes fils Malcolm Che et Biko, merci pour votre patience et votre compréhension.

À Arielle, ma petite nièce, qui de la terre des Tainos, Ayiti, ne comprend pas mon absence, une parole pour exorciser le lourd silence des décombres.

À ma mère, partie un an trop tôt ...

# **TABLE DES MATIÈRES**

Liste des tableaux	xi
Liste des figures	xii
Liste des abréviations et des sigles	xiii
Introduction	1
Chapitre 1 : Des éléments de problématique	5
Jeune, Jeunesse, Adolescence ou De la difficulté à cerner une notion	5
Les jeunes immigrants en perspective	7
La territorialité de la sociabilité publique des jeunes immigrants	11
Les jeunes d'origine haïtienne sous la loupe	13
Ethnicité	17
Communauté et/ou quartier	19
De la sociabilité	20
Espace public et/ou lieux publics	20
Lieu ou la dimension symbolique de l'espace	22
Question de Recherche	26
Objectif général	26
Objectifs spécifiques	26
Pertinence du sujet	27
Chapitre 2 : Méthodologie	30
Type d'étude	30
Territoire couvert par l'étude	31
Période couverte par l'étude	34
Échantillon	34
Les outils de collecte	35

L'entrevue semi-directive	35
L'observation in situ	37
L'analyse documentaire	39
Les outils d'analyse	39
Quelques considérations d'ordre éthique	40
Limites de l'étude	40
CHAPITRE 3 : Portrait des quartiers sous étude	43
Saint-Léonard	43
Localisation	43
Historique	43
Urbanisation	44
Le peuplement ethnique du quartier	44
Des équipements	49
Saint-François	52
Localisation	52
Historique	53
Urbanisation	53
Le peuplement ethnique du quartier	55
Des équipements	58
CHAPITRE 4 : Présentation des résultats	63
1. Prélude aux lieux : le quartier	63
Saint-François	63
Saint-Léonard	65
2. Les lieux-dits ou l'impact de l'aménagement sur le choix des lieux	66
Saint-François	66
Saint-Léonard	71
2. Les types de rapport établis dans ces lieux avec les jeunes d'origine ethnique minoritaire	75
2.1 Un discours ambigu	77
2.2. Un discours de rejet	78

2.3. Un discours de repli sur soi	80
L'entre-soi ou la nécessité d'un LIEU à soi	81
CHAPITRE 5 : Synthèse de l'analyse des lieux de sociabilité publique des jeunes d'origine	haïtienne 86
Des quartiers différenciés	86
Quand carence et profusion d'équipements se déclinent en liens sociaux amoindris	86
L'incidence de la période d'immigration sur l'ancrage socio-spatial	87
L'ethnicité comme outil de différenciation et vecteur de pouvoir	88
Les lieux de sociabilité publique	89
Les dilemmes identitaires des jeunes d'origine haïtienne	90
Conclusion	94
ANNEXE I	98
ANNEXE II	108
ANNEXE III	110
Annexe IV	111
Annexe V	112
ANNEXE VI	114
Annexe VII	115
Annexe VIII	117
Bibliographie	118

# LISTE DES TABLEAUX

Tableau 1 Lieu de Naissance des jeunes répondants à Saint-Léonard et Saint-François	35
Tableau 2 : Observation in situ à Saint Léonard et à Saint François	39
Tableau 3 : Évolution de la croissance à Saint-Léonard	44
Tableau 4 : Croissance démographique et occupation des logements à Saint-Léonard	46
Tableau 5 : Pays de naissance des immigrants à Saint-Léonard et Montréal	47
Tableau 6 : Pays de naissance des immigrants récents à Saint-Léonard et Montréal	47
Tableau 7 : Indicateurs du marché de travail à Saint-Léonard	48
Tableau 8 : Liste des parcs et leurs activités à Saint-Léonard	50
Tableau 9 : Croissance démographique et occupation des logements à Saint-François	55
Tableau 10 : Pays de naissance des immigrants à Saint-François, Laval et Montréal	56
Tableau 11 : Pays de naissance des immigrants récents à Saint-François, Laval et Montréal	57
Tableau 12 : Indicateurs du marché de travail à Saint-François	58
Tableau 13 : Liste des parcs et leurs activités à Saint-François	59

# **LISTE DES FIGURES**

Figure 1 : Répartition spatiale des immigrants Haïtiens, RMR de Montréal	32
Figure 2 : Répartition spatiale des immigrants récents Haïtiens, RMR de Montréal	32
Figure 3 : Répartition spatiale des immigrants Italiens, RMR de Montréal	33
Figure 4 : Pyramide des âges à Saint-Léonard	45
Figure 5 : Immigration selon la période d'arrivée à Saint-Léonard	46
Figure 6 : Minorités visibles à Saint-Léonard	48
Figure 7 : Un visage de Saint-François d'antan	53
Figure 8 : Immigration selon la période d'arrivée à Saint-François	56
Figure 9 : Lieu d'établissement et minorités visibles à Laval	57
Figure 10 : Localisation des organismes communautaires	61

# LISTE DES ABRÉVIATIONS ET DES SIGLES

a.p. à paraître

CHM Coopérative d'Habitation de Montréal

CREC Corporation de relance économique et communautaire

hab. habitants

JeuneFSF Jeune fille répondante à Saint-François

Jeune FSL Jeune fille répondante à Saint-Léonard

Jeune HSF Jeune homme répondant à Saint-François

Jeune HSL Jeune homme répondant à Saint-Léonard

Mgr. Monseigneur

«Plex» Ensemble à plusieurs appartements de style italien

RMR Région Métropolitaine de Recensement

SFR Seuil de Faible Revenu

#### INTRODUCTION

L'immigration internationale, ces dernières années, contribue grandement à diversifier la configuration socio-démographique de la RMR de Montréal en lien avec une variation croissante des régions d'origine des flux migratoires. Les personnes nées à l'étranger constituent environ 21% de la population totale de la région métropolitaine de Montréal, le plus haut taux de la province du Québec, selon le dernier recensement de Statistique Canada (2006). Environ 87% de la population immigrante recensée au Québec réside dans la région métropolitaine de Montréal. La population immigrante a connu une augmentation de 64% en vingt-cinq ans dans la RMR. Parmi ces immigrants, plus d'un sur cinq n'a immigré au Canada qu'entre 2001 et 2006 (Statistique Canada, 2006). La présence accentuée de ces groupes d'origines ethniques et culturelles différentes influe sur les dynamiques de quartier et les pratiques de cohabitation. Il s'agit, donc, d'une réalité complexe en constante évolution et mutation qui a de fortes incidences sur le vivre ensemble. Or, les jeunes constituent une forte composante de la population issue de l'immigration. Ils sont le produit de ce nouveau contexte.

Une étude de Germain et al. (1995) sur la cohabitation interethnique et la vie de quartier à Montréal montrait le rôle névralgique joué par les jeunes dans les modes de sociabilité publique. Ces derniers ont leur propre forme d'inscription dans le tissu social et l'espace public, engendrant leurs propres codes, formes et lieux de socialisation. Vont-ils garder le même schéma que les adultes dans leur démarche de socialisation, c'est-à-dire une sociabilité publique marquée par une cohabitation pacifique mais distante (Germain, 1995)? Les chercheurs explorent de plus en plus les différentes formes d'interaction des jeunes dans l'espace public. Si l'inscription des jeunes immigrants dans l'espace public a toujours été d'intérêt, c'est au nom de leur appropriation de cet espace comme lieu de pratiques de transgression des normes ou d'assouvissement des tendances de consumérisme. Ces comportements alimentent bien souvent des débats de société assez enflammés. Les quartiers chauds en France et le phénomène des gangs de rue au Québec ont donné le ton. Sur la scène immigrante française, les « Arabes » dominent le décor alors qu'au Québec les jeunes d'origine haïtienne sont sous les feux des projecteurs. Des projets ont été conçus pour palier à leurs incivilités et diminuer le sentiment d'insécurité qu'ils induisent dans l'espace public; des centres de loisirs jeunesse ont été érigés pour les "retirer" du dehors.

En effet, jusqu'à un passé récent, les jeunes d'origine haïtienne constituaient un groupe dominant parmi les «minorités visibles» (immigrantes et non immigrantes) dans plusieurs quartiers multiethniques. En 2001, la moitié de tous les Canadiens d'origine haïtienne, comparée au tiers de la

population totale étaient âgés de moins de 25 ans (Colin, 2007). Il est à remarquer que l'immigration haïtienne au Québec exhibe une réalité binaire : une cohorte ancienne et des vagues successives nouvelles. Et les jeunes d'origine haïtienne sont représentatifs de cette dichotomie. Autre fait important à signaler est que les Italiens et les Haïtiens représentaient les deux groupes immigrants les plus importants dans plusieurs quartiers de la RMR, cela ne fait pas trop longtemps. Cette prédominance italienne et haïtienne tend à disparaître suite à la diversification de l'immigration ces dernières années. Cette nouvelle donne migratoire a des conséquences certaines sur la vie de quartier. Les comportements des individus sont différents dans un quartier dominé par deux groupes démographiquement importants que lorsqu'il y a plusieurs groupes. Les jeunes d'origine haïtienne ne sont plus les seuls membres d'origine ethnique minoritaire ou même les plus importants dans bien de quartiers. En réalité, l'arrivée d'autres jeunes d'origines ethniques minoritaires dans le panorama montréalais crée une autre dynamique de partage de territoire et de sociabilité publique.

Les jeunes de la deuxième génération des Haïtiens ont été l'objet de bien des études quant à leur sociabilité. Laperrière (1987) a investigué leurs rapports interethniques à l'école, Labelle (2001) a exploré leur intégration, Potvin (1997) a examiné les effets du racisme dont leur vécu est empreint sur leurs interactions. Certaines études ont fait état de leur sous-utilisation des centres de loisir (Poirier, 2005). Cette réalité semble encore être d'actualité. Il serait intéressant de connaître les lieux publics qu'ils fréquentent et la motivation de ces choix. En dehors des lieux programmés, ils doivent privilégier des endroits spécifiques de sociabilité publique.

De plus en plus, les chercheurs rompent avec l'approche axée sur l'anomie et s'intéressent aux jeunes, en particulier les jeunes immigrants, en tant qu'acteurs novateurs dans l'espace public. Ces études tentent de saisir la logique d'action des jeunes. En ce sens, il semble pertinent d'examiner les lieux de sociabilité publique des jeunes Haïtiens. Leurs comportements dans l'espace public permettent de voir si l'expérience d'un quartier particulier et la formation identitaire jouent sur les mécanismes d'appropriation de l'espace public. En outre, on peut aussi à travers le vécu de ces jeunes apprécier comment s'actualisent les jeux de rapports et de côtoiement avec d'autres jeunes d'une immigration également ancienne comme les Italiens et ceux issus de la nouvelle donne migratoire. Mais, ces présupposés sont-ils vraiment fondés? Comprendre l'intégration dans l'espace public urbain de ces jeunes d'horizons variés constitue un enjeu crucial. Comment investissent-ils les champs de sociabilité publique en dehors de la famille et de l'école? Quels liens tissent-ils entre eux et dans quels espaces se cristallisent-ils? Quelles sont les caractéristiques de ces espaces? Telles sont les questions générales qui sont à l'origine de cette étude.

Les relations qui se tissent dans l'espace public témoignent de notre capacité à vivre ensemble. Les chercheurs se sont donc beaucoup penchés sur la sociabilité publique des jeunes, grands consommateurs de ces espaces, dans la configuration ethno-démographique changeante des métropoles (Lapeyronnie,1987; Berthet, 2007; Foret et Bavoux, 1990; Lieberg, 1994, Boudreault et Parazelli, 2004 cité dans Germain, [a.p.]). L'ethnicité se retrouve au cœur des préoccupations sur les rapports à l'espace compte tenu des changements dans la configuration ethnique des quartiers et les conflits d'appropriation spatiale qui peuvent faire surface, particulièrement chez les jeunes. Pourtant, très peu d'auteurs abordent les enjeux de la sociabilité publique des jeunes d'origine haïtienne qui représentent une bonne part des jeunes des minorités ethniques au Québec. Ainsi, ce travail vise à explorer la sociabilité des jeunes Haïtiens dans l'espace public et, plus précisément à caractériser les relations qu'ils y nouent et à faire une typologie des lieux dans lesquels celles-ci sont vécues.

Pour ce faire, nous utilisons l'approche de l'étude de cas afin de rendre intelligible la cohérence dans laquelle s'inscrit le choix des lieux de sociabilité publique des jeunes d'origine Haïtienne. Deux quartiers sont étudiés : Saint-Léonard à Montréal, un quartier périphérique où les deux groupes d'immigration, Italiens et Haïtiens, ont dominé pendant longtemps le tableau de l'immigration, et Saint-François à Laval, une banlieue où les Haïtiens et les Italiens comptent pour plus de 50% des immigrants (Recensement de 2006). Il s'agit de deux quartiers dissemblables non seulement en termes de configuration ethnique, mais aussi en matière d'aménagement. La démarche utilisée est qualitative et exploratoire utilisant des méthodes combinées. Nous avons rencontré et interviewé les jeunes d'origine haïtienne et des intervenants qui interviennent auprès des jeunes dans les deux quartiers. Ces entrevues ont été complétées par des observations dans les deux quartiers.

Ce présent mémoire s'articule en cinq chapitres. Le premier chapitre consiste en une revue de littérature sur la question de la sociabilité des jeunes immigrants, notamment des jeunes Haïtiens, et ses lieux. Il y est abordé la difficulté à cerner la notion de jeunes et son évolution à travers le temps. Par la suite, nous regardons le rôle joué par la variable ethnique dans le rapport à l'espace. Une section de ce chapitre discute des concepts utilisés dans le texte. Le second chapitre décrit les démarches de recherche effectuées ainsi que la méthodologie utilisée. Le troisième chapitre dresse le portrait des deux quartiers sous étude. Le quatrième chapitre présente les résultats. Le cinquième chapitre fait la synthèse de ces derniers.

Dans les pages qui suivent nous utiliserons la notion de jeunes Haïtiens pour englober à la fois les jeunes immigrants et ceux nés au Canada de parents immigrants. Il en est de même pour les jeunes Italiens, même si dans ce cas, il s'agit surtout de deuxième, voire de troisième génération.

# CHAPITRE 1 : DES ÉLÉMENTS DE PROBLÉMATIQUE

« Une société dynamique est toujours orientée par des utopies qui proposent une idéalisation du vivre ensemble » Jean Rémy (2005)

Nous nous intéressons aux lieux de sociabilité publique des jeunes d'origine haïtienne. Ce chapitre présente le cadre théorique guidant cette étude. Pour ce faire, nous allons dans un premier temps scruter la littérature traitant des rapports entre les jeunes issus de l'immigration et de leur spatialité, puis dans un deuxième mouvement présenter les principaux concepts utilisés dans notre étude. De ce cadre théorique découleront notre question de recherche et nos hypothèses.

Que ce soit dans les médias ou dans la littérature scientifique, les jeunes sont au centre de nombreux débats. Jeunes à risque, jeunes de la rue, jeunes à problème, ou jeunes tout court, le vocable "jeune" semble voguer dans tous sens. Quel que soit le champ disciplinaire considéré, il y a une certaine difficulté à manier cette catégorie sociale.

#### Jeune, Jeunesse, Adolescence ... ou De la difficulté à cerner une notion

Que signifie véritablement « être jeune »? Quels sont les critères qui permettent d'établir les frontières entre la jeunesse et l'âge adulte? La catégorie sociale « jeune » est abordée différemment selon la discipline considérée. Pour Galland (2002), jusque dans les années cinquante, les médecins et les psychologues détenaient presque l'exclusivité du discours sur les jeunes. Ceux-ci étaient présentés comme des êtres « a-historiques » et « a-sociaux ». Nous nous intéressons d'abord à l'approche sociologique de cette notion.

Un débat à caractère dual alimente la littérature sociologique sur cette catégorie eu égard au caractère polysémique et labile de la notion de jeunesse et par ricochet, jeune. La littérature foisonne d'écrits qui tentent de synthétiser les différentes approches et essais de définition. Certains vont, dans leur tentative de baliser le terme, remettre en question « la jeunesse » en tant que groupe social homogène arguant qu'il s'agit d'un état transitoire incapable de rendre compte de la réalité sociale (Gauthier, 1999). Ainsi, ce vocable ne servirait qu'à camoufler les clivages, les dispositions et les positions sociales différentes (Schehr, 2000; Hamel, 1999). Pour paraphraser Bourdieu, « la jeunesse » ne serait « qu'un mot ».

Un autre courant s'appuie sur « le plus petit dénominateur commun » à cette labile jeunesse. Il s'agit alors de repérer les modes d'agir unificateurs permettant de délimiter le statut de jeunesse. Les éléments communs entre les jeunes sont subsumés, érigés en moments forts caractérisant tout un pan de la population des jeunes et justifiant l'existence d'une jeunesse. Peut-on parler de jeunes devant ces prises de position d'apparence irréductible?

Néanmoins, au-delà des controverses et des remises en question les chercheurs s'accordent sur l'existence de cette entité « jeune » tout en admettant la variété de sa définition. Cette notion est considérée en lien avec l'effet d'âge et l'individualisation de plus en plus marquée de nos sociétés se traduisant par l'affaiblissement des marqueurs (Schehr, 2000 ; Galland, 2002). Toutefois, un problème de catégorisation demeure.

Sans rentrer dans les subtilités de la sociologie des âges, il importe de voir quelles tranches d'âge sont associées à la catégorie sociale « jeune ». Galland (1991; 2002) souligne, à travers un regard historique que « la jeunesse, au sens sociologique du terme, n'a pas toujours existé ». De la société primitive à nos jours, les délimitations de l'âge y correspondant changent en fonction des réalités sociales mutantes. L'âge étant une production sociale, cette délimitation est fonction de la société étudiée, des cultures et de l'époque en question. La jeunesse devient ainsi une catégorie aux contours incertains. De nos jours, les chercheurs indiquent un certain allongement de cette période dite de jeunesse. Ils prennent en compte l'effet d'âge et l'affaiblissement des marqueurs dans nos sociétés (Galland, 2002). En réalité, la sociologie se base sur deux facteurs pour définir les limites de la jeunesse : l'indépendance financière et le départ de la famille d'origine (Galland, 2002 ; Nagels et Rea, 2007). De ce fait, il devient difficile de parler de la jeunesse mais de préférence, «des jeunesses» étant donné la variété de situations que peut inclure ces deux indicateurs. Nous approcherons donc ce concept sous son aspect dialectique en tant que construction sociale.

Pour mieux saisir les dimensions de cette construction sociale qu'est la jeunesse, Nagels et Rea (2007) remontent au passé afin de retracer l'évolution de cette construction. Cette incursion historique permet de signaler les différentes dimensions et les différentes logiques qui balisent cette catégorie plutôt floue. L'histoire des jeunes commence vraiment au XVIIIe siècle où jeunesse rimait avec l'appartenance à l'aristocratie (Nagels et Rea, 2007). Le XIXe siècle change la donne avec la séparation de la sphère publique et de la sphère privée. La représentation du jeune comme objet "de divertissement ou de gêne" se mue en celle de " force du progrès" (Nagels et Rea, 2007 : 16) grâce à des institutions sociales tel que l'école et la protection de la jeunesse. L'intérêt tout nouveau de l'État

pour les jeunes l'amène à vouloir les éduquer, les protéger mais aussi les surveiller et les punir à l'occasion. Qu'en est-il de manière spécifique au Canada ?

D'après Gauthier qui a entrepris des travaux étendus concernant la recherche sur les jeunes au Canada, il existe un engouement et une évolution cyclique par rapport à ces derniers eu égard aux réalités socio-économiques de la conjoncture (Gauthier, 2000). Elle note un clivage dans l'étude sur la jeunesse canadienne avec une production plus abondante chez les francophones que chez les anglophones (Gauthier, 2000). D'une manière générale, elle signale une certaine limite liée au manque de spécificité locale des productions. «Les Canadiens tant de langue anglaise que de langue française n'ont pas inventé de grandes théories concernant la jeunesse étant plutôt collés à leurs influences culturelles en provenance d'ailleurs» (Gauthier 2000 : 15). Dans le même ordre d'idée, Germain (a.p.) signale la "discrétion" de la sociologie urbaine francophone au Québec. La plupart des travaux se centrant sur les jeunes dans ce champ s'attarde sur l'itinérance et la réalité des jeunes de la rue, à titre illustratif Bellot, 2003 ; Laberge, 2000 ; Parazelli, 2002 ; Roy et Hurtubise, 2007 cité dans Germain, (a.p.).

Le discours conçu autour de la jeunesse, à l'heure des politiques néolibérales avec toutes ses conséquences néfastes : chômage, précarisation, exclusion, s'axe sur la délinquance des jeunes plus durement touchés. Les jeunes des milieux immigrés sont plus durement frappés par ces bouleversements (Nagels et Réa, 2007). Partant de ce fait, les jeunes immigrés sont au centre de ce discours sur la délinquance.

# Les jeunes immigrants en perspective

La plupart des études sur les jeunes et les jeunes immigrants notamment s'intéressent à leur degré d'insertion professionnelle sur le marché du travail ou à leur adaptation au milieu scolaire et académique (Galland, 1996). Les difficultés connues par les jeunes de l'immigration récente questionnent les processus sociétaux et institutionnels d'intégration des immigrants. Les jeunes immigrés constituent d'emblée un sujet important d'étude. Les travaux portant sur la deuxième génération issue de l'immigration internationale, consistant en jeunes dont l'un ou les deux parents ont immigré, nous renseigne Potvin (1997), vont se multiplier dans les pays occidentaux les plus concernés par l'arrivée massive de vagues d'immigrants d'origines diverses. Néanmoins, les approches et les théories développées se différencient tant par rapport aux politiques d'immigration mises en œuvre par les pays et les mécanismes d'intégration y découlant que par rapport aux réalités socio économiques. Labelle et al. (2001) rappellent qu'il y a davantage de similitudes entre les États-Unis d'Amérique du Nord et le Canada dans le sens qu'ils se considèrent comme des pays d'immigration multiculturels. Un

autre point commun réside dans l'arrivée des Noirs en deux temps dans ces deux pays Labelle et al. (2001). Une première cohorte arrive dans un contexte d'esclavage avec ses difficultés particulières. Une immigration moderne issue de pays non colonisés par les États-Unis et le Canada suit beaucoup plus tard.

Dans la littérature américaine sur la question des immigrants, le concept d'assimilation segmentée (segmented assimilation) est surtout utilisé pour analyser l'expérience des jeunes immigrants. Ce concept est basé sur le fait que la société américaine est extrêmement diversifiée et segmentée et qu'il existe des parcours d'assimilation divergents pour les nouveaux immigrants (Portes et Zou, 1993). L'assimilation est donc vue comme une clé de la mobilité sociale des immigrants et de leur progéniture (Rumbaut, 1997; Zhou 1997). Cependant, il a été constaté que ce mariage assimilation et mobilité sociale n'était pas validé par la réalité de tous les nouveaux immigrants. Portes et Rumbaut (2001) identifient les facteurs qui influencent ces évolutions disparates. Le capital humain, les modes d'intégration, les structures familiales sont retenus comme autant d'éléments influençant les expériences des immigrants. Plusieurs auteurs, entre autres, (Alba et Nee, 2003; Suarez-Orozco et Suarez-Orozco, 2001; Waldinger, 2001) ont noté que l'immigration contemporaine est constituée d'individus venant d'une plus grande variété de milieux socio-économiques que les vagues précédentes. Il s'en suit que les jeunes issus de l'immigration récente qui s'installent dans les quartiers défavorisés auront plus de mal à atteindre un certain bien-être. Par exemple, la présence des ghettos et de l'exclusion raciale aux États-Unis poussent les jeunes immigrés à se retrancher dans une « sousculture » (Alba et Nee, 2003; Suarez-Orozco et Suarez-Orozco, 2001; Waldinger, 2001). Qu'en est-il au Québec?

Le modèle d'immigration et d'intégration québécois prend en compte les valeurs et les structures de cette société. Ce modèle dit interculturel, est basé sur une forme d'organisation capable de promouvoir des rapports sociaux harmonieux entre personnes et communautés plurielles dans un cadre national (Couton, 2010; Labelle et al., 2001). Dès lors, les écrits qui se penchent sur la question de l'immigration au Québec l'abordent généralement sous l'angle de l'identité comme élément structurant les rapports avec les autres. Ceci est d'autant plus vrai quand il s'agit de comprendre les dynamiques sociales des jeunes immigrés car l'identité se révèle importante dans leur construction et dans leur rapport avec les autres. Les jeunes immigrés négocient avec souplesse deux identités qu'ils ne jugent pas contradictoires, celle de la société d'origine et celle de la société d'immigration. Meintel (1993), épousant les critiques de Giraud (1987), prend le contrepied de la notion de « double identité » souvent avancée en se référant aux jeunes de la deuxième génération. Sans vouloir rentrer dans toutes les subtilités du débat, mentionnons que la notion de deuxième génération a été critiquée par Myriam

Simard à cause de la pathologie qui y est souvent liée relativement à cette question de «double identité» (Simard, 1999a cité dans Simard 2003). Cette notion renvoie à une polarisation insolvable sauf par un choix entre le maintien des caractéristiques ethniques fondamentales et l'assimilation. Or, comme le souligne Meintel (1992; 1993) tout en étant multidimensionnelle, se déclinant sur plusieurs « niveaux » ou « plans », l'identité a comme trait essentiel « son unicité ». Cette question identitaire chez les jeunes bifurque les angles d'approche des chercheurs vers deux questions de plus en plus débattues dans notre société globale et globalisée : le transnationalisme, c'est-à-dire les liens avec le groupe culturel d'origine, indépendamment de sa localisation et la transethnicité définie comme les solidarités et associations qui peuvent se construire entre plusieurs groupes culturellement ou structurellement semblables (Meintel, 1993).

Ces études font ressortir que les jeunes fabriquent des modèles identitaires selon les contextes et les conjonctures. Certains vont les mettre en exergue dans le but de se positionner avantageusement par rapport aux autres jeunes de la majorité ethnique. Pour d'autres, quand on introduit la variable ethnique dans l'enjeu des rapports sociaux, on remarque que la communauté, prise ici au sens de la famille, joue un rôle de cohésion et influe sur les formes de sociabilités (Meintel, 1992). Les études de Laperrière réalisées dans un cadre scolaire et dans les quartiers multiethniques à Montréal témoignent d'identités variables et variées, allant d'une identification à la culture d'origine uniquement, à une intégration réduisant l'ethnicité au stade symbolique en passant par diverses combinaisons. Soulignons que tous les chercheurs analysant les jeunes issus de l'immigration mentionnent à différents degrés, la contribution du racisme dans la construction identitaire de ces derniers.

Potvin (1998 ; 2007), Meintel (1993), Morin (1993), Laperrière (1987 – 1993), Portes (1997), Walters (1997), Lapeyronnie (2000), Rea (2006) pour ne citer que ceux-là abondent dans le même sens : les jeunes immigrants évoluent dans un contexte de racialisation des rapports sociaux et de discrimination raciale. La racialisation – «des nationaux réduisent l'identité des immigrés à celle d'un groupe stigmatisé et discriminé» (Rea, 2006 :468) – doit être différenciée de l'ethnicisation, « [...] une identification souscrite et de l'auto-imputation » (Rea, 2006 :468). Dans un contexte multiculturel, la remarque de Labelle et al. (2001) mérite d'être soulignée : « Cependant, ces définitions élaborées dans des contextes où les problèmes sociaux sont posés de manière dualiste (« Blancs » versus « Noirs ») ne permettent pas d'analyser la reproduction des variantes de l'idéologie raciste chez les groupes démographiquement minoritaires mais sociologiquement dominants ou encore au sein des groupes subalternes eux-mêmes ». L'intériorisation de l'idéologie raciste permet une reproduction en boucle de postures racistes entre les groupes des minorités ethniques.

À ce propos, Anne Laperrière (1998 : 121) précise: « [ ... ] la marge de manœuvre des Blancs et des Noirs diverge radicalement dans nos sociétés. L'éventail d'approches et de solutions disponibles aux uns et aux autres quant à leur insertion sociale et à leurs relations avec les autres groupes n'est guère comparable, le racisme constituant pour les Noirs une menace omniprésente, dont ils ne peuvent faire abstraction que rarement ».

Quelques recherches s'attardent à l'évolution des jeunes dans l'espace public ; ce dernier, à titre de territoire forgeur d'identité ou en tant gu'espace d'affirmation de soi, ou alors en y observant leur consumérisme. La littérature foisonne sur ce thème. « Les professionnels de la jeunesse sont en effet de plus en plus confrontés à l'émergence de nouveaux problèmes qu'ils aiment à dénoncer : logiques consuméristes des adolescents, zapping dans les activités, difficultés croissantes à proposer des activités pour les adolescents passé treize ans » (Berthet, 2007 :1). Une bonne part de la littérature qui investigue leurs rapports dans l'espace public insiste sur l'anomie, la déviance des adolescents (Malewska et Gachon, 1988; Chalom et Kousik, 1992 cité dans Potvin 1997). Les études françaises sur les jeunes de banlieue illustrent bien cette approche qui tend à se centrer sur l'étiologie des jeunes immigrants (Gaspard et Sservan-Schreiber, 1984; Griotteray, 1984; Le Gallou, 1985; Stasi, 1984 cité dans Lapeyronnie, 1987). Nagels et Rea (2007) font remarquer que les jeunes sont perçus comme "problèmes", un risque pour l'ordre moral. Les jeunes évoluant dans les zones urbaines dégradées sont les plus ciblés en fonction de la plus grande probabilité qu'ils soient associés à des actes de délinquance et des pratiques d'incivilité. «Le problème des jeunes c'est qu'ils font problème, pour reprendre une expression que Sayad utilisait à propos de l'immigration.» (Nagels et Rea, 2007 : 104). Prenant le contrepied du «réductionnisme culturaliste» qui esquive la complexité de la relation entre identité ethnique et pratiques délinquantes, les auteurs appellent à la déconstruction de cette catégorie "jeunes à problème" sans pour autant nier tout lien entre délinquance juvénile et immigration.

Ces dernières années, les chercheurs orientent leurs travaux sur un mode plus optimiste en regardant les adolescents comme des acteurs visibles, créateurs d'espaces modernes et de paysages. Simard (2003), ignorant les sentiers battus de l'échec scolaire, la délinquance, insiste sur la capacité novatrice des jeunes en tant qu'acteur créatif. Schehr (2000) inspiré par la multitude de possibilités et de rôles offerts par le nouveau contexte urbain fait ressortir les conséquences inéluctables pour les « modes d'être et d'agir des jeunes ». La sociabilité des jeunes est perçue comme déterminée par les effets d'âge, de sexe ou de classe dans une temporalité différenciée et hautement marquée par l'individualisation.

Chantelat et al. (1998) explorent les avenues de la sociabilité juvénile liée à la pratique sportive. Prenant le contre-pied des perspectives fonctionnalistes qui partent du postulat d'un manque de socialité, définie comme la qualité de l'être social, à l'origine de l'étiologie des espaces urbains, ils avancent que les acteurs sociaux construisent leurs modes de sociabilité. Cette approche s'inscrivant d'emblée dans les nouveaux paradigmes des 'jeunes immigrés' s'éloigne des sentiers battus sur les banlieues françaises, et constitue un moyen de questionnement des points de vue traditionnels. Au Québec, dans les études à propos de la seconde génération des Haïtiens, Potvin (1997) souligne cette omniprésence des courants culturalistes et fonctionnalistes. Ces adolescents sont plus dépeints à travers des formes sociales pathologiques que dans la construction de leurs espaces de solidarité et d'action collective. Cette action est certes peu organisée, mais est inscrite dans une identité «outernationale» [qui dépasse les frontières de la nation] (Potvin, 2000) qui rejoint les résultats de Meintel (1992) sur la formation d'identité transnationale et transethnique chez les jeunes montréalais d'origine immigrée étudiés (chilien, grec, portugais, vietnamien, etc.).

S'il est crucial de comprendre l'impact de l'immigration sur la société et sur les immigrants eux-mêmes, les enjeux de partage d'espace sont aussi primordiaux.

## La territorialité de la sociabilité publique des jeunes immigrants

Kokoreff (2007) signale les difficultés de la littérature sur les relations sociales des jeunes immigrants « à intégrer la dimension spatiale dans l'interprétation des transformations sociales et par extension à penser la question de l'espace en tant que telle ». Difficulté également soulignée par Parazelli (2005) en pointant la quasi-absence d'étude prenant en compte la réalité spatiale des pratiques de socialisation des jeunes. Les phénomènes sociaux ne peuvent être dissociés des espaces dans lesquels ils se déroulent. Ils s'intègrent dans un cadre particulier qui les qualifie autant qu'ils contribuent à les spécifier. Les différentes visions et interprétations de la fonctionnalité de l'espace peuvent s'entrechoquer, créant ainsi pour le moins des malaises, sinon au pire des conflits et des affrontements. Ces différends et conflits entre acteurs de l'espace public relèvent de ce que Peraldi (1990 cité dans Nagels et Réa, 2007) nomme «l'épreuve territoriale». Les jeunes sont au cœur de ces dynamiques conflictuelles de l'espace. La rue est le lieu emblématique de ce partage de l'espace. Mais, cet espace, même si prometteur de processus identitaire, ne se négocie pas sur les mêmes registres pour tous les jeunes. Espace privilégié de consommation, espace de transition et de circulation, pour ceux qui ont de l'argent (Nagels et Réa, 2007). Pour les moins fortunés, il devient espace de danger, de survie identitaire (Nagels et Réa, 2007; Parazelli, 2005). Dans cette même lignée d'imbrication du social et du spatial, Chantelat et al. (1998) repèrent dans leur travail deux types de lieux de pratique sportive auto-organisée. Lieux qui affichent des continuités et des ruptures

géographiques et symboliques. Le premier type de lieux s'inscrit dans des pratiques relevant d'une logique de proximité. Il s'agit d'endroits de fréquentation usuelle des jeunes et des résidents dans le quartier. Le second type obéit à une logique de déplacement hors de la ville. Dans ces cas, ce sont des espaces plus grands proposant de multiples terrains de sport, plus neutres. Les auteurs signalent la haute portée symbolique de ces deuxièmes lieux apportant tout son signifié aux déplacements des jeunes. « Ces logiques de déplacement remettent en cause les discours selon lesquels les jeunes sportifs des zones urbaines défavorisées restent cantonnés dans leur quartier, voire leur sousquartier » (Chantelat et al., 1998 : 43).

Partant sur un autre registre, Berthet (2007), face aux difficultés croissantes des politiques publiques à proposer des activités pour les jeunes, cherche à savoir « que font les jeunes des guartiers dits difficiles » en dehors de l'école et des structures de loisir ou sportives. Utilisant une méthode innovatrice d'observations et de suivis déambulatoires, Berthet décrit avec force d'humour et de poésie la trajectoire des jeunes du quartier au centre-ville, découvrant en passant ces lieux de flânerie, de drague, bref de sociabilité. La mobilité semble être un paramètre important comme élément d'apprentissage et de découverte de nouveaux terrains d'aventure aidant les jeunes à se construire et à construire leur identité. D'après Abbott-Chapman et Robertson (2002 :489), la construction d'espace et de lieu par les jeunes est plutôt complexe et différentielle. L'influence du milieu de vie (école, quartier, etc.) participe dans cette construction. Ainsi, « l'ouverture ou la fermeture de l'opportunité de 'faire sa vie' est inscrite dans l'usage personnel de l'espace » (Abbott-Chapman et Robertson, 2002, notre traduction). De plus, l'expérience de passer des espaces 'internes' de la maison aux espaces publics de la rue, du parc et des espaces de loisirs privés et semi-privés dévoile les règles et les normes et en même temps impose des frontières aux comportements. L'expérience de la sphère publique constitue un test pour la dépendance et l'indépendance sociale, de l'agentivité et du contrôle. L'espace et le lieu ont donc des dimensions plurielles alliant le social, le temporel et l'expérientiel. Abbott-Chapman et Robertson s'intéressent en particulier à la manière dont la maison, le quartier et l'environnement naturel sont conceptualisés par les jeunes en tant que sites pour leurs activités sociales et de loisir. Qu'en est-il dans la RMR de Montréal qui constitue l'ancrage géographique de notre travail?

Annick Germain (1995:412) relate l'impact des « effets de milieu » sur les rapports interethniques dans la région montréalaise de par la diversité des caractéristiques de l'immigration et « du tissu sociourbain ». Un autre point important de cette analyse est la signification du quartier dans les secteurs étudiés. Il en ressort que le « quartier [est] un territoire social significatif sur les plans fonctionnels et/ou social, et/ou symbolique » (Germain,1995: 428). Ces espaces ne sont pas figés et font état d'un double mouvement de territorialisation à l'échelle du quartier et de déterritorialisation « en dehors » du quartier. Nous retrouvons ici, la même dualité soulignée dans l'étude française de Chantelat et al. par rapport aux lieux de sociabilité sportive des jeunes. Germain note aussi que chaque quartier a une culture spécifique de l'espace urbain façonnée par la morphologie urbaine et l'urbanité des résidents. À la rubrique des jeunes, elle signale leur présence importante dans les lieux publics. Cette présence semble incarner « un mixage ethnoculturel dans l'espace public » tout en étant la source de certains malaises ou d'incidents conflictuels. Ces contentieux prennent d'autant plus d'ampleur dans les quartiers à dominance multiethnique vu que généralement les familles d'origine ethnique minoritaire tendent à être plus nombreuses et à avoir plus d'enfants que les familles d'origine québécoise. Aussi, la variable jeune doit être prise en compte dans la perspective d'un climat pacifique de cohabitation interethnique. Voyons maintenant de façon plus spécifique les jeunes d'origine haïtienne.

# Les jeunes d'origine haïtienne sous la loupe

Les immigrants d'origine haïtienne sont l'un des plus grands groupes ethniques non européens au Québec. La présence des Haïtiens au Québec remonte aussi loin que dans les années 1930 (Icart, 2004). C'étaient des étudiants, principalement des séminaristes (Icart, 2004). Il faudra attendre les années 1960 pour que commence un véritable exode des cadres Haïtiens au Québec, à la faveur de la dictature de Duvalier (Icart, 2004; Déjean, 1978). Cette première vague était constituée d'intellectuels, de personnes fortement scolarisées qui n'avaient point de problème pour s'intégrer dans le milieu professionnel québécois. Icart (2004:33) rappelle qu'à cette époque «il y eut plus de 200 médecins Haïtiens au Québec et près de 1 000 professeurs». Cette période est suivie d'une baisse du volume de l'immigration haïtienne jusqu'aux années 1980 [période d'une vague de répression massive de Duvalier fils] où il y eut une augmentation des arrivées des immigrants Haïtiens. (Bastien, 1985). Ces derniers sont en majeure partie des travailleurs et des ouvriers moins qualifiés se dirigeant vers le secteur manufacturier et les services (Labelle et Salée, 2001). En 1996, on dénombre près de 45 500 immigrants haïtiens au Québec. En 2006, ce nombre passe à 56 750. En fait, entre 1996 et 2001, la population haïtienne a régressé de près de 2% (Statistique Canada). Il faut noter également que 14% des Haïtiens ont déclaré avoir également d'autres origines ethniques. En ce qui a trait aux jeunes, Labelle et al. (1993) nous apprennent que « De 1968 à 1975, 79 % des immigrants et immigrantes haïtiens ont entre 15 et 44 ans à leur entrée. Pour la même période, le pourcentage des 15-44 ans, dans l'ensemble de l'émigration n'est que 69 %, ce qui est tout de même plus élevé que les 45 % de la population québécoise au recensement de 1971. » En 2001, ils étaient encore un peu plus jeunes en moyenne que le reste de la population canadienne (Statistique Canada). Les enfants de moins de 15 ans représentaient 28% de la communauté haïtienne comparativement à 19% pour l'ensemble de la population (Statistique Canada). Par contre, ceux âgés de 15 à 24 ans

équivalent à 20% de la population immigrante haïtienne versus 13% de la population totale (Statistique Canada). Il s'avère que les jeunes d'origine haïtienne représentent une bonne part des jeunes immigrants. Qui sont ces jeunes ? Comment sont-ils abordés dans la littérature ?

Les études qui se sont penchées sur leur expérience, indépendamment de leur axe d'analyse, leur rapport à la société d'accueil (Labelle et al., 2001), leur relation à la communauté ethnique (Potvin, 1997; 2000), leurs aléas identitaires (Morin, 1993; Laperrière, 1993; Laperrière et al., 1996), leur problèmes de délinquance (Consulat Général de la République d'Haïti, 1997) ou de surreprésentation dans le système carcéral; Bernard, 2001; Bernard et al., 2004; 2009) concordent toutes dans la mention d'importants problèmes générationnels et identitaires très liés entre eux. Ces problèmes ne sont pas le seul apanage de la communauté haïtienne et caractérisent le vécu de tous les groupes immigrants ayant à faire face à des expériences de racisme et de discrimination. Ces études sur les jeunes d'origine haïtienne se sont multipliées après la chute du régime Duvalier en 1986 qui amène des cohortes d'immigrants moins scolarisés que les premiers. Il était nécessaire de comprendre l'impact de cette nouvelle donne. Cependant, il faut souligner que l'ensemble de ces travaux commencent à dater. La réalité de ces jeunes et la dynamique de la société québécoise peut bien avoir évolué entretemps.

D'entrée de jeu, Potvin dont les travaux s'ancrent sur une vaste étude sociologique effectuée entre 1992 et 1999 signale que les jeunes de la « deuxième génération » haïtienne sont décrits dans leur déviance sans tenir compte de la nature conflictuelle de leur expérience sociale. Elle présente une revue assez approfondie des travaux sur la deuxième génération d'origine haïtienne au Québec, soulignant au passage qu'ils «se font l'écho des discours alarmistes des leaders associatifs [...]» (Potvin, 2000 :139). Ces adolescents sont plus dépeints à travers des formes sociales pathologiques que dans la construction de leurs espaces de solidarité et d'action collective. Cette action est certes peu organisée, mais est inscrite dans une identité «outernationale» [qui dépasse les frontières de la nation] (Potvin, 2000 :139).

Potvin (1997) avance que les conduites de type anomique des jeunes Haïtiens relèvent, d'une part, de la non-acceptation des conditions sociales dégradées résultant d'un parcours d'immigration indépendante d'eux; et d'autre part, de la perte de confiance dans l'intégration culturelle au Québec. Le racisme est à la base de cet « amalgame de révolte et de marginalisation » (Potvin, 1997 : 79). Il devient l'explication de tous leurs maux et en même temps participe à leur construction identitaire. D'après Potvin (1997), les auteurs contemporains s'accordent sur le fait que le racisme comporte deux logiques qui fragmentent l'acteur : la domination sociale (l'infériorisation) et la différenciation. Il renvoie

à un double jeu : la revendication de droits et de chances égaux dans un contexte démocratique et le refus d'une imposition identitaire pouvant même déboucher sur un repli. L'individu « racisé » se trouve en difficulté pour s'autodéfinir. Ainsi, l'effet racisme, réel ou non, marque la formation identitaire des jeunes Haïtiens. Il en ressort une identité composée reliant des éléments de culture de masse, transnationaux et une sociabilité communautaire. On dira de la sociabilité qu'elle est communautaire lorsqu'elle concerne préférentiellement des personnes de même origine ethnique. L'identité de ces jeunes met sous tension, dans un jeu complexe, trois pôles identifiés par Potvin : blackness, haïtianité et québécitude.

«Selon les relations sociales et les interlocuteurs, l'identité ou le « Nous » des jeunes prend un sens différent pour s'opposer, s'affirmer, se distinguer, exister ou se comprendre : devant « la première génération », ils mettent de l'avant leur « québécitude », leur individualité, leur *Blackness* ou leurs « racines africaines » ; devant les flics, ils sont dominés, jeunes, Noirs et immigrés ; devant les institutions ou les militants antiracistes, ils font valoir leur « haïtianité » ou leur *Blackness* ; dans les voies de l'expérience et de l'action qu'ils empruntent, ils semblent être tout ça à la fois et cherchent à concilier ces pôles» (Potvin, 2000 :169)

L'école autant que la famille joue un rôle important dans la transmission des connaissances et l'acquisition des normes et codes culturels. Ces deux institutions influent sur la construction des relations et l'identité sociale des jeunes. Laperrière et al. (1989 -1993) ont exploré les jeunes d'origine haïtienne dans ces milieux.

Ces chercheurs ont entrepris d'examiner et de comprendre la construction des relations interethniques par les jeunes, notamment des Haïtiens, fréquentant deux écoles multiethniques à Montréal de 1989 à 1993. En dehors des "Québécois-français", des jeunes Italiens, comme membre d'une immigration ancienne et d'origine européenne et des jeunes Haïtiens, étant issus d'une immigration récente en non européenne ont été étudiés. Laperrière et al. (1992 :136-137) regroupent les différentes formes de rapport au pluralisme développés par les jeunes, en deux catégories décrites et analysées à partir de leur perception : les tensions internes – questionnements induits par l'immigration «des valeurs de la culture d'origine et de la famille ou de la communauté par l'individu ou les membres du groupe» - et les tensions externes - «provoquées par le rejet des autres groupes, des valeurs auxquelles s'identifie la communauté, ou par la menace qu'ils y constituent par leur seule présence». Les jeunes Haïtiens de la deuxième génération se trouvent particulièrement dans cette posture, à la croisée des chemins entre l'ancrage des valeurs identitaires de leur communauté (au sens large) et la création d'un symbolisme libérateur (Potvin, 1997). Les travaux de Laperrière et al. font ressortir les difficultés plus marquées des

jeunes Haïtiens par rapport aux autres groupes de jeunes rencontrés du fait qu'ils doivent composer non seulement avec des tensions internes mais aussi des tensions externes.

Pour négocier ces contraintes, Laperrière indique que les jeunes Haïtiens optent pour un métissage culturel alliant « la liberté et l'égalité québécoise entre âges et sexes » avec « la solidarité et la compassion haïtiennes » (1993 : 144). Morin (1993) note ce même mariage de culture québécoise et haïtienne chez ces jeunes. Cette construction identitaire joue un rôle important dans l'interaction sociale. Laperrière précise :

«Face au racisme, les jeunes d'origine haïtienne développent, grosso modo, trois stratégies : consensuelle, conflictuelle et d'évitement. Les consensuels estiment que le racisme naît de l'ignorance et qu' il faut le combattre par l'excellence tous terrains - académique, sportive, sociale. [...] Les conflictuels quant à eux, estiment que le racisme s'appuie sur un rapport de force, qui ne peut être cassé que par la force. Ils ont pour stratégie de ne laisser passer aucune injure raciste sans la punir et connaîtront leur heure de gloire [...] au moment où ils sont considérés comme les maîtres incontestés du quartier et où les consensuels tairont leur option, par solidarité. [...] Enfin, un troisième groupe cherche essentiellement à s'invisibiliser, évitant les confrontations et les conflits avec les Blancs et profitant passivement de l'action des autres Haïtiens. Certains, parmi ce groupe, tout aussi incapables de s'identifier à l'image que projettent les noirs dans le quartier qu'aux blancs, vivent un désarroi identitaire certain. » (Laperrière, 1992 : 147-148).

Sur un autre registre, en ce qui a trait aux jeunes Haïtiens, Cécile Poirier (2005) dans sa thèse doctorale aborde l'étude d'un projet d'équipement sportif et communautaire dans le quartier Saint-Michel à Montréal. Ce projet, un YMCA, s'est soldé par un échec par rapport à « ses objectifs initiaux de lutte contre la délinquance juvénile chez les jeunes Haïtiens ». Le projet était né face aux constats des divers problèmes rencontrés par les jeunes Haïtiens dont un signalement trop rapide et une surreprésentation des jeunes d'origine haïtienne à la Direction de la Protection de la Jeunesse (DPJ), une intervention policière trop « zélée », la délinquance et le désœuvrement de ces jeunes. Il s'agissait d'une démarche de prévention de la délinquance en occupant les jeunes tout en leur offrant des activités de loisir. Sans rentrer dans les détails de l'évolution de ce projet, nous soulignons qu'il a changé de vocation pour devenir une table de concertation en loisir, sans cibler un groupe spécifique, et ce suite à une étude commandée sur les besoins en loisir dans le quartier. Poirier, souligne dans son travail : « Les problèmes identifiés dans cette étude [l'Étude de besoins en loisirs des citoyens du quartier Saint-Michel] relèvent à la fois des différentes réalités familiales et du manque d'installations, mais surtout de la sous-utilisation des équipements existants » (Poirier, 2005:205). Une piste

d'explication historique est avancée. De nombreux organismes de loisirs ont pris naissance dans les périodes d'immigration limitée et peu diversifiée. Les immigrants d'origine haïtienne, latino-américaine et asiatique arrivent au Québec après la mise en place de ces organismes et donc leurs goûts et pratiques de loisir ne sont pas pris en compte. La sous-utilisation des équipements par les jeunes Haïtiens est-elle toujours d'actualité? Où socialisent-ils donc?

Revenons au cas français de Chantelat et al. (1998). Le maniement original du thème de la sociabilité sportive s'apparente à notre démarche d'utiliser l'espace public comme observatoire des interactions entre les jeunes. En effet, tout en évitant l'écueil d'une représentation idyllique des jeunes s'engageant dans des activités sportives non régulées, ils ne sont pas non plus dépeints uniquement à la lumière de leur délinquance. Dans la pratique des sports auto-organisés, les jeunes évoluent sur deux registres : une « sociabilité communautaire » définie par l'entre-soi et une « sociabilité urbaine » caractérisée par la coprésence, les interactions minimales. La superposition des deux mondes sportifs – programmé et spontané - fait fi des normes et des classes sociales l'espace d'un jeu. Il en ressort une critique du déterminisme spatial laissant croire que l'aménagement de l'espace peut en quelque sorte forcer les liens sociaux.

Cette revue de la littérature nous a permis de connaître les processus de construction identitaire des jeunes issus de l'immigration, il importe maintenant d'éclaircir les concepts qui nous permettrons de comprendre ces processus. La prochaine section présentera les concepts mobilisés dans le cadre de cette étude. Nous avons vu combien l'ethnicité est importante dans la construction de l'identité et dans l'appropriation de l'espace. Nous l'abordons donc en premier lieu.

#### **Ethnicité**

La genèse de ce thème renvoie aux années 40 aux États-Unis d'Amérique avec pour signification l'appartenance à un groupe autre qu'anglo-américain. Longtemps ignoré par les sociologues, son usage prend un essor fulgurant avec l'apparition de conflits et de revendications d'ordre ethnique dans les pays du Nord comme du Sud. Les ressemblances entre ces différents phénomènes pourtant se déroulant dans des contextes socio-historiques si divers, ont en quelque sorte consacré la valeur heuristique du concept de l'ethnicité. Toutefois, il n'existe pas d'acception universelle de ce concept. Il y a presque autant de définitions de l'ethnicité qu'il y a de courants de pensée. Nous allons brièvement visiter les plus dominants.

Poutignat (2007) dénombre six grands courants. Le primordialisme, très critiqué et considéré comme dépassé par plusieurs auteurs, mais qui toutefois constitue le point d'appui des conceptions ultérieures. Son importance tient de la spécificité des attachements ethniques due d'après son postulat au caractère ineffable, irrationnel des sentiments et des liens primordiaux. Le paradigme socio-biologique, assimilé à une variante du courant précédent, a été dénoncé comme « réductionnisme naturaliste » ou « la caution intellectuelle du racisme ». Il postule que les êtres vivants du règne animal sont génétiquement programmés pour maximiser leurs chances de succès dans la reproduction. Poutignat souligne néanmoins qu'il n'y a aucune promotion d'une approche raciale de l'ethnicité. Les théories instrumentalistes et mobilisationnistes rassemblent les différentes approches situant l'ethnicité comme une ressource mobilisable dans la conquête du pouvoir politique et des biens économiques. Les théories néo-marxistes qui placent l'ethnicité en lien avec la classe dans le cadre d'une théorie de l'exploitation capitaliste du travail. Les approches néo-culturalistes accordent une place centrale aux aspects culturels de l'ethnicité tout en réfutant la conception traditionnelle de la culture comme totalité intégrée. L'interaction sociale voit l'ethnicité comme un processus continu de dichotomisation entre les membres et les « outsiders » devant être exprimé et validé dans l'interaction sociale.

La diversité des définitions de l'ethnicité renvoie en fait au foisonnement de phénomènes qu'elle englobe. Partant du point consensuel entre les chercheurs, à savoir l'ethnicité est un construit, et ce, par rapport à l'Altérité, nous adoptons, in fine, la proposition de cadrage du thème de Barth. Cette proposition évite les écueils d'une définition réductrice, mais s'ouvre à une démarche de thématisation.

« Le meilleur usage du terme ethnicité est celui d'un concept d'organisation sociale qui nous permet de décrire les frontières et les relations des groupes sociaux en termes de contrastes culturels hautement sélectifs qui sont utilisés de façon emblématique pour organiser les identités et les interactions » (Barth, 1984, p. 80 cité dans Poutignat, 2007 : 200).

Dans le contexte québécois qui nous intéresse, l'éclairage de Danielle Juteau (1999) sur l'ethnicité comme rapport social est essentiel. D'abord, elle insiste sur le caractère duel des frontières entre les groupes ethniques et ceux qui en sont exclus. Ces groupes ont « une culture matérielle et non matérielle, une histoire et une mémoire historique, des représentations qui se construisent au fil des années » (Juteau, 1999 :181). Juteau précise que «les groupe ethniques sont constitués à l'intérieur d'un rapport social inégal» (Juteau, 1999 : 15). Ainsi, si le rapport à autrui participe à leur construction, il ne saurait tout expliquer. La construction des frontières relève donc d'un double processus, impliquant autant l'action des personnes ethnicisées que celle des «majoritaires». Elle en conclut que « les frontières ethniques possèdent deux faces, interne et externe » (Juteau, 1999 : 21). La face externe découle du rapport inégalitaire qui construit l'altérité (le "nous" versus le "eux"). La face interne

découle de l'intériorisation du groupe ethnique de ce "eux" construit et le rapport qui en découle à l'histoire. La perception des autres débouche sur le fait que « [...] les groupes minoritaires en viennent à se définir en dehors de l'histoire, ramenant dans un premier temps leur situation à des qualités culturelles et naturelles fondées sur l'origine commune» (Juteau, 1999 :183). Cette proposition permet d'aborder les rapports sociaux entre des groupes ethniques différents comme un processus dialectique.

Ces rapports sociaux se territorialisent, se matérialisent dans un univers spatial. Nous ne saurions faire l'économie des lieux où ils se cristallisent. Jetons un coup d'œil sur la notion de quartier, l'échelle par excellence où ils se médiatisent.

## Communauté et/ou quartier

Généralement, les écrits concernant les immigrants se focalisent beaucoup sur la notion de quartier. En réalité, le quartier constitue le premier maillon de la chaîne d'intégration de l'étranger, pour paraphraser Simmel. Mais, qu'entend-on par quartier ? Les chercheurs s'accordent pour reconnaître la polysémie de ce terme. Pour Germain (1995) celui-ci est non seulement un « construit institutionnel composite » variable, mais aussi « une entité socio historique ». Ainsi, le quartier n'est pas uniquement un espace fonctionnel, mais aussi un espace social et symbolique. Elle signale que la vie de quartier, ces espaces partagés au quotidien par les habitants d'origines ethniques variées, est porteuse d'enseignements sur le vivre ensemble. Dans une autre approche liée à l'analyse de réseaux, Wellman et Leighton (1979) indiquent que l'étude du quartier, dimension spatiale, ne peut être confondue à celle de la communauté, dimension sociale. Dans le cadre de notre travail, nous tenons compte des unités administratives qui balisent l'insertion spatiale des immigrants tout en priorisant les espaces de vie qui s'y construisent. La vie de quartier n'est pas possible sans lien social. À quoi renvoie cette notion dans la sociologie?

L'expression lien social désigne la capacité des êtres humains de se tenir ensemble et de vivre en société. Le lien social peut être abordé sous différents angles. Vu sous le point de vue politique et moral, il se décline sous la forme de civilités. Appréhendé à la lumière de la solidarité, il met en exergue les réseaux sociaux, la communauté. Pris sous l'aspect des relations interindividuelles, il renvoie à la sociabilité. Cette étude s'intéresse à cette dernière dimension. Voyons donc un peu plus près ce que recouvre cette notion.

## De la sociabilité

Georg Simmel définit la sociabilité comme « la forme ludique de la socialisation ». La socialisation humaine est fonction de « l'action réciproque » qui conditionne ses rapports. « La socialisation est donc la forme qui se réalise suivant d'innombrables manières différentes, grâce auxquelles les individus, en vertu d'intérêts — sensibles ou idéaux, momentanés ou durables, conscients ou inconscients, causalement agissant ou téléologiquement stimulants — se soudent en une unité au sein de laquelle ces intérêts se réalisent. » (Simmel 1981:122). L'homme se libère de son déterminant — position sociale, richesse, culture, connaissance — pour rencontrer l'Autre dans sa forme pure. La socialisation n'a pour but que de satisfaire cet instant précis dans toute sa superficialité. Simmel illustre ce trait de la sociabilité par la conversation. Les hommes parlent sérieusement dans des occasions spécifiques voulant délivrer un contenu alors que « [...] dans la sociabilité au contraire, le discours devient sa propre fin ... ». Une acception plus psychologique de la sociabilité la renvoie « aux dispositions individuelles du caractère qui aime la compagnie des autres individus appartenant à son espèce et à son groupe social » (Lalande, 1980 : 997 cité dans Korosec, 1988).

Ainsi s'éloignant de toute dimension psychologique du terme, la sociabilité représente l'ensemble des relations qu'un individu – ou un groupe – entretient avec d'autres. (Forsé, 1991). Bidart (1988) nous rappelle que la sociabilité a toujours des « formes ». La variable âge a une certaine incidence car les jeunes sont globalement plus « sociables ». Les définitions relevant de l'École de Chicago ou de l'interactionnisme anglo-saxon permettent aussi de distinguer différents types de sociabilité : selon la classe sociale, l'âge, le lieu de résidence. Dans un cadre urbain, il peut s'avérer éclairant de regarder les amitiés, les rapports de voisinage et les relations familiales. Le concept de sociabilité est général. Bidart (1988) nous dit qu'elle est « [...] l'ensemble des relations sociales effectives, vécues, qui relient l'individu à d'autres individus par des liens interpersonnels et/ou de groupe ». Nous nous tenons à la définition de Korosec (1998) qui se rapproche le plus de notre problématique : "les manières d'être ensemble de groupes sociaux différenciés, dans un contexte culturel donné". Il est donc clair qu'il y a une interrelation entre ces rapports et les lieux où ils se concrétisent. Ces échanges ont une spatialité. Dans notre étude, nous nous intéressons à l'espace public et regarderons donc la sociabilité publique. Qu'entendons-nous par espace public ?

# Espace public et/ou lieux publics

Il est quasiment impossible de parler d'espace public au singulier étant donné son caractère hétérogène. Il existe un foisonnement de formes, d'environnements matériels. «La notion « d'espace public» est chargée d'évocations multiples» (Rémy, 1991). Et, bien évidemment, les définitions sont tout aussi variées.

Dans sa version première, popularisée par Habermas, l'espace public est considéré d'un point de vue philosophique et politique comme la « sphère politique » de la médiatisation des intérêts communs. La fonction d'espace virtuel d'informations et de discussions collectives, d'espace communicationnel qu'il lui attribuait a grandement évolué. Françoise Choay (2000) remonte ce changement à "la laïcisation de la société". Une autre approche, plus territoriale, considère l'espace public comme accessible, lieu de comportements spécifiques et codifiés, vecteur d'entrecroisement des formes spatiales et des formes sociales. Divers chercheurs dans le champ de la sociologie urbaine se sont penchés sur la notion d'espace public dans un souci de la circonscrire le plus que possible. L'espace public se réfère d'une façon globale « aux espaces ouverts à tous, non appropriés ni appropriables sinon que temporairement » (Clavel, 2002 :88).

Toutefois, tout étant accessible, ces espaces ne s'affranchissent pas de toutes normes. Ils sont parfois réglementés institutionnellement à travers des lois définissant des codes de conduite spécifiques ou implicitement par les usages. On peut assister ainsi à une certaine appropriation de ces espaces censés ne pas avoir de propriétaires. Le terme « public » accolé au vocable "espace" dévoile donc en ce sens, une certaine ambiguïté. En fait, le caractère public lui confère une prédestination d'appartenance collective et d'accessibilité que l'aménagement et l'usage codifient et donc provoquent des restrictions et des limitations. Or, d'après Clavel (2002), ce qui caractérise l'espace public c'est leur fonction d'espaces de coexistence. A l'inverse, la littérature géographique, architecturale et urbanistique emploie le terme pour désigner un espace physique regroupant tous les lieux appartenant au domaine public, librement et gratuitement accessibles, et aménagés et entretenus à cette fin. L'accent est alors mis sur le caractère non bâti de ces lieux comme les espaces verts (parcs, jardins etc.). « L'espace public est donc formé par une propriété et une affectation d'usage» (Choay, 200 :334). Les espaces publics ont donc d'abord renvoyé à des lieux appartenant au domaine public. Cependant, le terme d'espace public tend aujourd'hui à s'imposer pour désigner plus généralement les lieux fréquenté par le public, indépendamment de leur statut. Ainsi, des lieux privés ouverts au public comme un centre commercial ou une galerie marchande – sont souvent qualifiés d'espaces publics. En réalité, on trouve des usages publics de certains espaces privés. Mais on trouve tout aussi bien des usages privés du domaine public.

En sociologie urbaine, la littérature considère les espaces publics comme des espaces de rencontres socialement organisés par des rituels d'exposition ou d'évitement. Des auteurs comme Goffman et Joseph s'intéressent aux comportements dans les lieux publics. Erving Goffman (1973) s'attarde sur la façon dont les individus se présentent et s'exposent dans les espaces publics. D'après lui, l'ouverture

des espaces publics les transforme en espaces d'interactions multiples s'adaptant ou transgressant les règles sociales implicites. Joseph insiste sur le caractère indifférent du côtoiement dans l'espace public. Pour lui, il s'agit du domaine idéal des relations sociales entre étrangers. Le terme espace public désigne alors un espace d'expériences et renvoie aux interactions se nouant dans l'anonymat de la ville. D'autres auteurs abordent à l'occasion les espaces publics urbains justement sous l'angle de l'anonymat. Pétonnet (1987) avance que "L'anonymat recèle des lois d'équilibre, des mécanismes intrinsèques". Il est déterminé par le hasard qui "protège l'espace public de toute forme d'appropriation" (Pétonnet, 1987 : 12). Pellegrino et al. (1991), quant à eux, font remarquer que même l'évitement peut être objet de précautions socialisées et socialisantes. S'éloigner de quelqu'un peut être tout aussi difficile que s'en approcher.

Dans notre travail, nous considérerons l'espace public comme l'espace ouvert à tous, l'espace du tous ensemble. Lieu de concrétude des pratiques sociales où se joue la rencontre du corps social. Ainsi, l'espace public de par ces deux caractéristiques fondamentales, lieu ouvert et en même temps de partage, cristallise cette dualité : espace de liberté et espace normé. Les nouveaux paradigmes de la vie moderne sont nettement marqués par les possibilités de choix de plus en plus diversifiées et les marges de liberté de plus en plus amples. Cette nouvelle donne a des répercussions sur la trame des interactions dans les lieux publics. Dans un contexte multiethnique, celui de notre étude, la différence des valeurs, des normes et des perspectives aura certainement des conséquences encore plus marquées. Ces espaces ne sauraient exister sans ancrage géographique et de signifié. Il importe donc de visiter la notion de lieu.

# Lieu ou la dimension symbolique de l'espace

Le lieu présente ce paradoxe d'être à la fois, d'une totale neutralité (endroit, simple localisation) ou très spécifié (lieu de mémoire, haut-lieu...). Se prêtant de surcroît à des emplois métaphoriques, il renvoie à des registres multiples (sociaux, culturels, patrimoniaux, poétiques...). Dès lors, il ne se laisse pas aisément saisir, ni définir. Toutefois, le lieu est un concept fondamental pour la géographie humaine qui y voit une connexion importante entre celui-ci et le sujet ou l'agent. Ainsi, « [...] la relation de l'individu ou du groupe au lieu est désormais posée comme une problématique centrale ». La caractérisation d'un espace comme lieu est le résultat d'une construction. Le lieu se caractérise donc par la « coprésence, c'est-à-dire une cospatialité poussée jusqu'au bout » (Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés : 558).

« L'espace n'est pas une dimension vide le long de laquelle des groupes sociaux se structurent ; il faut plutôt l'examiner à partir de sa mise en jeu dans la constitution des systèmes d'interaction » (Giddens,

1987:434). Dans le cadre de ce travail, nous nous arrêtons au concept de lieu, dans l'acception de la *humanistic geography*, c'est-à-dire, englobant le concept de la spatialité, tout en étendant sa sémantique pour inclure les relations d'un sujet autonome à un milieu.

Cette section a permis de poser les différents concepts afin de mieux saisir les mécanismes d'interaction et d'appropriation spatiale des jeunes d'origine haïtienne.

La littérature sur les jeunes fait état des défis dans la définition de cette notion de jeunesse et dans la délimitation de ses frontières. A travers l'évolution historique de ce terme, un discours axé sur l'anomie d'une catégorie de jeunes s'est construit. Il s'agit des jeunes issus de l'immigration qui généralement se retrouvent dans les quartiers défavorisés. Grands consommateurs d'espace, comme tous les jeunes, ces derniers vont se retrouver à l'avant-scène des tensions découlant de la gestion de l'espace public urbain. Au Québec, où ils constituent une grande partie des jeunes immigrants, les jeunes d'origine haïtienne vont se retrouver au cœur de ces regards fixés sur la délinquance. Les chercheurs mobilisant le concept d'ethnicité comme construit à l'altérité vont chercher à comprendre comment leur construction identitaire affecte leurs rapports à l'échelle du quartier. Ainsi, les jeunes Haïtiens seront suivis à l'école, dans leur insertion dans les gangs de rue, dans les centres jeunesse, dans les centres de loisirs. Le vécu spécifique de ces jeunes pris entre le «traditionalisme familial» et le rejet de la société d'accueil à travers le racisme et la discrimination est dévoilé. Toutefois, peu de chercheurs abordent les jeunes d'origine haïtienne comme acteurs. Potvin, dans le cadre de ses recherches sur plusieurs années portant sur les jeunes immigrants de deuxième génération, investigue comment les jeunes Haïtiens mobilisent leur construction identitaire pour gérer les tensions entre racisme, citoyenneté et ethnicité. Elle s'attardera sur leurs stratégies de résistance, ce qui constitue une nouveauté dans la lecture dont ces jeunes ont été l'objet. Laperrière quant à elle a permis d'avoir la perception des jeunes non seulement de leurs relations interethniques mais aussi de leur quartier. Si ces écrits nous permettent de mieux cerner le vécu et les différentes tensions qu'ont à négocier les jeunes immigrants d'origine haïtienne, aucun n'adresse leur rapport à l'espace public. La question se pose, quelles sont les lieux de sociabilité publique des jeunes d'origine haïtienne. Notre travail s'intéresse à cet aspect de la vie de ces jeunes.

Notre recherche s'inspire principalement des travaux de Laperrière d'une part en étudiant les jeunes d'origine haïtienne, dans les mêmes tranches d'âge, dans leurs relations avec leurs pairs et de Chantelat et al. d'autre part en les plaçant dans l'espace public urbain. Contrairement à Laperrière, nous ne nous intéressons pas à la perception des jeunes de ces relations, mais aux lieux de concrétude de celles-ci et à leur substantification. Laperrière et al. indiquent que les deux groupes

« minoritaires » prédominants dans nos quartiers d'étude (italiens et haïtiens) ont très peu de lien d'amitié entre eux dans le milieu scolaire. Elle note toutefois, que « [...] dans le quartier nord, on [les jeunes Italiens] se sent solidaires des Haïtiens au secondaire I, par la culture traditionnelle et la discrimination commune de la part de la majorité. Cependant, dès le secondaire II, cette solidarité se mue en opposition, les Italiens identifiant les Haïtiens à une position sociale inférieure et à la violence dans le quartier : dès lors, ils les évitent systématiquement. » (Laperrière, 1992 :144). Qu'en est-il dans un espace public? Loin des carcans normatifs imposés, ces jeunes construisent-ils d'autres principes pour négocier leur partage de l'espace? De plus, la configuration ethnique de Montréal s'est encore diversifiée depuis l'étude de Laperrière et al. datant de presque décennies. En outre, contrairement à la présence de relations entre les jeunes de différentes origines ethniques, les lieux de cette réalité ne rentrent pas dans le champ de ses préoccupations. Si l'approche de Chantelat nous semble originale, notre focus n'est point la sociabilité sportive *in strictu*. En dehors des lieux normatifs de socialisation, dans quels endroits les jeunes Haïtiens peuvent-ils vivre des expériences de socialisation?

Ces études sur des registres différents abordent les jeunes immigrants en tant qu'acteurs créatifs dotés de cadres de référence pluriels. Elles signalent que l'adolescence est le moment fort de la prise de conscience et in extenso de la construction de l'identité. C'est également une période d'affirmation de l'individualité et de l'autonomie, d'où une sociabilité importante. Elles dévoilent comment le racisme et la stigmatisation vécue par les jeunes Haïtiens participent dans leur construction identitaire et influent sur leur forme de sociabilité qualifiée de communautaire, une sociabilité caractérisée par l'entre-soi. En effet, ces études montrent un lien entre le contexte démographique et social, la morphologie urbaine, et l'élaboration des relations entre les groupes de même que leur spatialité. Or, elles révèlent que les jeunes Haïtiens sous-utilisent les équipements existant dans leur quartier. Ils investissent beaucoup « la rue », catégorie large dans le langage vernaculaire des jeunes Haïtiens désignant l'espace public. L'ensemble des résultats qui ressort de ces études est intéressant. Nous voulons vérifier si ces constats sur les jeunes immigrants et en particulier les jeunes Haïtiens sont les mêmes pour la population sous étude. Où se joue la sociabilité des jeunes Haïtiens dans les quartiers retenus dans notre étude? Avec qui ont-ils des relations? Est-ce qu'ils ont tendance à rester entre eux? Est-ce qu'ils créent leurs propres lieux de sociabilité? Est-ce que la morphologie de ces quartiers a une influence sur les types de lieux fréquentés et sur les types de rapports qui s'y tissent.

Plus exactement, nous étudierons les types de lieux où se matérialise la sociabilité publique des jeunes Haïtiens de 15 à 19 ans. Il ressort de la littérature que l'adolescence est l'âge de toutes les exacerbations, sens en éveil, capacité fine d'adaptation, l'âge de toutes les ressources, de l'ouverture et l'omniprésence dans l'espace public. L'étude des dynamiques des réseaux relationnels et

l'inscription spatiale de jeunes entrant dans l'âge adulte peuvent nous renseigner non seulement sur les interfaces que ces derniers construisent avec le monde, mais aussi sur leurs évolutions.

## **Question de Recherche**

Fort de la clarification de nos concepts, nous pouvons préciser notre motivation première dans ce travail. Ainsi, **notre question de recherche** se formule comme suit: quels sont les lieux de sociabilité publique privilégiés par les jeunes Haïtiens de 15 à 19 ans? Quelles sont les caractéristiques de ces lieux? Quelles formes de sociabilité entretiennent-ils avec d'autres jeunes minoritaires, notamment les jeunes issus de l'immigration italienne, dans des espaces publics, à Saint-Léonard (Montréal) et à Saint-François (Laval)?

## Objectif général

Il s'agit de caractériser les types de lieux de sociabilité publique des jeunes d'origine haïtienne dans deux quartiers multiethniques différents et leurs relations avec d'autres jeunes dans ces lieux, en particulier les jeunes Italiens.

# Objectifs spécifiques

Plus spécifiquement, nous nous intéressons à comprendre la dynamique des rapports des jeunes aux espaces urbains dits publics. Il s'agit de dresser un portrait des lieux de sociabilité des jeunes Haïtiens et de découvrir les relations qu'ils tissent en ces lieux avec d'autres jeunes d'origine ethnique minoritaire, en particulier les Italiens. Il importe aussi de saisir quel rôle jouent les caractéristiques socio-démographiques des quartiers choisis sur la sociabilité des jeunes Haïtiens et les lieux choisis pour l'exercer, d'où le choix de comparer deux quartiers.

En adoptant comme hypothèse de travail l'idée selon laquelle la sociabilité des jeunes Haïtiens est fortement associée au fait d'être des minorités racisées (à cause de leur origine ethnique) et stigmatisées (à cause du fait d'être jeunes), nous formulons les **hypothèses** suivantes :

• **Hypothèse 1**: Les jeunes Haïtiens, interagissent peu ou pas avec les jeunes d'autres minorités ethniques, notamment d'origine italienne, dans l'espace public, préférant un certain entre-soi, pour socialiser entre « exclus » (Meintel (1992), Potvin (1997), Laperrière (1992; 1993)).

Mais, on suppose que le type de quartier a un impact sur ces relations. S'agit-il d'un quartier possédant une majorité d'Haïtiens? S'agit-il d'un quartier périphérique avec peu d'espaces publics? Ou d'un quartier en banlieue?

- **Hypothèse 2**: Les types de lieux de sociabilité publique des jeunes Haïtiens ne sont pas les mêmes dans les deux quartiers sous étude. (Germain et al., 1995; Poirier, 2005)
- Hypothèse 3: Les jeunes Haïtiens produisent des lieux « intermédiaires » de sociabilité en dehors des espaces institutionnalisés dans les quartiers sous étude, correspondant à leurs goûts et à la réalité de leur vécu. (Potvin, 1997; Kokoreff, 2007; Parazelli, 2005; Poirier, 2005)

## Pertinence du sujet

Les jeunes de 15 à 19 ans, commencent à former leur propre réseau de contacts en dehors de la contingence administrative scolaire ou familiale. Ces liens sont plus révélateurs de leur évolution identitaire que ceux formés plus jeunes. Aussi, la socialité des jeunes nous renseigne-t-elle sur les relations à venir à l'âge adulte. Dans leur étude sur la cohabitation interethnique, Germain et al. (1995) soulignent l'influence de la présence de plus en plus nombreuse des enfants et des jeunes dans les espaces publics sur le sentiment d'insécurité et les possibilités de contentieux de ce partage. Ces chercheures notent aussi l'ampleur du problème en relation avec les « communautés culturelles » dont les familles avec enfants sont proportionnellement plus nombreuses que les familles d'origine québécoise. Ainsi, cette étude suggère « une attention particulière aux questions relatives à l'encadrement social de ces jeunes » (Germain et al., 1995 : 305).

Si l'on se réfère à Potvin (1997:3), « [...] aucune étude québécoise ne s'est intéressée aux nouveaux espaces de solidarité et d'action collective qui balisent l'expérience des jeunes Haïtiens ». Plus de dix ans plus tard, la tendance ne s'est toujours pas inversée. En effet, ce groupe est le plus souvent représenté, et dans les études, et dans les médias, par rapport à leur déviance, en particulier les phénomènes de gang de rue, leur échec scolaire et leur non insertion au marché du travail. Face à la stigmatisation grandissante des jeunes Haïtiens largement explicitée dans Potvin (1997), Morin (1993) nous pensons qu'un autre éclairage viendra souligner d'autres aspects de la vie quotidienne de ces jeunes et diversifier l'image unidimensionnelle de la déviance. Comprendre les formes de sociabilité des jeunes Haïtiens, en dehors du cliché conflictuel, pourrait guider les intervenants sociaux dans des choix d'interventions plus adaptés. Sur le même registre de l'intervention, la thèse de Poirier (2005) met en exergue le fait que personne ne s'est demandé pourquoi les jeunes Haïtiens ne fréquentaient pas les centres de loisir « mainstream ». Kokoreff, Simmel, Parazelli ont montré l'étroite imbrication entre les lieux et les relations qui s'y déroulent. Découvrir les lieux de sociabilité de ces jeunes peut donner aux intervenants des indications intéressantes quant aux modes d'interactions des jeunes. La connaissance des types de lieux fréquentés par les jeunes et leurs caractéristiques peut aider dans la planification d'endroits adéquats, correspondant à leur profil et leur besoin réel. Un autre intérêt de cette démarche consiste à souligner les aptitudes et les capacités de cette population à agir en tant qu'acteurs sur leur environnement. Il est raisonnable de penser qu'il y aurait des leçons à tirer des lieux non programmés.

Dans le prochain chapitre, nous présenterons les éléments de méthodologie qui permettront d'atteindre nos objectifs.

# **CHAPITRE 2: MÉTHODOLOGIE**

Dans ce présent chapitre, nous allons exposer la stratégie méthodologique utilisée dans la recherche. Dans un premier temps, nous expliciterons le type de notre étude. Dans un deuxième temps, nous discuterons des critères de sélection de la population de l'étude. Dans un troisième temps, nous présenterons les outils de collecte de données. Et, dans un quatrième temps, l'analyse et les outils d'analyse seront abordés.

# Type d'étude

Cette recherche poursuit le double objectif,1) de comprendre le lien entre les lieux d'échanges des jeunes Haïtiens dans l'espace public et les spécificités des quartiers sous étude; 2) d'explorer leurs formes de sociabilité avec leurs pairs d'autres ethnies en ces lieux. Notre but est d'extraire une typologie des lieux d'échanges des jeunes, en lien avec les spécificités des quartiers sous étude.

Afin de faciliter la compréhension de nos choix méthodologiques, nous commencerons par résumer succinctement nos concepts importants. Le lieu est pris ici dans le sens d'espace vécu comprenant la matérialité, les représentations et les pratiques. La sociabilité est considérée dans notre travail comme les relations effectives établies entre les individus dans un espace public, espace ouvert à tous. L'ethnicité est caractérisée par le patrimoine historique et culturel commun. Les méthodes qualitatives nous semblent les plus appropriés pour comprendre les modalités d'interaction des jeunes dans une perspective d'acteurs et créateurs d'espaces.

Cette recherche est donc qualitative et exploratoire. Elle utilise l'approche de l'étude de cas afin de mieux saisir les processus de socialisation des jeunes Haïtiens dans leur contexte réel. L'étude de cas, comme le souligne (Yin, 1994:13), "investigates a contemporary phenomenon within its real-life context, especially when the boundaries between the phenomenon and context are not clearly evident". L'étude de cas en ce sens constitue un bon moyen de circonscrire les différentes dimensions d'un phénomène complexe et de l'analyser en profondeur. Roy (2009) précise que cette approche permet d'en extraire « une description précise et une interprétation qui dépasse ses bornes ». Il s'agit d'une étude de cas de deux quartiers diversifiés. Nous aborderons l'étude des lieux de sociabilité des jeunes Haïtiens dans deux quartiers contrastés, Saint-François et Saint-Léonard. Nous essaierons d'appréhender d'une part, les processus de territorialisation de la sociabilité des jeunes Haïtiens dans l'espace public non programmé et d'autre part, les relations que tissent ou pas ces jeunes Haïtiens avec d'autres jeunes d'origine minoritaire dans ces espaces non institutionnalisés, spécialement les

Italiens. Cette démarche permettra de révéler les lieux d'interaction tout en dévoilant les mécanismes d'interaction entre les jeunes et sur quelles modes ils se déclinent. Ces données qualitatives seront recueillies à travers des entretiens non directifs et l'observation. Nous procéderons également à une analyse de documents pour saisir la dynamique des quartiers sous étude.

## Territoire couvert par l'étude

La RMR de Montréal reste et demeure la région la plus attractive pour les immigrants au Québec. Les Haïtiens traditionnellement émigrent en majorité dans cette zone. Toutefois, nous devons signaler une temporalité différentielle dans leur établissement sur les 'îles de Montréal et de Laval. Notre travail se déroulera dans deux quartiers, situés l'un sur l'Île de Montréal où la présence haïtienne est en diminution et l'autre à Laval avec une forte présence haïtienne : Saint-Léonard et Saint-François (Voir Figure 1 à 3). Ces deux quartiers sont également très différenciés. Le premier est une ancienne banlieue, devenue un arrondissement, fusionné à la Ville de Montréal comme 26 autres en 2002. Au niveau de l'immigration, c'est une zone en plein bouleversement ethnique. La population immigrante de Saint-Léonard est toujours dominée par une forte présence italienne. Les Haïtiens, dont le nombre va en diminuant, continuent à dominer, avec les Algériens, l'immigration récente. Mais, on remarque une certaine présence de personnes originaires de l'Amérique Latine communément appelés des "Latinos", de Marocains, de Libanais qui s'y ajoutent de plus en plus. Le deuxième est une banlieue proche de l'Île. Il se retrouverait à cheval entre le type 2 : « les banlieusards de « première génération » et le type 3 : « les immigrants pauvres, en provenance de la ville » selon une classification présentée par Charbonneau et Germain (2002). Première paroisse de l'Île en 1721, elle est fusionnée en 1965 avec 12 autres municipalités pour créer la ville de Laval. Le visage de l'immigration à Saint-François n'est pas très contrasté. Il n'y a pas beaucoup de diversité d'origines ethniques parmi la population. Toutefois, la présence haïtienne constitue une dominance suivie par les "Latinos".

RMR de Montréal : 53 750
Agglomération de Montréal : 40 225
Ville de Montréal : 39 280

T point pour 10 personnes
Suintigue Carado,
Becommented de la population 2004

Figure 1 : Répartition spatiale des immigrants Haïtiens, RMR de Montréal, 2006

Source : Portail de la Ville de Montréal, ville.montreal.qc.ca/montrealenstatistiques

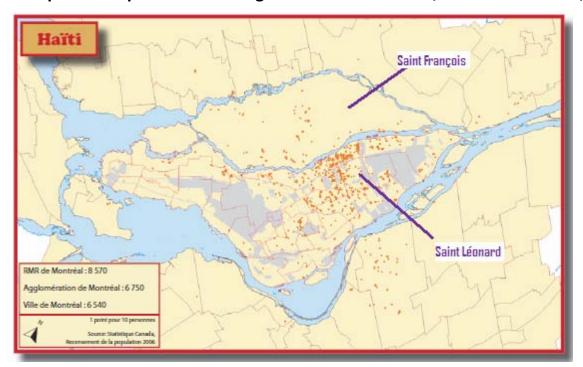


Figure 2: Répartition spatiale des immigrants récents Haïtiens, RMR de Montréal, 2006

Source : Portail de la Ville de Montréal, ville.montreal.qc.ca/montrealenstatistiques

RMR de Montréal : 62 895
Agglomération de Montréal : 51 985
Ville de Montréal : 49 240

1 point paut 10 parannes
Souties Statistique Canada,
Bacarnement de la population 2000

Figure 3 : Répartition spatiale des immigrants Italiens, RMR de Montréal, 2006

Source : Portail de la Ville de Montréal, ville.montreal.qc.ca/montrealenstatistiques

Le choix de ces quartiers relève de plusieurs facteurs. Si une forte présence de la communauté Haïtienne a d'abord et avant tout guidé notre choix, le fait que les jeunes d'origine Haïtienne aient été très peu étudiés dans ces quartiers a renforcé ce dernier. En effet, les études portant sur cette communauté, notamment sur les jeunes, se sont principalement orientées vers les quartiers de Saint Michel et de Montréal Nord où résident de très forte concentration d'Haïtiens et ce, depuis leur première vague d'immigration. Par ailleurs, ces deux quartiers, Saint-Léonard et Saint-François, très différents sur le volet de l'urbanisation et de leur configuration ethnique se prêtent bien à une comparaison. L'existence de conditions socio-démographiques légèrement différentes dans les deux quartiers sous étude permettra de contraster les résultats et de vérifier si le choix des lieux de sociabilité se fait indépendamment du contexte socioéconomique et urbain. D'autre part, les différences d'ordre morphologique des deux quartiers amèneront à voir l'impact des formes urbaines sur les lieux de sociabilité publique. Ces quartiers, par la coprésence de groupes ethniques minoritaires, sont pertinents à notre étude qui cherche à investiguer les rapports entre ces derniers. Étant donné que nous essayons de connaître les lieux de sociabilité des jeunes dans l'espace public, nous nous dirigeons d'abord vers ceux où ils s'y tiennent. Dans ces quartiers, nous comptions précisément choisir un parc pour y explorer les formes de sociabilité des jeunes et nous enquérir auprès d'eux des différents autres ancrages spatiaux. Cette stratégie a marché à Saint-François où nous avons réalisé des observations au Parc du Vieux Moulin. Par contre à Saint-Léonard, vu la diversité des lieux de

flânerie des jeunes, nous avons opté, après consultation auprès de nos informateurs-clés, d'observer le restaurant McDonald du coin Jean Talon et Viau et ses abords ainsi que les parcs de Ladauversière et Pie IX. De plus, nous nous sommes rendu compte que pour avoir une meilleure compréhension du choix des lieux, il fallait avoir une idée globale des territoires sous étude. Ce qui nous amena à parcourir les deux quartiers.

#### Période couverte par l'étude

Il s'agit d'une étude contemporaine. Nous voulons identifier les lieux de sociabilité des jeunes Haïtiens aux fins de rendre intelligible la cohérence dans laquelle s'inscrit un ensemble de choix.

# Échantillon

Notre étude s'intéresse aux jeunes d'origine haïtienne de 15 à 19 ans qui vivent dans les quartiers de Saint-Léonard et Saint-François constituant notre population. Cette tranche d'âge a été choisie suite au constat relevé dans la littérature qu'il s'agit de la période la plus fertile dans la vie des jeunes en termes de sociabilité. De plus, c'est le moment des grands questionnements et d'autonomisation de la pensée. Ainsi, les choix effectués à ce stade risquent d'influencer fortement ceux qui seront faits à l'âge adulte. Tranche d'âge idéale donc pour l'investigation des lieux de sociabilité. Ces lieux seront révélateurs de l'agentivité et des goûts de ces jeunes (Poirier, 2005); Chapman et Robertson, 2002). De plus, Meintel (1992) nous apprend que cette tranche d'âge est celle où s'éveillent la conscience de l'origine culturelle des jeunes et la fierté de cet héritage. Une autre considération d'ordre pragmatique a été prise en compte dans l'établissement de la limite inférieure de la tranche d'âge, les restrictions en termes d'éthique concernant le consentement des parents exigé pour que l'entrevue soit possible avant 14 ans. Cette période nous semble donc très propice pour explorer l'impact de l'ethnicité sur les formes de sociabilité des jeunes Haïtiens. Notre échantillon se compose de jeunes Haïtiens, sélectionnés par la méthode « boule de neige » à travers nos informateurs-clés, fréquentant les parcs et les coins ciblés. Toutefois, dans le cas de Saint-Léonard, nous avons rencontré des jeunes fréquentant l'unique école secondaire francophone de l'arrondissement. Ce procédé a contribué à repérer les diverses facettes de la sociabilité des jeunes sous étude par l'accès à des réseaux différents ou concentrant notre population cible. Notre objectif étant de comprendre les relations tissées par ces jeunes avec des pairs d'autres ethnies et les échelles spatiales où elles se nouent, le souci de représentativité n'est pas primordial pour nous.

Nous avons interviewé 6 jeunes à Saint-Léonard, 3 jeunes hommes dont deux de 15 ans et un de 17 ans et 3 jeunes filles, toutes âgées de 16 ans. De ces 6 jeunes, 2 sont nés au Québec (à Saint-

Léonard et à Montréal Nord) de parents eux-mêmes nés au Québec, une voit le jour à New York, les autres sont arrivés d'Haïti au Québec avant l'âge de 8 ans. Ceux qui sont nés en dehors de Saint-Léonard, y habitent au moins depuis 8 ans. À Saint-François, nous avons rencontré un groupe de jeunes filles de 15 ans sauf deux respectivement de 16 et 18 ans. Nous avons interrogé un groupe mixte constitué de 7 garçons entre 15 et 19 ans et 3 filles respectivement de 18, 19 et 20 ans. De ces 16 jeunes, un seul est né en Haïti et arrive au Québec à l'enfance. Des 9 filles, 6 sont nées à Saint-François, les autres, nées à Montréal, y arrivent à 1 an, 2 ans et 7 ans. Cinq des garçons sont nés à Saint-François, pour les deux autres, un est né à Ahuntsic et l'autre en Haïti.

Quoique un paramètre important, nous n'avons pas exploré à travers nos questions le statut social de nos répondants à cause de délicatesse de cette demande et le thème que nous étudions. Toutefois, nous pouvons présumer du statut social des jeunes de Saint François vu qu'ils fréquentent des écoles privées et habitent des maisons unifamiliales.

Il n'a pas été facile de contacter les jeunes à Saint-Léonard étant donné qu'ils sont éparpillés à travers l'arrondissement et que les intervenants n'avaient pas nécessairement de contact avec eux. Par contre, l'exigüité du périmètre habité et développé à Saint-François permit d'atteindre plus facilement notre population cible. De plus, le peu d'équipements existants les oblige à fréquenter les mêmes endroits.

Tableau 1 : Lieu de naissance des jeunes répondants à Saint-Léonard et à Saint-François						
TAL						
4						
17						
1						
22						

## Les outils de collecte

#### L'entrevue semi-directive

L'outil de collecte de données privilégié dans cette recherche est l'entretien semi-directif. Le but de cette recherche est de relater des expériences difficiles à observer, l'éventail des lieux de sociabilité des jeunes haïtiens dans l'espace public et les relations qui prennent place dans ces

lieux, l'entretien s'avère l'outil par excellence pour ce faire. « L'entretien permet de dégager des typologies des cas de figure, des modèles de comportement ». Il nous a été plus aisé grâce à cette technique de dresser le portrait des lieux de sociabilité des jeunes dans l'espace public. Dans notre cas, l'entretien s'avère crucial comme nous voulons comprendre le sens des choix des lieux, le pourquoi des interactions avec des groupes indiqués. Ce qui ne serait pas possible par exemple avec un questionnaire fermé. « L'entretien semi-dirigé [...] permet aux gens de répondre plus librement selon leurs propres termes que l'entrevue structurée, mais, en même temps fournit une plus grande structure de comparaison que le focus group » (May, 2001). Nous avons opté pour l'entretien semi-directif qui répond le mieux à la logique de notre démarche. En effet, il nous permet d'avoir des thèmes fixes, une structure permettant la comparaison de nos deux sites, et en même temps laisse une certaine liberté à l'interviewer pour élaborer sa réponse. Cet outil a permis d'optimiser les conversations avec les jeunes qui tout en ne subissant pas une contrainte serrée, ont eu un guide pour ne pas s'éparpiller.

À Saint-Léonard, les entrevues ont eu lieu dans le local d'un intervenant de milieu. Les rencontres débutent avec la remise aux jeunes de la lettre présentant le projet suivie d'une période d'éclaircissement, s'il y a lieu, ainsi qu'une explication claire de la chercheure sur ce que leur participation implique. Cet exercice permet en même temps de briser la glace. Une fois, le formulaire de consentement signé, l'entretien en temps que tel s'est déroulé. Nous avons noté que les filles ont tendance à être plus volubiles et plus articulées que les garçons, plus réservés.

À Saint-François, les entretiens se sont déroulés à deux endroits différents. Pour les jeunes filles, ils ont eu lieu dans un centre communautaire à Saint-François, ceux du groupe mixte, au local d'une église protestante. La réalité du terrain a forcé à modifier l'allure des entrevues. Ces entretiens s'apparentaient plus au focus groupe. Toutefois, le même procédé de présentation qu'à Saint-Léonard a été retenu. Le même constat de plus de loquacité des filles a été observé. Les garçons ont tendance à être timides et exigent plus de « direction ». Une grille d'entrevue à question ouverte a été élaborée qui se trouve à l'Annexe I du présent mémoire.

Nous avons eu aussi des entrevues avec des informateurs-clés choisis sur la base de leur implication dans les quartiers retenus et leur connaissance du sujet. Ces entretiens nous ont permis d'obtenir des informations sur nos sites, les parcs, les lieux de sociabilité des jeunes ainsi que sur la dynamique des rapports entre les jeunes Haïtiens et les autres groupes minoritaires, en particulier les Italiens. À Saint-Léonard, nous avons conduit 4 entrevues avec des intervenantes, dont deux d'origine haïtienne. À Saint-François, nous avons également rencontré également 4 informateurs-clés, tous d'origine haïtienne.

En ce qui a trait à nos informateurs-clés, les thèmes suivants ont été abordés avec eux : l'histoire des groupes ethniques dans les quartiers, la raison de la coprésence des Haïtiens et des Italiens dans les quartiers, le degré de participation des jeunes des minorités ethniques dans la vie de quartier, les relations entre les jeunes Haïtiens et les autres jeunes d'origine ethnique minoritaires, en particulier les Italiens, les lieux de ces rapports, les enjeux et les défis de la cohabitation entre les jeunes sur ces lieux spécifiques. Toutefois, ces schémas d'entretiens furent adaptés au profil de nos interlocuteurs.

Consciente que ce choix d'outil peut apporter toutes sortes de biais en ce qui a trait d'une part aux mécanismes de défense des jeunes (fuite, rationalisation, etc.), d'autre part de la construction du discours, une démarche de mixité d'outils de collecte fut adoptée en complétant ces entrevues avec des observations.

#### L'observation in situ

L'observation in situ ou observation directe constitue un outil complémentaire aux entrevues. Les définitions de cette dernière sont assez larges. Laperrière (1984) les regroupe en deux types d'approche opposés mais complémentaires. Une, « objective », ayant pour seul but une description exhaustive des composantes objectives d'une situation sociale donnée en vue d'extraire une typologie. Une autre, dépassant la seule description, insiste sur l'importance de repérer le sens, l'orientation et la dynamique des composantes d'une situation. Nous nous intéressons à la sociabilité publique des jeunes Haïtiens, donc à leur rapport avec autrui en dehors des espaces programmés. L'observation sert à comprendre les rapports sociaux tels qu'exercés dans la pratique et nous permettrait d'avoir une idée objective des formes de sociabilité de ces jeunes. Laperrière (1997 :311) nous rappelle « l'importance de l'observation in situ pour la compréhension des phénomènes, [car] se concentrant sur le changement, les processus et la complexité du réel ».

La décision d'opter pour une observation directe en lieu et place d'une observation participante relève aussi du fait que nous essayons d'éviter le plus possible les biais dans les attitudes et comportements que nous voulons comprendre. En effet, le fait de se savoir observé peut porter le jeune à modifier ses attitudes, ce qui aurait pour conséquence de soustraire des données importantes, les acteurs sociaux ayant des intérêts à défendre aux yeux de « l'extérieur » (Soulé, 2007; Laperrière, 1984). Dans le cas des jeunes Haïtiens fortement stigmatisés et racisés (Potvin, Morin, Laperrière), cet enjeu est d'importance. L'observation directe nous permet donc la saisie de comportements et des événements sur le vif, le recueil d'un matériau non suscité, spontané. En outre, l'observation des formes de sociabilité publique des jeunes nous a permis dans un processus de triangulation de valider les données que nous avons

glanées lors des entrevues. Ces observations servent d'exploration et ont permis d'affiner les questions de notre grille d'entretien. Conformément à l'une de nos hypothèses et en fonction des variables indépendantes l'origine ethnique et la jeunesse, nous avons élaboré une grille d'observation avec les indicateurs classés et catégorisés aux fins de faciliter l'analyse. Celle-ci se trouve à l'Annexe I.

Toutes nos observations sont effectuées pendant la période estivale, moment où les jeunes investissent d'avantage les espaces de loisir. Nous en avons fait en semaine et en fin de semaine pour saisir la dynamique de sociabilité des jeunes. Elles furent réalisées en début d'après-midi et en fin d'après-midi, ce qui correspond aux périodes de socialisation intense des jeunes. Elles nous ont donné de bons indices sur la sociabilité des jeunes Haïtiens avec les autres groupes ethniques. Les observations continuèrent jusqu'à l'atteinte du point de saturation.

Histoire de s'imprégner du quartier, à Saint-François deux observations préliminaires ont été réalisées. Une première flânerie sans but permit d'avoir une idée de la présence de notre population cible, de la qualité et la nature du bâti, la concentration des îlots, la disparition progressive des arbres et arbustes avec la nouveauté des constructions, une impression d'une certaine omniprésence de Noirs, présumés Haïtiens. Une deuxième prospection plus ciblée a conduit à observer la fréquentation des parcs, notamment par notre population. Deux autres observations réalisées au Parc du Moulin et dans le mini centre d'achat se sont focalisées sur les interactions entre les jeunes Haïtiens et ceux des autres groupes minoritaires.

Une première promenade en voiture à Saint-Léonard facilita les premières impressions. La ressemblance des maisons à Saint-Léonard et à Saint-François fut frappante. On reconnaît la touche italienne des maisons cossues. L'impression de verdure à profusion frappe en faisant le tour des îlots résidentiels. De même, le contraste du secteur industriel, dénudé et gris ne passe pas non plus inaperçu. Trois autres observations, couvrant différents parcs, coins de rue et autres lieux identifiés par nos informateurs-clés et ressortis lors des entrevues comme sites de rencontre et de fréquentation des jeunes Haïtiens, ont été effectuées. Voir Annexe IV et VII.

# Tableau 2 : Observations in situ à Saint-Léonard et à Saint-François

Observations	Saint-Léonard	Saint-François	TOTAL
Nombres	4	4	8
Nombre d'heures en moyenne	3h x 4	3h x 4	24

#### L'analyse documentaire

Germain et al., ont fait ressortir l'importance de la dynamique sociale dans le quartier dans le façonnement d'une culture spécifique de l'espace urbain. De même, Laperrière souligne le rôle du contexte démographique et social dans la construction des relations entre les groupes. Les jeunes Haïtiens vivent dans des quartiers historiquement dominés par les Italiens. Il importe donc de comprendre pourquoi ces deux groupes sont toujours dans les mêmes quartiers. Aussi, pour camper un portrait le plus exhaustif possible des deux quartiers de l'étude, nous avons utilisé les indicateurs socioéconomiques d'après les données de recensement de 2001 et 2006 de Statistique Canada et des sources documentaires spécialisées. Des documents municipaux ont servi à réaliser un inventaire sommaire des parcs et des lieux de loisir, des écoles secondaires et des cégeps dans les deux quartiers. Il s'agit de saisir le profil socio-économique et l'historique de peuplement des deux quartiers.

# Les outils d'analyse

Une analyse transversale et thématique des transcriptions a été réalisée. Ainsi, les données recueillies dont 6 entrevues avec les jeunes et 4 entrevues avec des informateurs-clés à Saint Léonard, 2 focus groupe, 5 entrevues individuelles avec les jeunes et 4 entrevues avec des informateurs-clés à Saint François; de même que les 8 observations (4 dans chaque quartier) ont été transcrites intégralement (verbatim) au fur et à mesure qu'elles rentrèrent, avant d'être codées. Dans un premier temps, nous avons fait ressortir les différents grands caractéristiques des deux quartiers selon deux grands thèmes : côté démographique et côté aménagement. Par la suite ils ont été classés en résumant les différences et les ressemblances. Des données recueillies des entretiens et des observations, nous avons construit une typologie des lieux. Nous avons dégagé des éléments de cohérence interne du discours de nos répondant(e)s pour arriver à construire cette typologie. D'après Grémy et Le Moan (1977 :15), « élaborer une typologie consiste à distinguer, au sein d'un ensemble d'unités (individus, groupes d'individus, faits sociaux, etc.), des groupes que l'on puisse considérer comme homogènes d'un certain point de vue ». Il existe deux conceptions de la typologie, l'une relevant du réalisme dans la foulée de Georges Gurvitch et l'autre de l'idéalisme à la manière de Max Weber. Nous nous inscrivons dans la première démarche vu que nous inventorions des lieux de sociabilité, une réalité observable et qu'il est

possible d'élaborer des types à partir d'une analyse des faits rapportés par les jeunes. Il s'agit comme le précise Schnapper (2005) de faire la synthèse des résultats en précisant les traits essentiels ou en construisant la logique, rendant intelligibles les expériences vécues par les individus, dans notre cas les jeunes.

Dans un deuxième temps, nous avons élaboré une grille d'analyse à partir des thèmes de notre canevas d'entrevue tout en ayant soin de cibler les thèmes soulevés par nos répondant(e)s euxmêmes (Voir tableau d'analyse en Annexe I). Une autre lecture de nos entrevues a été faite à partir de la grille d'analyse afin d'extraire les citations pertinentes d'après les thèmes principaux. Par la suite, une analyse transversale a été effectuée sur la grille qui nous a permis de repérer les points de vue partagés et les affirmations qui divergent en fonction de nos grands thèmes et sous-thèmes identifiés. Un tableau panoramique a été conçu rassemblant les faits significatifs des récits des interviewé(e)s. Ceci nous a amené à comparer les concordances et les dissonances des points de vue des répondant(e)s en vue de faire une synthèse globale de l'information recueillie.

Cette double stratégie d'analyse de nos entrevues nous a permis non seulement d'identifier les thèmes assignés et ceux émergents, les paramètres qui participent dans la construction du discours et des pratiques des jeunes en terme de sociabilité publique dans les deux quartiers étudiés mais aussi de les confronter avec nos hypothèses de recherche.

# Quelques considérations d'ordre éthique

Notre recherche vise un groupe plutôt vulnérable, des jeunes de 15 à 19 ans, toutes les précautions ont été prises afin de préserver leur anonymat et la confidentialité de leur propos. Lors des entrevues, ils ont été dument informés de nos intentions de mener une étude sur la sociabilité publique des jeunes dans le cadre d'un travail académique. Des questions leur ont été posées par la chercheure, après lecture de la présentation du projet et du formulaire de consentement (Voir Annexe I), avant même que ce dernier soit signé pour s'assurer qu'ils sont bien informés du contenu des documents. Un certificat d'éthique a été sollicité et délivré à cet effet.

## Limites de l'étude

Cette recherche, en essayant de mettre en lumière les différentes facettes de la sociabilité des jeunes Haïtiens, espère d'une part casser la représentation unique de la déviance qu'ils ont connue à date et d'autre part avancer des pistes d'interventions novatrices. Toutefois, nos entrevues avec les jeunes ne sont qu'au nombre de 22, ce qui limite la possibilité de généraliser les résultats de la recherche sur l'ensemble des jeunes Haïtiens vivant dans les deux quartiers à l'étude. Néanmoins, notre étude de type qualitatif a permis d'aller en profondeur. De plus, le risque de biais dans l'interprétation des propos

des jeunes d'origine haïtienne existe. Toutefois, ce risque de biais devrait être minimisé par nos discussions avec les intervenants et les observations in situ.

Le prochain chapitre présentera les quartiers de Saint-Léonard et Saint-François dans leur évolution historique, urbanistique et démographique.

# **CHAPITRE 3: PORTRAIT DES QUARTIERS SOUS ÉTUDE**

Cette partie campe les territoires où se déroulera notre étude. Pour chacun des deux quartiers, nous présenterons leur délimitation, un survol historique, une évolution de l'urbanisation et le fil du peuplement ethnique. Puis, nous nous attarderons sur les paramètres socio-économiques qui caractérisent ces quartiers.

### Saint-Léonard

#### Localisation

Enclavé entre les autres arrondissements de l'est, Saint-Léonard couvre une superficie de 13,68 kilomètres carrés. Il est délimité à l'est par l'arrondissement d'Anjou, à l'ouest par Villeray/Saint Michel/Parc Extension, au nord par l'arrondissement de Montréal-Nord, au Sud par Rosemont/Petite Patrie et Mercier/Hochelaga/Maisonneuve.

Saint-Léonard est aisément accessible par plusieurs grands axes routiers. Le boulevard Métropolitain et les rues Jean-Talon et Jarry traversent l'arrondissement d'est en ouest alors que les boulevards Viau, Lacordaire et Langelier constituent les axes routiers nord/sud les plus importants. Voir carte en Annexe II.

#### Historique

En 1721 un lieu connu sous le nom de Côte Saint-Léonard est officiellement consacré dans les registres de la Nouvelle-France. En 1886 la paroisse de Saint-Léonard de Port Maurice, nommée en la mémoire de Léonard Chaigneau, sulpicien arrivé au Canada en 1688, est créée. Elle restera une petite municipalité agricole de moins d'une centaine d'habitants jusque dans les années 1950.

Toutefois, au milieu des années 1950, la paroisse connaitra un essor qui bousculera son évolution. En effet, sous l'égide de l'Église catholique (Choko, Collin, Germain, 1986), forts de la montée du secteur tertiaire, des ménages délaisseront les logements insalubres de la ville centre pour venir s'installer dans la périphérie. Ainsi, d'après Collin (1986), une cité modèle, une coopérative destinée aux petits salariés-chefs de familles nombreuses est érigée à Saint-Léonard de Port Maurice. La population jusque-là plutôt peu nombreuse explose littéralement car entretemps, viennent s'établir des immigrants d'origine italienne. En effet, à la fin des années 60, elle a 50 000 habitants. Dix ans plus tard, Saint-Léonard aura 80 000 habitants.

#### **Urbanisation**

La première tentative d'aménagement de Saint-Léonard, combinant la planification du territoire et l'organisation d'une vie collective centrée sur l'entraide, échoua en partie. La Coopérative d'habitation de Montréal (CHM) ne parvint pas à construire plus de 650 maisons sur une période de 7 ans. Toutefois, environ 60% des ménages y habitaient. Au milieu des années 60, cette tendance se renversa avec l'arrivée des immigrants italiens. Ces derniers contrôlent rapidement l'industrie de la construction en imprimant leur touche architecturale et fonctionnelle. La construction des « plex » permettaient à la famille élargie d'être ensemble en toute indépendance tout en garantissant un revenu avec le locataire du premier étage. La brique blanche et les décorations de marbre scellent la touche distinctive de ces habitations.

Si le cadre bâti de Saint-Léonard fut grandement influencé par la présence italienne, son développement fut facilité par la construction du Boulevard métropolitain en 1959 et le percement du Boulevard Lacordaire dix ans plus tard (Germain et al., [à paraître]). En dépit de l'absence d'aqueduc et d'égouts, les fermiers vendent leurs terres attirant ainsi le désir d'annexion des municipalités voisines de Saint-Michel et Montréal-Nord.

Dans les années 1970, l'élaboration du plan d'urbanisme va permettre le contrôle de cette expansion et l'achèvement de l'aménagement du territoire. De même, des services à la population et des politiques d'intervention sociales seront ou améliorés ou mis sur pied afin de répondre à la configuration ethnique changeante de cette municipalité devenue arrondissement avec la fusion municipale de 2002.

#### Le peuplement ethnique du quartier

Saint-Léonard compte 71 730 habitants en 2006 ce qui correspond à 4.4% de la population de la Ville de Montréal. Entre 2001 et 2006, la population connut un accroissement de 3.1% après une période de décroissance entre 1981 et 2001.

Tableau 3 : Évolution de la croissance à Saint-Léonard									
	1966	1971	1976	1981	1986	1991	1996	2001	2006
Saint- Léonard	25 328	52 035	78 452	79 429	75 947	73 120	71 327	69 604	71 730
Taux de croissance en %		105,4	50,8	1,2	-4,4	-3,7	-2,5	-2,4	3,1

Source: Ville de Saint-Léonard, Avril 2009

Les femmes constituent 53% de la population. La cohorte qui nous intéresse, les jeunes de 15 à 24 ans forment 10.2% de la population alors que la part des personnes âgées de 65 ans et plus est de 19.6%. Lorsqu'on observe la pyramide des âges, on se rend compte que le nombre de personnes âgées augmente en 2006 alors que le nombre de jeunes décroit.

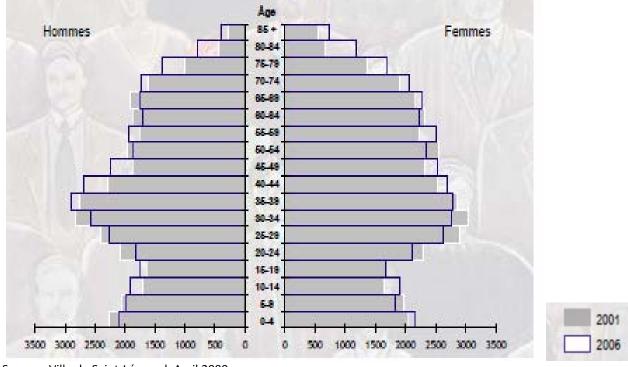


Figure 4 : Pyramide des âges à Saint-Léonard

Source : Ville de Saint-Léonard, Avril 2009

L'hétérogénéité de Saint-Léonard au niveau linguistique traduit bien la configuration ethnique de cet arrondissement. En effet, selon les données du recensement de 2006, 33% de la population affirment avoir le français comme langue maternelle, ce qui représente une diminution de 7% par rapport à 2001, alors que 30% déclarent l'italien, 7% l'arabe, 6.6% l'espagnol et 3% les langues créoles. Ces dernières constituent la quatrième langue non officielle la plus parlée à la maison.

Avant 1961 à 1971 à 1981 à 1991 à 2001 à

Figure 5 : Immigration selon la période d'immigration à Saint-Léonard

Source: Statistiques Canada, 2006. Figure générée par Chantal Ismé, 2011

Tableau 4 : Croissance démographique et occupation des logements à Saint-Léonard

	2001	2006	Variation en %
Population	69 598	71 726	3%
Logements occupés	28 330	30 035	5.7%

Source : Statistiques Canada, 2006. Tableau généré par Chantal Ismé, 2011

De l'ensemble de la population 41% sont des immigrants. Ce quartier est définitivement multiethnique avec une prépondérance italienne. Les Haïtiens arrivés dès les années 1960, d'après une entrevue de Lina Raffoul dans Progrès St Léonard (23 septembre 2010), ont été surpassés par les Maghrébins, en particulier les Algériens. Quant à la présence haïtienne, elle ne s'insère de manière significative dans le panorama Saint-Léonardais qu'à partir des années 1970 (Bastien, 1985).

Tableau 5 : Pays de naissance des immigrants à Saint-Léonard Saint-Léonard % Montréal % Pays de naissance des **immigrants** Italie 12 200 51 995 41,6% 9,3% Algérie 2 640 9,0% 22 040 3,9% Haïti 40 205 7,2% 2 635 9,0% Maroc 1 255 4,3% 24 375 4,3% Liban 965 3,9% 3,3% 21 525 Pérou 785 6 655 2,7% 1,2% **Autres** 9 090 30,1% 391 455 70,1% **TOTAL** 29 570 100,0% 558 250 100,0%

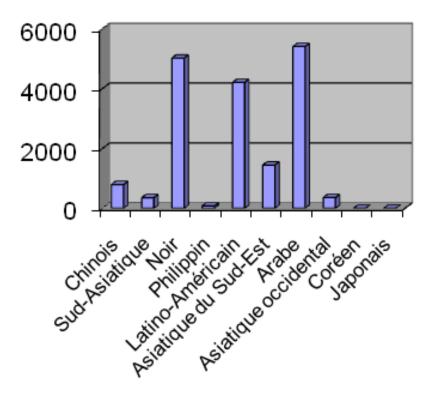
Source : Statistiques Canada, 2006. Tableau généré par Chantal Ismé, 2011

Tableau 6: Pays de naissance des immigrants récents à Saint-Léonard							
Pays de naissance des immigrants	Saint-Léonard	%	Montréal	%			
Algérie	1 615	30,2	13 135	9,7%			
Maroc	825	15,4	10 920	8,0%			
Haïti	420	7,8	6 755	5,0%			
Colombie	350	6,5	3 205	2,4%			
Roumanie	345	6.4	8 800	6,5%			
Autres			93 005	68,5%			
TOTAL	5 375	100,0%	135 820	100,0%			

Source : Statistiques Canada, 2006. Tableau généré par Chantal Ismé, 2011

Le groupe des minorités visibles représente 25% des immigrants. Parmi eux, les Arabes sont les plus nombreux suivis de près par les Noirs puis les Latino-Américains, respectivement 30%, 28%, et 23% de la part des immigrants.

Figure 6 : Minorités visibles à Saint-Léonard



Source : Statistiques Canada, 2006. Figure générée par Chantal Ismé, 2011

Il est à noter qu'il y a très peu de grandes familles dans le quartier, une situation atypique pour les familles immigrantes qui y sont pourtant très bien représentées. En effet, le nombre moyen de personnes par ménage est de 2,42. Les ménages ayant 4 à 5 personnes représentent 18,53% alors que ceux ayant 3 personnes sont de l'ordre de 33,72% et ceux d'une personne, 28,76%.

Les indicateurs du marché du travail se profilent comme suit :

Tableau 7 : Indicateurs du marché de travail à Saint-Léonard					
Indicateur	Données				
Population totale	59585				
Population active	34 635				
Population en emploi	30 980				
Taux de chômage	10,5%				
Taux d'activité	57,99%				
Taux d'emploi	51,95%				

Source: Statistiques Canada, 2006. Tableau généré par Chantal Ismé, 2011

Le type de logement le plus largement répandu à Saint-Léonard est l'immeuble appartement de moins de cinq étages, construit le plus souvent entre 1961 et 1970. Ces derniers représentent 74% de l'ensemble des logements. Les locataires sont amplement majoritaires, à des taux semblables à ceux observés dans la ville de Montréal. 34% des habitants de Saint-Léonard sont propriétaires de leurs maisons dont 9% de maisons unifamiliales. La proportion de personnes peu scolarisées est très haute par rapport à Montréal, respectivement : 37,5% et 26%.

Le revenu moyen des ménages selon les données du recensement de 2006 est de 49 993\$ avant impôt et 42 835\$ après impôt. Dans l'arrondissement, 27,3% des ménages vivent sous le seuil de faible revenu (SFR) alors qu'à Montréal le taux est de 29%. Voir carte de défavorisation Annexe III.

#### Des équipements

Les milieux de vie de l'arrondissement de Saint-Léonard regroupent de nombreux équipements et services destinés à la population. Ils présentent également une gamme variée de logements répondant aux besoins de la plupart des types de ménages, quels que soient leurs revenus. En dehors de quelques poches très restreintes, le bâti de Saint-Léonard a une architecture plutôt cossue. Quoiqu'ayant une occupation du sol très intense cet arrondissement est celui qui est le mieux doté en termes d'espace vert. En effet, il possède 9 parcs aménagés, 6 arénas, 4 piscines. Les parcs sont distribués de manière uniforme dans le quartier de façon à ce que chaque îlot y ait un accès facile. Le centre culturel Leonardo Da Vinci, situé au cœur du quartier, offre une grande salle de théâtre avec 533 sièges et un plus petit avec 148 sièges, sept salles de réunions et conférences, un salon d'exposition d'œuvres diverses, un salon pour conférences de presse et cocktails, une galerie d'art, un centre sportif avec des installations de dernier cri, un gymnase multisport, un boccedrome avec quatre terrains de bocce et un café. Le complexe aquatique construit en 2006 abrite un bassin de récréation avec pataugeoire et jeux d'eau, une piscine olympique et un bassin d'acclimatation, deux saunas dont l'un réservé aux femmes et l'autre aux hommes. Cinq des parcs possèdent une piscine extérieure : Ferland, Garibaldi, Hébert, Ladauversière, Pie IX. Deux arénas pour le Hockey: Aréna Martin Brodeur et Aréna Roberto Luongo existent dans l'arrondissement. Tous les parcs sont équipés de terrain de football ou soccer. L'arrondissement comporte un réseau de voies cyclables de 10 kilomètres.

Tableau 8 : Liste des parcs et leurs activités à Saint-Léonard

	Parcs								
Activités	Coubertin	Delorme	Ferland	Garibaldi	Pie IX	Luigi Pirandello	Wilfrid Bastien	Hébert	Ladauversière
Basketball	х	х	х	х	х			х	Х
Baseball					х			х	Х
Bocce	х	х	х	х	х	х		х	Х
Glissade	х	х		х					
Jeux d'eau	х	х	х	х		х			
Jeux d'enfants	х	Х	х	х	Х	Х	Х	Х	Х
Patinoire	х	х	х	х	х				Х
Pavillon	х	х	х	х	х	х	х	х	
Soccer	х	х	х	х	х	х			Х
Tennis	х	х		х	х	х		х	х
Skatepark				х			х		
Site Cavernicole					х				
Football									Х
Piscine			х	х	х				Х
Multisports									Х
Jeux de galets					х				
Pétanque					х				
Stade								х	

Source: Ville de Saint-Léonard, 2006. Tableau généré par Chantal Ismé, 2011

Le quartier compte 3 écoles secondaires dont une seule en français, 7 écoles primaires francophones et 3 anglophones.

Les concentrations commerciales se retrouvent principalement le long de deux artères : Jean Talon et Jarry. Le secteur industriel de Saint-Léonard occupe une bande de terrain en forme de « L » localisé au nord-est de la ville. Il est formé majoritairement d'entreprise familiale. Une étude récente commanditée par la CREC¹, dont les résultats ont été présentés le 25 janvier

<sup>&</sup>lt;sup>1</sup> «Étude de la zone industrielle et du secteur manufacturier de l'arrondissement de Saint-Léonard» Préparée par : Madame Laurie Forman, associée principale, Forman & Associés inc. Réalisée en collaboration avec :

2011, révèle que les micros entreprises (1à 4 employés) constituent 38% de la zone industrielle [6% de la totalité de l'emploi]. Les grandes entreprises (plus de 50 employés) comptent pour 6% de celle-ci [43% de l'emploi]. L'étude fait ressortir aussi que la tendance est que les grandes entreprises quittent le territoire alors que des micros entreprises viennent s'y installer. L'exode des macros entreprises serait dû d'après la CREC à un manque d'attractivité de la zone industrielle.

Voir carte des équipements en Annexe IV.



Parc Ladauversière et îlot en face du parc



Parc Ladauversière

Coin Jean Talon et Viau, Mac Donald



Le stationnement du MacDo





Parc de Coubertin



Îlot résidentiel aux abords du parc



Parc Ferland

Parc Ferland

# Saint-François

#### Localisation

Le quartier de Saint-François est le deuxième plus grand quartier de la ville de Laval du point de vue de la superficie après le quartier de Duvernay. Situé à l'extrême pointe est de l'île de Laval aussi nommée l'île de Jésus (Portail de la ville de Laval), il est borné au nord et à l'ouest par la rivière des Mille-Îles, au sud par la rivière des Prairies à l'est par la conjonction des deux rivières, à l'ouest par le quartier d'Auteuil et au Sud par le quartier de Duvernay. Voir Carte en Annexe V.

## Historique

Saint-François de Laval nommé autrefois Saint-François de Sales est né de la nécessité d'un lieu de culte. Elle fut renommée en l'honneur du saint patron de Mgr François de Laval. Première paroisse créée en 1702, la paroisse de Saint-François de Sales couvrait toute l'Île. Comme toute bourgade du 18e siècle, l'église était le point fort, élément central autour duquel s'agglomérait la population. Ainsi, la chapelle de bois du Très Saint Enfant Jésus construite en 1684 à l'extrême pointe est de l'île desservait les paroisses de L'Assomption, Terrebonne et Lachenaie. Suite à la « Grande Paix de Montréal » en 1701, on se tourne vers la stabilité en érigeant une église en pierre un peu plus à l'intérieur des terres en 1706 près du moulin, autre ancrage autour duquel s'articulent les villages de l'époque. En 1709, l'église et le moulin banal disparurent dans les flammes. L'église reconstruite fut détruite par le feu en 1721. Elle fut incendiée une deuxième fois puis abandonnée en 1807. Il a fallu attendre 1846 pour qu'une autre soit érigée en face de la rivière des Mille-Îles là où les habitants se localisaient à proximité des terres cultivées. De par sa position, nichée au confluent des rivières des Mille-Îles et des Prairies, Saint-François de Sales est le centre d'activités de l'île de Jésus jusqu'au 18e siècle. Toutefois, la grande étendue du territoire et la faible densité de la population (752 hab. en 1735; 233 hab. en 1765) (Paquette, 2006) contraignirent les premiers colons à ériger d'autres paroisses. Ainsi, en 1855, Saint-François devint une municipalité. En 1958, après la formation de deux autres paroisses, Saint-François devint ville.



Figure 7: Un visage du Saint-François d'antan

Famille Zénon Gascon, vers 1906. Coll. Églantine Gascon.

Source: Portail de la Ville de Laval, 2001

#### **Urbanisation**

La première paroisse à voir le jour sur l'île Jésus, Saint-François de Sales imprimera sa marque sur le paysage et l'histoire de l'île. En effet, cette dernière ainsi que les autres paroisses pionnières : Sainte Rose de Lima, Saint Vincent de Paul, Saint Martin et Sainte Dorothée

influeront de par leurs activités économiques et sociales sur le développement de ce qu'est aujourd'hui la ville de Laval.

De par sa situation géographique, l'agriculture et le commerce constitueront les piliers de développement de Saint-François. En ce sens, le premier moulin de l'île y fut construit en 1716 aux abords de la rivière des Prairies. La croissance de la paroisse fut nettement ralentie par des catastrophes successives.

En 1854, avec la rupture officielle du lien féodal entre le Séminaire de Québec et ses censitaires, les habitants deviennent désormais propriétaires en titre de leurs terres. L'année suivante, les quatre paroisses de l'île deviennent des municipalités. Dès lors, concomitamment avec les infortunes de Saint-François et l'éparpillement de la population, l'essor de la paroisse stagne quelque peu. (Ville de Laval, 2001).

Cette tension marquera les débuts d'aménagement de Saint-François. Pendant cinq années un litige opposera les deux hameaux de la paroisse sur l'emplacement de l'école et l'ouverture des auberges. Un compromis donnera une issue à ces oppositions : l'école sera près de l'église et les auberges aux abords du pont jeté sur la rivière des Mille-Îles. Tout au long du 20e siècle, la culture céréalière à grande échelle, l'exploitation des carrières et l'industrie laitière constitueront le fondement de l'économie de Saint-François de Sales. Concomitamment, son cadre champêtre et ses plans d'eau feront aussi de la municipalité un centre de villégiature prisé par les citadins estivants. (Ville de Laval, 2001).

Avec l'étalement urbain, dès les années 1950 Laval accusera les effets négatifs et positifs de la redistribution régionale de la population et des activités économiques. Le quartier de Saint-François n'y échappera pas. Le coût abordable de l'immobilier fera de ce dernier un des lieux de prédilection pour répondre à l'aspiration familiale d'accès à la propriété individuelle. De plus, l'agrandissement du réseau routier grâce à la construction de nouvelles autoroutes incite les gens à s'installer de plus en plus loin grugeant sur les terres agricoles.

Récemment en 2009, le conseiller de Saint-François annonce à des commerçants la construction d'un nouveau pont qui reliera l'est de l'île de Laval à l'est de l'île de Montréal au niveau de Rivière-des-Prairies. Quoique contestée par des associations d'écologistes, qui voient dans cette construction la destruction d'écosystème écologique important, le conseiller quant à lui pense que « ...lorsque vous amenez un réseau routier amélioré, vous amenez

automatiquement du développement » (Courier Laval, 23 avril 2009). De plus, il notifia de la prochaine construction de 200 maisons sur des terrains situés entre Marcel-Villeneuve et le boulevard Lévesque. D'après le Courrier Laval, 77 terrains ont été tirés à Saint-François en 2007. En juin 2009, 56 terrains sont encore tirés. Dans la même logique d'inciter le développement résidentiel du quartier, des travaux d'agrandissement du stationnement du parc Mathieu et l'amélioration des rues seront entrepris toujours selon le Courrier Laval.

#### Le peuplement ethnique du quartier

Une estimation de 2010 de Statistique Canada avance que Saint-François a 18512 habitants ce qui représenterait 4.7% de la population de Laval. Toutefois, la population de Saint-François lors du recensement de 2006 est de 16 140 habitants soit 4.42% de la population de Laval. La population de Saint-François connait une croissance démographique négative qui s'accentue depuis 2001 (-0,2) à 2006 (-0,52). Les femmes constituent 51% de la population totale. La population de Saint-François est relativement jeune. Parmi la tranche d'âge qui nous intéresse spécifiquement dans le quartier, à savoir les 15 à 24 ans, les garçons montent à 7.4 % tandis que les filles représentent 6.7% pour un total de 2270 personnes soit 14% de la population. Les habitants ayant l'âge de la retraite (65 ans et plus vieux) constituent 5.6%, ce qui constitue une diminution du pourcentage des personnes âgées par rapport à 2001 de 3.83%.

Saint-François est l'une des zones les plus homogènes au niveau linguistique vu que 82% (66% à Laval) de la population ont le français comme langue maternelle et plus de 88% (71% à Laval) d'entre eux utilisent cette langue à la maison. Considérant la prépondérance des Haïtiens, les langues créoles sont la seconde langue maternelle la plus parlée par 6% des habitants (0,14% à Laval) et 1,4% (0,46% à Laval) déclarent la parler à la maison.

Tableau 9 : Croissance démographique et occupation	
des logements à Saint-François	

	2001	2006	Variation en %
Population	16 225	16 140	-0,52
Logements occupés	5 485	5 600	2%

Source : Statistiques Canada, 2006. Tableau généré par Chantal Ismé, 2011

De ces habitants, 15% sont des immigrants, pourcentage sensiblement inférieur au pourcentage de Laval et de Montréal. Arrivés à Saint-François, d'après les intervenants rencontrés, dans les années 70 avec l'expansion immobilière de la zone, la communauté haïtienne a grossi rapidement. Les Haïtiens sont surreprésentés que ce soit parmi les

immigrants de longue date ou les immigrants récents. Le profil ethnique de ce quartier est très peu diversifié ce qui renforce davantage la visibilité haïtienne.

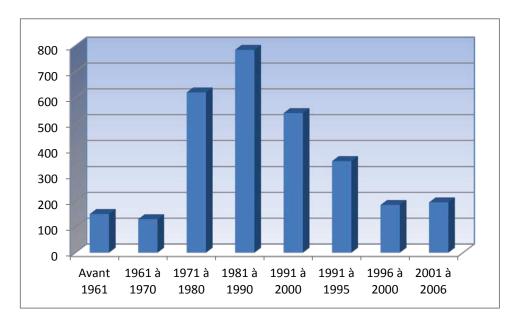


Figure 8 : Immigration selon la période d'immigration à Saint-François

Source : Statistiques Canada, 2006. Figure générée par Chantal Ismé, 2011

Tableau 10 : Pays de naissance des immigrants à Saint-François							
Pays de naissance des immigrants	Saint- François	%	Laval	%	Montréal	%	
Italie	180	7,4%	6420	8,7%	51 995	9,3%	
Haïti	1165	48,0%	7285	9,9%	40 205	7,2%	
El Salvador	165	6,8%	1075	1,4%	7 030	1,3%	
France	135	5,6%	3120	4,2%	26 675	4,8%	
Autres					432 345	77,4%	
TOTAL	2420	100,0%	73565	100,0%	558 250	100%	

Statistiques Canada, 2006. Tableau généré par Chantal Ismé, 2011

Tableau 11 : Pays de naissance des immigrants récents à Saint-François

Pays de naissance des immigrants	Saint- François	%	Laval	%	Montréal	%
Roumanie	45	22,5%	1265	14,0%	8 800	6,5%
Haïti	45	22,5%	955	11,0%	6 755	5,0%
République démocratique du Congo	15	7,5%	70	0,8%		
Argentine	10	5,0%	75	0,8%		
Autres	85	43%	6 565	73%	12 0265	89%
TOTAL	200	100,0%	8930	100,0%	135 820	100%

Source: Statistiques Canada, 2006. Tableau généré par Chantal Ismé, 2011

La part des minorités visibles est très élevée soit 21% des immigrants (versus 14% à Laval). De cette catégorie, les Noirs représentent la majorité, soit 75%, suivis par les Latinos avec 13.35%.

Ville de Laval, ex-municipalités
Lieu de naissance et minorités visibles

1. Auteuil
2. Chomedey
3. Duvernay
4. Fabreville
5. Iles Laval
6. Laval-des-Rapides
7. Laval-Ouest
8. Laval-sur-le-Lac
9 Pont-Viau
10. Sainte-Dorothée
11. Sainte-François
12. Sainte-Rose
13. Saint-Wincert-de-Paul
14. Vimori
14. Vimori
15. Iles Laval
16. Laval-des-Rapides
17. Sainte-Rose
18. Saint-Wincert-de-Paul
19. Sainte-Rose
19. Saint-Rose
19. Sai

Figure 9 : Lieu d'établissement et minorités visibles à Laval

Source Portail Ville de Laval, 2003

Parmi les propriétaires, les ménages comptent pour 88%, l'un des plus hauts taux de Laval (69%). De ces ménages propriétaires, 86.5% le sont de maisons unifamiliales, dont 94.7% d'un pavillon. Plus de 50% des maisons ont été construites à partir de 1971 [la période allant de 1971 – 1980 constituant celle ayant vu l'érection de plus de maisons (25,7%)]. La taille des ménages est une des plus grandes dans Laval avec une moyenne de trois personnes. Cependant, le nombre de familles monoparentales a fortement augmenté depuis 1996 pour atteindre 16.6% de familles totales.

A Saint-François, les indicateurs du marché de travail sont les suivants :

Tableau 12 : Indicateurs du marché de travail à Saint-François				
Indicateur	Données			
Population totale	13 040			
Population active	9 110			
Population en emploi	8 660			
Taux de chômage	4,9%			
Taux d'activité	69,9%			
Taux d'emploi	66,4%			

Statistiques Canada, 2006. Tableau généré par Chantal Ismé, 2011

Saint-François constitue, après Laval-Ouest, la zone où les habitants sont moins instruits dans Laval. Seulement 16.6% de la population des plus de 20 ans ont atteint l'université et 67.9% n'ont aucun diplôme. Le revenu moyen du ménage privé est de 65 732\$ légèrement en dessous de Laval qui est de 66 555\$. Le SFR pour les ménages avant impôt est de 14,1% à Saint François en comparaison à Laval, 16,1%. Après impôt, le SFR est respectivement 9% et 11,1%. Voir carte de défavorisation en Annexe VI.

#### Des équipements

Saint-François est l'un des quartiers du secteur 1<sup>2</sup> le moins nanti en termes d'équipements de loisir. Il possède 5 parcs et un aréna. De ces 5 parcs, un seul, le Parc du Moulin est relativement équipé et semble être accessible à une bonne partie des îlots résidentiels.

On y trouve une bibliothèque (Marius-Barbeau) et quatre berges, dont la plus accessible est la berge du Vieux-Moulin [du pêcheur, Léonard-Éthier, Olivier-Charbonneau]. Saint-François possède 4 écoles primaires : Fleur-Soleil, Hébert, l'Escale, Notre Dame du Sourire et une école secondaire, école Leblanc, un peu excentrée par rapport aux résidences.

<sup>&</sup>lt;sup>2</sup> On compte six secteurs administratifs à Laval. Saint-François, Auteuil et Saint Vincent de Paul constituent le secteur 1.

Dans le périmètre densément habité, il n'existe qu'un bout de rue que l'on pourrait qualifier de commercial. On y trouve concentrés dans le mini centre d'achat les quelques commerces de la place. Le parc industriel le plus proche se trouve à Saint Vincent de Paul. Ce dernier fait partie d'un programme municipal pour revitaliser les services municipaux et les équipements collectifs. Toutefois, l'agriculture et les transformations agricoles semblent être les créneaux principaux de Saint-François.

Voir carte des équipements en Annexe VII.

Tableau 13 : Liste des parcs et leurs activités à Saint-François

	Parcs				
Activités	Dora	Du Moulin	Parc école Hébert	Parc école L'escale	Masson
Athlétisme					
Baseball		х		х	х
Basketball		х			
Bocce					
Football					
Glissade					
Hockey deck					
Modules de jeu	х	х	х	х	х
Parc canin					
Patinoire ext. Hockey	х	х	х	х	х
Patinoire ext libre		х			
Patinoire intérieure					
Pétanque					
Planche à roulettes		х			
Promenade (patinoire)					
Soccer		х			х
Tennis		х			

Source : Statistiques Canada, 2006. Tableau généré par Chantal Ismé, 2011





Parc du Moulin





Abribus

Maisons en face du Parc du Moulin





llot résidentiel

#### Des Organismes communautaires

Dans les deux quartiers, on trouve peu d'organismes communautaires. En fait, Saint-François n'en possède que deux dont un qui s'adresse aux jeunes. Quoique mieux pourvu que Saint-François, Saint-Léonard comparé aux autres arrondissements de Montréal n'en a guère.

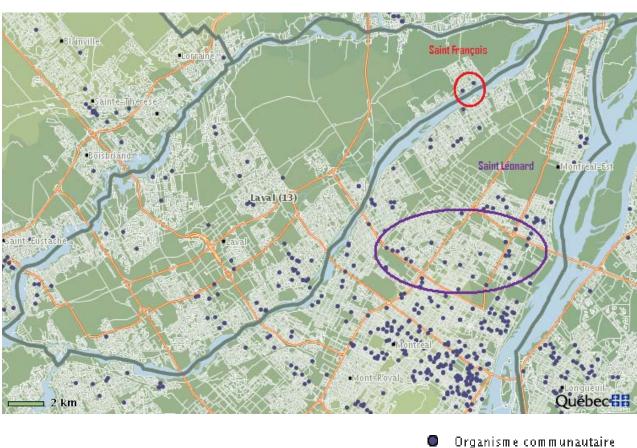


Figure 10: Localisation des organismes communautaires

Réalisation: Infocentre régional, ASSSCN; Direction de la gestion intégrée de l'information, Direction générale adjointe aux ententes de gestion, MSSS.

Collaboration : Institut national de santé publique du Québec.

Source: Statistique Canada, recensement de 2006

Ce survol historique et ce coup d'œil sur l'aménagement des quartiers de Saint-Léonard et de Saint-François nous permettent d'avoir une idée globale de leur configuration ethnique et de leur ambiance. Nous avons donc un contexte où placer les récits des jeunes rencontrés. Le prochain chapitre présente justement le résultat des entretiens réalisés dans ces deux guartiers.

## **CHAPITRE 4: PRÉSENTATION DES RÉSULTATS**

Ce présent chapitre explore les données recueillies lors de nos entretiens avec les jeunes et les intervenants de nos deux quartiers sous étude, Saint-François, Laval et Saint-Léonard, Montréal. Dans un premier temps, nous allons décrire et caractériser, à travers les propos des sujets, les différents lieux fréquentés par les jeunes dans ces deux quartiers avec des contextes physiques et sociaux différents. Puis, dans un deuxième mouvement, nous nous attarderons sur les types de rapports qu'ils engagent ou n'engagent pas avec les jeunes des autres minorités ethniques. Le but de cette démarche est d'investiguer les manières dont les jeunes interagissent avec l'espace public, à savoir, leur usage réel des différents lieux et aires publiques et la signification symbolique de cet usage pour eux.

## 1. Prélude aux lieux : le quartier

Cette section porte sur la lecture que les jeunes font de leur quartier. Cette lecture est complétée par nos observations et les récits des intervenants rencontrés. En effet, le quartier représente le grand contenant dont l'aménagement va favoriser ou ralentir les usages des lieux publics. Il est important de rappeler que dans notre propos, lieux publics riment avec conjonction de spatialité et de systèmes d'interaction. Quel portrait des quartiers de Saint-François et de Saint-Léonard sort de notre enquête ? Comment les jeunes Haïtiens à Saint-François et à Saint-Léonard se représentent-ils le quartier?

 Quelles idées ces jeunes ont de leur ville, leur environnement immédiat et leur zone résidentielle?

## Saint-François

Saint-François a l'air d'un petit village en friche et endormi. Les rues sont calmes et désertiques. De temps à autre, quelques voitures passent tranquillement. Le peu de passants qui occupent les rues ne semblent guère pressés. La zone résidentielle de Saint-François se développe lentement et se trouve confinée dans un pourtour assez restreint. Comme pour rappeler le passé récent, champêtre, de cette zone en pleine expansion, des terrains vacants et des champs se déroulent à l'horizon. Et pour les jeunes interviewés et pour les intervenants, Saint-François est un gros village. « En général les gens vont se retrouver tout le temps. Donc c'est très difficile, être dans son coin c'est vraiment dans le privé, le chez-soi. (...) Je dis qu'à Saint-François tout le monde est voisin. Ce n'est pas vraiment grand. Ce n'est pas Montréal Nord, ce n'est pas Saint Michel, donc tout le monde se connait ou s'est déjà vu. Tu vas à la banque, après dix ans, c'est la même personne. Après c'est la même personne qui habite à côté de chez toi. Saint-François c'est vraiment petit. C'est ce qui fait que tu n'as pas le choix. Même si

tu ne veux pas, tu n'as pas le choix mais de côtoyer les autres. » JeuneHSF. Pour les jeunes Haïtiens, Saint-François est un coin de nature où il n'y a aucune activité de loisirs ni attraction. Cette absence de loisirs et la proximité résidentielle forcent la « communauté haïtienne » à tisser des liens serrés et favorisent un côtoiement obligé doublé d'une civilité tiède.

L'exigüité du quartier rend plus intense, plus évidente toute concentration de personnes. La composition ethnique de Saint-François ne semble pas être diversifiée. Et les jeunes et certains intervenants rencontrés croient qu'il y a autant de « Québécois de souche » que d'Haïtiens. Leur perception est que la proportion est de 50-50 alors que les statistiques parlent tout autrement. La population haïtienne, d'après les chiffres du recensement de 2001, est d'environ 13% à Saint-François. «La présence haïtienne est tellement visible que les gens ont l'impression qu'elle est de 50%. Les deux communautés apparentes sont les Québécois de souche et les Haïtiens», (une intervenante locale). En effet, la présence haïtienne est très perceptible et très visible. Elle s'inscrit dans tous les endroits d'échange de l'espace public. Dans la rue, on voit quelques adultes qui s'éloignent à pas pressés ou qui s'arrêtent nonchalamment devant un magasin. Quelques jeunes flânent ça et là dans les rues. Des femmes âgées déambulent à pas mesurés reniflant l'air ou attendant patiemment l'autobus.

Le tour du quadrilatère habité de Saint-François est vite fait. On y retrouve la touche urbanistique des anciens bourgs avec l'église catholique surplombant le mini centre d'achat qui a allègrement remplacé le marché. Un peu plus loin se trouve le parc le plus équipé de la zone, la Maison des Jeunes, une maison d'hébergement pour personnes âgées. « Saint-François est un quartier à deux profils : résidentiel et agricole (aspect encore important) », nous déclare une intervenante locale. L'absence d'activités et d'équipements de loisirs pousse les jeunes à considérer Saint-François comme un dortoir où l'on vient se reposer après une journée de travail ou d'études. « Je dors uniquement à St François » nous dit une jeune fille. Un intervenant qui a grandi à Saint-François nous confie : « Tout ce qui est club, cinéma, personne ne reste ici. Saint-François pour les gens qui les [ces lieux précités] fréquentent est un dortoir. Tu viens là tu dors, s'il se passe quelque chose pendant la journée tu le fais ; après, pour tout ce qui est différent, tu t'en vas ailleurs, tu t'en vas en ville. ». Voyons maintenant comment se présente la situation à Saint-Léonard.

#### Saint-Léonard

Entouré de gigantesques entrepôts et d'une zone industrielle d'une importante vitalité, le cœur de Saint-Léonard offre un tout autre visage. En faisant le tour de l'arrondissement, on est vite frappé par la profusion d'espaces verts. En effet, Saint-Léonard est doté de 9 parcs bien pourvus en équipements. Nous sommes en plein dans un quartier ayant un rythme de vie marqué sous le sceau de l'urbanité avec ses bars, ses restaurants, ses industries, ses rues commerçantes et ses mégas centres d'achat. Une circulation automobile plus ou moins intense cadence les allées et venues. À mi-chemin entre la vie trépidante et l'effervescence des centres-villes, Saint-Léonard est loin du village endormi.

La composition ethnique de Saint-Léonard est assez diversifiée. Toutefois, et pour les jeunes et pour les intervenants, une prépondérance de la présence italienne s'impose dans l'espace même si les autres groupes ethniques comme les Arabes, les Latinos et les Haïtiens sont assez remarqués. En effet, on peut remarquer des personnes âgées d'origine italienne qui se promènent lentement en faisant du lèche-vitrine sur les rues commerçantes. Des hommes et des femmes italiens pressés et affairés rentrent et sortent des magasins. De temps à autre toutefois, on voit quelques pâtisseries où s'affairent quelques femmes d'origine maghrébine. Quelques femmes voilées visitent des commerces. Des jeunes Italiens circulent à bord de leurs automobiles et filent à toute vitesse. À la sortie des écoles, des bandes de jeunes Haïtiens remplissent les autobus dans une atmosphère électrique et bruyante. On remarque quelques femmes et hommes noirs pressés vers une destination quelconque.

Le cachet urbanistique de Saint-Léonard relève résolument de la ville moderne alliant zone résidentielle, zone industrielle et zone commerciale. À part une ou deux poches de pauvreté nettement définies, en passe d'ailleurs d'assainissement, Saint-Léonard présente le visage typique des quartiers de classes moyennes. En dépit de la superficie restreinte de cette ville, un certain équilibre ressort quand même entre le commerce et l'industrie et les habitats. Saint-Léonard a bien son rythme urbain avec ses cafés, ses bars, sa vie nocturne, ses parcs aménagés, ses rues commerçantes. Pourtant, nos jeunes interviewés le considèrent comme un dortoir. « Je ne fréquente aucun lieu public à Saint-Léonard. J'habite ici mais c'est pas mon quartier » nous affirme une jeune fille. Pourquoi ce paradoxe? Quel est l'ancrage territorial de la sociabilité des jeunes d'origine haïtienne?

## 2. Les lieux-dits ou l'impact de l'aménagement sur le choix des lieux

Beaucoup de recherches et d'études se sont attardées sur l'importance de l'environnement immédiat pour les enfants et les jeunes. Elles ont mis l'accent sur la déviance et l'anomie des jeunes immigrants. Le but de ces travaux était de trouver des explications à cette situation en même temps qu'un moyen pour retirer les jeunes de ces environnements vus comme néfastes en les redirigeant vers des activités programmées. Dans le cas des jeunes d'origine haïtienne, les études se penchent sur le type de rapports qu'ils développent dans les espaces publics et semi-publics. Très peu est relaté sur les endroits qu'ils utilisent et surtout ce qu'ils font dans ces lieux. Or, les phénomènes sociaux ne sauraient être séparés des espaces où ils se déroulent. Aussi, il est important de voir comment ces deux aspects s'intègrent dans le cadre de nos deux quartiers.

- Où, dans l'environnement public, les jeunes Haïtiens se rassemblent-ils? Quels sont les caractéristiques de ces endroits publics? Comment ces endroits sont-ils liés à leur quartier et à la ville?
- Quels genres d'activités et d'actions ces jeunes entreprennent-ils dans ces lieux? Que recherchent-ils dans ces lieux?
- Quels genres de rapports tissent ces jeunes avec leurs pairs d'autres groupes minoritaires?

#### Saint-François

Le résultat des entrevues indique que les jeunes Haïtiens de Saint-François, globalement, restent dans leur quartier pour se divertir dans l'espace public, ce qui peut paraître contradictoire avec leur description du quartier comme "un dortoir". Toutefois, certains dont les parents ont des moyens économiques plus substantiels ont plus d'alternatives et peuvent sortir du quartier pour se recréer. De plus, la très grande majorité des jeunes nous affirment ne pas fréquenter l'unique école secondaire du quartier et vont à des écoles privées soit dans d'autres quartiers de Laval, soit à Montréal. Ces lieux tout en présentant des continuités symboliques, varient selon les individus considérés. Abbott-Chapman et Robertson (2002) nous rappellent que le processus de construction de lieux des jeunes est complexe et différentiel. Les récits des jeunes nous informent que l'influence du quartier, de la famille participe dans cette construction. Quand la question est posée aux jeunes interviewés de nommer leurs lieux de sociabilité publique de prédilection à Saint-François, invariablement le Parc du Moulin arrive en tête de liste, suivi de la rue, du mini centre d'achat et de la crémerie, les abris bus en hiver. Nous devons signaler néanmoins que les filles et les garçons n'y vont pas pour les mêmes raisons ni ne passent la même quantité de temps. De plus, quelques participant(e)s, un nombre assez significatif, ont mentionné des espaces privés comme leur maison ou celle de leurs ami(e)s et les salons de coiffeur. Sur la base de ces réponses, deux types de jeunes ressortent : « les casaniers » et « les copains-copains actifs ».

Les casaniers consistent en des jeunes qui préfèrent rester chez eux devant le poste de télévision ou l'écran de l'ordinateur. Il s'agit de ces enfants de l'ère technologique que rien d'autre n'attire que les feux et les stimulations des gadgets électroniques. Il s'agit en même temps certainement de jeunes dont les parents peuvent leur offrir les dits gadgets. Ils ne sont pas nombreux dans notre échantillon parmi les garcons. En fait, nous n'avons eu que très peu de jeunes hommes à affirmer préférer rester à l'intérieur. Par contre, les jeunes filles sont surreprésentées dans ce groupe. Certaines affirment aimer la commodité et la sécurité de leur maison ou celle de leurs amis tandis que d'autres jeunes filles soulèvent la contrainte parentale comme levier de cette préférence. Ces jeunes consacrent la plupart de leur temps libre et de loisirs à la maison et passent très peu ou pas du tout (il est vrai que je n'ai rencontré qu'un cas, un jeune homme) de temps à l'extérieur, dans le quartier. Ils ont quand même des groupes d'amis qu'ils recoivent dans leurs sous-sols. Certains informateurs-clés ont signalé la tendance des parents haïtiens à encourager les jeunes à socialiser dans leur sous-sol et aménagent ce dernier en conséquence. Les jeunes filles nous ont aussi fait part de cette propension des familles haïtiennes et l'ont datée à partir d'un incident à Saint-François qui rendit, dit-on, les lieux publics peu sûrs (2005). « C'est à cause de ce qui s'est passé autrefois. Avant tout le monde allait au parc, on jouait ensemble. Maintenant, on dit que les Noirs sont des vagabonds. Le parc est déserté et devient « plate ». Les Blancs restent entre eux. », JeuneFSF. D'après ces jeunes filles, il y eut une dispute entre un groupe de jeunes Haïtiens de Duvernay et un autre de Bas Saint-François, et les familles des deux quartiers se sont impliquées. La querelle a débouché sur une bagarre dans le parc. Les deux guartiers qui ne faisaient « qu'un » furent divisés et depuis cet incident les jeunes ne fréquentent plus autant le Parc du Moulin.

Les copains-copains actifs sont les jeunes qui passent la plupart de leur temps de loisirs à l'extérieur dans le voisinage avec leurs amis. Les jeunes hommes sont surreprésentés dans ce groupe. À la moindre occasion, ils se rendent dans les aires ouvertes pour rencontrer d'autres jeunes et bouger. Ce sont des jeunes qui s'extériorisent beaucoup et parfois bruyamment. Il n'est pas toutefois rare que ces jeunes aillent socialiser avec les casaniers. Mais, la dominance de leurs loisirs se passe dans l'espace public ouvert. Les lieux qu'ils choisissent répondent à une logique de proximité. Globalement, les jeunes nous ont indiqué faire le choix de ces lieux dans un non-choix. Une jeune fille déclare « Saint-François est plate. On vient au parc parce qu'on n'a pas le choix là. » Un jeune nous dit : « [les lieux choisis] c'est les seuls qui existent à

Saint-François. C'est juste le parc, le centre d'achat après tu rentres chez toi. Je viens au parc 2 fois par semaine ».

Il est intéressant de noter que les deux groupes semblent avoir une connaissance limitée du quartier et ne s'aventurent pas en dehors du quadrilatère habité de Saint-François. « Pour moi Saint-François c'est comme si c'est juste la rue du moulin. », JeuneHSF. Cette absence de mobilité des jeunes se limite à l'intérieur de Saint-François. Certains membres des deux groupes tendent à être mobiles, nonobstant les contraintes d'ordre économique, et vont s'amuser en dehors de Saint-François. Contrairement à ce qu'avait trouvé Chantelat et al. (1998) dans le cas des jeunes sportifs, il ne s'agit pas là de la quête d'un lieu « plus neutre » mais plutôt de combler des manques au niveau des activités.

#### Le Parc du moulin, place emblématique de rencontre

Tous les jeunes rencontrés à Saint-François de même que les intervenants nous indiquent le Parc du Moulin comme centre névralgique des activités des jeunes. D'ailleurs, dans le langage vernaculaire des jeunes il devient « le parc » au point qu'on croirait aisément qu'il n'existe que celui-là dans le patelin. « ... Je pensais qu'il n'y avait qu'un parc : le Parc du Moulin » nous renchérit un jeune garçon [à notre mention du Parc école l'Escale souligné par un intervenant comme lieu de « traîne » par effet de mode]. » Ce parc incarne le lieu de loisirs et de rencontre des jeunes Haïtiens. Si on se basait sur la grande visibilité de ces jeunes dans le parc, on serait porté à croire que les jeunes Haïtiens sont majoritaires dans la population jeune de Saint-François. Situé au cœur des agglomérations de Saint-François, il est proche de l'artère principale, la montée du moulin, du dépanneur, du mini centre d'achat, de l'Église Catholique, des églises protestantes haïtiennes, de la maison des jeunes et il est aussi desservi par le réseau d'autobus. Sa situation géographique le rend très accessible. Par ailleurs, il dispose d'un terrain de basket très prisé, d'une piscine assez achalandée par temps chaud, d'un terrain de soccer .... Les conflits comme les moments de solidarité passent par cet endroit rassembleur des jeunes d'origine haïtienne en particulier.

L'engouement pour ce parc relève donc de la logique de proximité d'une part et du non-choix d'autre part. « Le parc est bien situé, est central, il est au cœur du quartier, il y a le centre d'achat tout près. Il y a le dépanneur, est près de la grand route [...] Par contre, l'autre parc, Laserne n'a d'équipements que pour les petits. Il est excentré et certains le voient comme appartenir à l'école primaire adjacente. Les autres parcs, si on n'a pas de voiture on ne peut pas y aller », JeuneHSF. À la question du genre d'activités pratiquées, le basketball remporte

la palme chez les jeunes garçons. En second lieu, ils indiquent y venir pour « donner des blagues avec des amis », « chill » [s'amuser en riant, se bousculant], écouter de la musique et pratiquer la danse. Pour les jeunes filles, il s'agit de venir voir « jouer les gars au basket », bavarder avec les copines, « parader un peu » souligne un intervenant. « Je vais au parc pour regarder les gars jouer au basket, on s'assoit entre amies, on parle et quand on en a assez on part. », JeuneFSF. La nature des activités détermine la temporalité. Les jeunes hommes déclarent passer entre 5 et 7 heures de temps par visite au parc. Ils y viennent surtout en fin de semaine et parfois après l'école. Les jeunes filles, y passent entre 3 à 4 heures de temps vu que « dès qu'on en a marre de voir jouer les gars, on s'en va » surtout en fin de semaine. Une minorité de jeunes filles déclare y venir la semaine une fois les devoirs terminés.

#### La rue, espace de liberté idéalisée

Nos conversations avec les jeunes ont identifié la rue comme un lieu de sociabilité dont ils raffolent. Elle incarne pour eux un espace sans appartenance. Ils nous disent que la rue appartient à tous et à toutes. C'est un endroit où ils peuvent aller sans planification et où les activités ne nécessitent aucune programmation. Les jeunes filles semblent particulièrement apprécier la rue comme espace de marche et de flânerie entre filles. Les jeunes garçons semblent être plus conservateurs et préfèrent se poster dans certains points stratégiques de la rue. Ce lieu de liberté n'est pas exempt de contraintes. Il est aussi source de frustration et de stigmatisation. En effet, les jeunes, filles et garçons, rapportent que dès qu'ils dépassent le nombre fatal de trois, ils se font interpeller par la police. « Je ne traine pas dans les rues, parce qu'à chaque fois qu'on prend une marche la police vient vous « checker »[vérification de routine de la police] [...]. Ils s'imaginent toujours des choses dès qu'on est plus que trois. », JeuneFSF. Un intervenant nous explique : « [...] Car, à prime abord tous les gens qui se tiennent ensemble forment une gang. On parle essentiellement des gens qui se tiennent dans les rues. Or culturellement, les Haïtiens se socialisent beaucoup dans les rues. Ils se tiennent dans les rues, ils boivent du clairin [eau de vie populaire Haïtienne]. C'est plus qu'une tradition, c'est un mode de vie ». Une intervenante qui a participé à une recherche sur le sentiment d'insécurité à Saint-François ajoute: « Il suffit qu'il y ait 4 à 5 jeunes dans un coin pour qu'on les associe automatiquement aux gangs de rue. De même, la façon dont la jeunesse se présente, s'habille. »

Le laps de temps passé dans la rue varie entre les filles et les garçons. Les premières disent pouvoir s'y balader entre 4 à 5 heures de temps alors que les jeunes garçons disent ne pas y rester longtemps, une à deux heures de temps. Pour les jeunes interviewés, la rue est un lieu

de passage et de transition vers d'autres activités alors que pour les jeunes filles, marcher dans la rue est une activité en soi.

#### Le centre d'achat ou le consumérisme en action

Le mini centre d'achat est également rapporté par les jeunes comme un lieu qu'ils fréquentent. Mais, l'aménagement de ce dernier ne permet pas le lèche-vitrine comme l'a fait remarquer une intervenante : « Comme autre espace qu'on pourrait considérer de loisir, de « hang out » est le Centre d'Achat en face de l'Église Saint Noel Chabanel (un maxi, un dollarama, un casse croute, un nettoyeur, une agence immobilière; Note de la chercheure) mais sa configuration ne permet pas le lèche-vitrine ou la rencontre d'ami(e)s [...] étant donné que les magasins sont alignés et qu'il n'y a aucun endroit pour s'asseoir » . Il n'y a pas d'espace intérieur ni de banc. La seule activité à faire est de consommer. Le laps de temps écoulé au centre d'achat est fonction de ses capacités de consommation. Et les jeunes filles et les jeunes garçons ont été incapables de quantifier le nombre d'heures passé dans cet endroit. Nos réponses n'ont pas été assez significatives pour en tirer une moyenne.

#### La crémerie ou le passage obligé

C'est l'unique endroit à Saint-François où on peut se régaler d'une glace pendant la période estivale. Et les filles et les garçons l'indiquent comme un lieu où ils vont se divertir avec des ami(e)s autour d'un cornet de glace. Cependant, quelques-uns ont révélé ne plus y aller car ne pouvant supporter la présence des animaux domestiques qui accompagnent les clients et qui s'assoient à leur table. S'agit-il d'une réminiscence ou d'un vestige des temps coloniaux de l'esclavage? Les Haïtiens, d'une manière générale, ne considèrent pas que les animaux doivent partager leur espace proche de vie, particulièrement les chiens. Vivant sous un climat tropical, les animaux peuvent à l'année longue vivre à l'extérieur. Il est donc fort difficile à ces jeunes de comprendre que des animaux, qui de surcroit ne leur appartiennent pas, partagent leur espace dans une crèmerie. «Je n'aime pas m'asseoir à coté d'un berger allemand», JeuneHSF. Les jeunes filles semblent passer beaucoup plus de temps à la crèmerie. Elles y restent environ 3 heures de temps avec leurs amies. La réponse des jeunes hommes sur la temporalité a été plutôt évasive.

#### L'abribus ou le secret gardé (de polichinelle?)

Non indiqué par les jeunes, sauf un jeune homme, lors de nos entretiens, l'abribus a été nommé par tous les intervenants rencontrés comme lieu de rencontre des jeunes d'origine haïtienne. « Malheureusement en hiver, il n'y a pas de places [pour se tenir], des fois ce sont les cabines d'autobus. Tellement ils [les jeunes Haïtiens] aiment rester dehors. », JeuneHSF. Nos observations in situ ont corroboré ce fait. Par petits groupes de deux ou trois, ils sont assis

et discutent ou chantonnent tandis que les autres battent la mesure avec leur tête et leurs pieds. D'après les intervenants et notre jeune, cet endroit permet de rester au grand air tout en étant à l'abri du froid en hiver. Il s'agirait d'un espace strictement masculin. Un espace intermédiaire, ni tout à fait dedans, ni tout à fait dehors et qui en plus permet d'être en groupe sans les nuisances d'un contrôle policier. Plusieurs chercheurs ont fait état de ce besoin qu'ont les jeunes d'avoir ces zones cachées où ils peuvent être seuls pour créer et développer leur propre pensée (Corrigan, 1979). En ce sens, les endroits les plus singuliers peuvent du coup devenir des lieux de sociabilité.

Le nombre de temps resté dans l'abribus dépend de l'activité en cours, nous ont fait savoir nos répondants. Cela peut varier entre 15 minutes et une heure de temps. « Dans les cabines d'autobus, on peut passer, 15, 20 min ou même une heure de temps. Ça dépend de l'activité qu'on fait. », JeuneHSF.

#### Le salon du coiffeur ou le privé-public

Les jeunes des deux groupes types présentent le salon de coiffure comme un endroit privilégié de rencontre et d'échange. Lors d'un focus group, la majorité des jeunes hommes indiquent y aller au moins trois fois par mois pour une coupe. Entre ces visites « obligées », ils y vont pour bavarder, vendre leurs CD de musique, échanger, être au courant des derniers faits. Une sorte de complicité semble se créer entre le coiffeur et les jeunes. Un jeune spécifie : « Le coiffeur, il est comme un psychologue. On lui raconte tout et il conseille. Certains y vont plus d'une fois par mois. On jase avec les copains, on dépose les CD, certains vont vendre certains items et le coiffeur aide à mettre en contact.» C'est un lieu qui permet d'être entre Haïtiens et en même temps où on exerce sa débrouillardise. Il s'agit d'un lieu privé prenant un caractère public suite à son usage.

Nous venons de voir les différents endroits de prédilection des jeunes Haïtiens à Saint-François, fréquentent-ils les mêmes sites à Saint-Léonard?

#### Saint-Léonard

Nos entrevues indiquent que le profil des jeunes Haïtiens interviewés à Saint-Léonard n'est pas homogène. Ils reproduisent le schéma que Chantelat et al. (1998) ont observé chez les jeunes sportifs. En effet, les plus jeunes, en sortant de l'école, optent pour la proximité spatiale et vont s'amuser dans le parc du quartier. Par contre, en fin de semaine, en période de relâche et aussi le soir pour les plus vieux, ils recherchent des endroits plus excentrés. Et certaines jeunes filles et certains jeunes garçons nous disent ne pas fréquenter les lieux publics du quartier. « Je ne fréquente aucun lieu public à Saint-Léonard. J'habite ici mais c'est pas mon quartier. »,

JeuneFSL. *« Je ne sais pas s'il y a beaucoup de jeunes qui fréquentent les lieux publics à* Saint-Léonard parce que je n'y vais pas. », une autre JeuneFSL. L'influence du milieu de vie, à savoir la dynamique de la dominance italienne est souvent soulevée dans la construction de lieu. Korosec-Serfay (1988) a justement souligné qu'en dehors de « l'illusion de la tolérance sociale » ou de l'égalité, « [...] l'espace public [constitue] un espace d'enracinement et d'expression d'un pouvoir ». Laperrière, elle parle d'un rapport de pouvoir dans l'espace public. Ainsi, il ressort que la vie et la dynamique de quartier à Saint-Léonard influent beaucoup sur les lieux de socialisation des jeunes d'origine haïtienne. Les réponses à nos questions sur les lieux publics fréquentés dans l'arrondissement sont : les parcs dont trois en particulier, le restaurant McDonalds, un coin de rue, la rue commerçante et les centres d'achat, le cinéma. A contrario, des jeunes filles et des jeunes garçons nous ont affirmé ne fréquenter aucun espace public à Saint-Léonard. Ils se déplacent vers d'autres arrondissements, notamment Montréal Nord pour socialiser et se divertir. « Je vais « chiller » beaucoup plus à Montréal Nord. », JeuneFSF. II semble qu'il n'y a pas de différence marquante en termes de genre dans la fréquentation de l'espace public parmi les jeunes d'origine haïtienne à Saint-Léonard. Même les activités ne divergent pas énormément. Les différences résident plutôt dans les caractéristiques individuelles. Nous retrouvons également deux catégories de jeunes en fonction des réponses reçues : « les casaniers de fait » et « les amicaux pro-bandes ».

Les casaniers de fait (par rapport aux activités ludiques et choisies) sont des jeunes qui exercent une sorte d'auto restriction et ne fréquentent pas les parcs du quartier. Ainsi, soit qu'ils restent chez eux, soit qu'ils vont dans d'autres quartiers qu'ils considèrent plus avenants et surtout plus hospitaliers. « Moi j'ai jamais mis les pieds dans un parc, je n'aime pas. Il y a plus de jeunes qui jouent au jeu vidéo», JeuneHSL.

Dans ce groupe, nous retrouvons aussi des jeunes qui n'ont pas le temps de se recréer vu qu'ils travaillent et vont à l'école en même temps. « Il y a les parcs. Il y a beaucoup de parcs à Saint-Léonard. Moi j'ai un horaire très chargé, je ne fréquente pas les lieux publics. Je n'ai pas le temps. », JeuneFSL. Leur présence dans l'espace public n'est qu'éphémère et ne répond qu'à une logique fonctionnelle. Ils ont un but précis : selon le site, ils vont consommer, utiliser un service public ou encore effectuer des achats. En quelque sorte, ce sont des usagers qui ne fréquentent pas le lieu pour « voir » les autres, ni pour « être » avec les autres, mais « l'utilisent » de façon très instrumentale. Les filles et les garçons sont également représentés dans ce groupe.

Les amicaux pro-bandes, groupe constitué de jeunes extravertis qui tout en étant conscients de la ségrégation spatiale et-sociale de Saint-Léonard choisissent de fréquenter les espaces publics du quartier. La présence d'amis semble tenir une place très importante dans leur univers. La motivation principale d'être à l'extérieur est la rencontre de l'autre. « C'est le fait que tout le monde y va. Si tout le monde n'y allait pas, j'allais rester chez moi devant l'ordinateur tout simplement. Même quand il n'y a rien dans le parc, on se retrouve et pis on reste ensemble. », JeuneHSL. Ils sont généralement en groupe. Les filles et les garçons sont également représentés dans cette catégorie.

Les deux groupes ont un faible sentiment d'appartenance au quartier qu'ils ne considèrent pas vraiment le leur. Toutefois, un certain sens de fierté se dégage de leur propos par rapport au « visage » agréable et flatteur de l'arrondissement. « Le quartier Saint-Léonard est vraiment bien mais c'est le monde qui a une mentalité genre bizarre qui fait que le quartier n'intéresse pas les jeunes des minorités ethniques. », JeuneFSL. La proximité de Saint-Léonard au centre-ville de Montréal favorise une certaine mobilité et relativise la présence dans le quartier malgré le fait qu'il soit bien pourvu d'équipements. « Je ne fréquente aucun lieu public à Saint-Léonard. J'habite ici mais c'est pas mon quartier.[...] Je vais "chiller" beaucoup plus à Montréal Nord», JeuneFSL. «Saint-Léonard n'a pas rien, n'a pas de caractéristique avantageuse de quartier. Qu'est-ce que Saint-Léonard a des Mcdo, des ...., des ..... C'est juste les parcs que Saint-Léonard a.», autre JeunesFSL.

#### Les parcs, une place pour rencontrer les amis

Saint-Léonard est doté de neuf parcs bien pourvus en équipements. De ces derniers seuls deux sont fréquentés de manière assidue par les jeunes Haïtiens: les parcs Ladauversière et Ferland. Une seule de nos répondantes a mentionné le parc De coubertin. Chacun de ces parcs possède des terrains de tennis, des terrains de bocce, une piscine, un terrain de soccer, des aires de jeux pour les très jeunes, un « chalet », un terrain de basket, un terrain de baseball et des pistes de course. Des aires de repos sont dispersées çà et là à travers les parcs permettant de s'asseoir entre amis.

Ces parcs sont sélectionnés à cause de leur proximité avec la maison ou « l'achalandage ». Se trouver dans ces parcs découle d'un effet de mode. « Eh ben, c'est ce qui est le plus proche de chez moi, c'est aussi le plus grand parc [Parc Ladauversière]. », JeuneHSL. « J'y vais seule mais je retrouve mes amies », JeuneFSL. « Quand on sort, on est toujours avec des amis, en groupe quoi. », JeuneHSL.

Les activités privilégiées dans ces parcs à part la rencontre d'amis sont le basketball pour les deux sexes; la marche et le vélo pour les jeunes filles. « Si mes amis ont genre un ballon de soccer, je joue avec eux, des fois je joue du basket, des fois je me ballade à bicyclette sinon je pratique la marche. », JeuneFSL. Ils y passent en moyenne 7 heures de temps. Pendant l'été, les jeunes hommes déclarent y passer leur journée, ne rentrant à la maison que pour se restaurer à des heures stratégiques.

#### Le restaurant McDonalds, une question d'ambiance

Un lieu favori des jeunes à Saint-Léonard, cité et par eux et par les intervenants est le McDonald localisé au coin de Jean Talon et Viau. Ce restaurant est situé dans un carrefour où en face se trouvent un Wendys et un Tim Horton, à côté un Subway et quelques autres petits bistros anonymes. Comme un aimant, les jeunes d'origine haïtienne ne sont attirés que par le McDonald. D'ailleurs, une observation sur ce site, nous a permis de voir que les employés de ce restaurant sont entièrement constitués de jeunes noirs et que la clientèle, à ce moment, était exclusivement noire et latino. Ils y viennent pour « rencontrer la copine », draguer, rencontrer des amis. « Moi, j'habite juste en arrière du McDo et je travaille là aussi. J'y habite pratiquement. On flâne près du Mcdo, on fait la course, on s'amuse, on rencontre la copine. », JeuneHSL. « Ce qui nous attire : à cause que tout le monde est là. À cause de la dynamique, à cause de l'atmosphère, de l'ambiance [...]. Quand il y a du monde, on reste là, on donne des blagues, on mange. Mais s'il n'y a pas de quoi faire, on s'en va. Et, genre dans le soir on revient. C'est plus le soir qu'il y a plus de monde. », autre JeuneHSL.

Le stationnement du restaurant McDonald est également un endroit où par beau temps, on bavarde, on blague, on rit entre copains. Il est aussi le théâtre de conflits interculturels entre jeunes Italiens et jeunes Haïtiens. « Il y a un problème avec les Italiens, on dirait qu'ils sont renfermés entre eux. Nous on est au MacDo et eux au Tim Horton. On dirait qu'ils ne s'approchent pas de nous. [Vous ne les approchez pas non plus (chercheure)] Si on a besoin de quelque chose au Tim Morton, on va aller la chercher. Eux ils restent dans leur coin, quand ils passent, il y a plein de noirs qui les regardent. Ils sont genre écartés. », JeuneHSL. Ainsi, un endroit commercial devient un lieu public de rassemblement.

Les jeunes passent en moyenne 3 heures de temps au restaurant entre amis, disent-ils.

La rue, le cinéma, espace de « hanging out »

Dans une tentative de marquage territorial, les jeunes hommes Haïtiens ont apprivoisé le coin de Jean Talon et de Viau comme lieu de rassemblement. « Au coin de Jean Talon et Viau, si on n'est pas au MacDo c'est un coin où l'on se retrouve pour faire quelque chose d'autre après comme aller au cinéma. », JeuneHSL. Ce n'est pas un lieu pour se divertir ni échanger, c'est un lieu de passage, un point de rencontre pour s'en aller explorer d'autres avenues, d'autres territoires. On ne passe pas trop de temps dans ce coin, histoire de ne pas se faire interpeller aussi par la police. « Moi ce qui me dérange c'est que ils [les policiers] viennent faire le tour et nous parlent pas, ne nous posent même pas de question. Ils devraient venir, vérifier si on fait quelque chose de mal et s'en aller. Mais ils font des tours. », JeuneHSL.

Par contre, la rue commerçante de Jean Talon joue une autre fonction en permettant la flânerie, le lèche-vitrine. C'est une occasion de rigoler entre amis tout en parcourant les magasins ou simplement se trouver dans la rue. L'urbanité de Saint-Léonard ne permet pas d'octroyer à la rue la connotation d'espace de liberté. La présence des autres consommateurs correspond à autant de contraintes que de codes de comportement tacite. Par contre, elle permet d'échapper à une visibilité trop grande.

Le cinéma est un lieu traditionnel de rencontre entre jeunes et répond à la logique citadine de divertissement. Malgré le fait que lors des entretiens, on a explicité la notion de lieux publics, les jeunes nomment le cinéma.

Il est pertinent de signaler qu'à aucun moment la "notion de profilage racial" qui pourtant est largement utilisée et popularisée, n'a jamais été prononcé par les jeunes des deux quartiers étudiés. Le mot est carrément absent de leur vocabulaire.

Maintenant que nous savons comment les deux quartiers étudiés sont perçus, quels lieux sont visités dans l'espace public et pourquoi ils sont choisis, intéressons-nous de plus près aux interactions qui lient les jeunes Haïtiens aux autres jeunes des minorités ethniques.

# 2. Les types de rapport établis dans ces lieux avec les jeunes d'origine ethnique minoritaire

L'espace public est une scène pour la performance où les jeunes construisent leur identité sociale en relation avec leurs pairs et les autres membres de la société. Les rapports entre les jeunes Haïtiens et les jeunes des autres minorités ethniques dans l'espace public sont tributaires de leur construction identitaire. Cette dernière dépend des conditions matérielles de vie.

Les résultats de nos entrevues révèlent que les rapports avec les Arabes et les Latinos à défaut d'être amicaux sont cordiaux dans les deux quartiers considérés. Par contre, la relation avec les Italiens est difficile avec des nuances importantes.

À Saint-François comme à Saint-Léonard, le discours des jeunes Haïtiens sur leur rapport avec les jeunes d'autres minorités ethniques peut être classé en trois grandes catégories :

- 1. Un discours ambigu
- 2. Un discours de rejet
- 3. Un discours de repli

Une différence majeure est à relever entre les façons dont les jeunes de Saint-François et ceux de Saint-Léonard décrivent ces interactions. Il y a plus d'homogénéité dans le discours des Haïtiens de Saint-François alors que celui des Saint-Léonardais varie beaucoup plus en fonction de la mixité des origines des interviewés. « Je suis d'origine Haïtino dominicaine. [...] Oui, plus jeunes j'avais plus de relations avec les latinos mais en grandissant, [...] j'ai plus de rapports avec les Haïtiens », JeuneFSL. Les jeunes de Saint-Léonard dont les parents sont d'origine différents semblent être plus ouverts à la diversité, du moins au niveau du discours. Ceux de Saint-François semblent vouloir rester plus entre eux. Nous verrons plus en détail dans les sections à venir comment se concrétise cette différence dans le discours des jeunes. De plus, les propos des intervenants sur les rapports avec les jeunes d'origine ethnique minoritaire sont nettement discordants de ceux des jeunes à Saint-François, alors que ce que rapportent les informateurs clés à Saint-Léonard correspond aux dires des jeunes. Lors de nos observations et à Saint-François et à Saint-Léonard nous avons généralement remarqué les jeunes d'origine haïtienne déambulant entre eux ou bien jouant dans les parcs ou encore bayardant entre eux. Parmi les plus jeunes, il nous est arrivé de voir à Saint-François, deux Latinos et un blanc dans un groupe d'environ 10 jeunes, les autres étant des Haïtiens. À Saint-François, une velléité hégémonique semble se dégager où les jeunes parlent beaucoup des jeunes Arabes qui utilisent des mots créoles en s'exprimant, des Québécois de souche qui parlent créole et adoptent certains comportements culturels haïtiens. L'environnement quasi villageois, la proximité résidentielle des pairs, la forte présence haïtienne comme minorité ethnique dominante et historiquement plus ancienne contribuent à un certain désir et même à un certain pouvoir d'affirmation identitaire. À Saint-Léonard, les données étant différentes, nous avons une situation différente. Ville périphérique, Saint-Léonard est plus proche de la cité que du village. La géographie de l'habitat des Haïtiens est dispersée, il devient difficile de former un bloc monolithique. De plus, la présence italienne s'imposant dans toute son opulence et détenant le rapport de pouvoir, empêche le refuge dans cette auto valorisation collective. Les jeunes haïtiens ont donc recours à la fatalité et la fuite devant l'hégémonie italienne. Leur refus de cette situation d'infériorité se joue sur le registre de la fermeture par rapport aux Italiens<sup>3</sup>.

#### 2.1. Un discours ambigu

#### Saint-François

Le consensus au niveau des intervenants est que les jeunes d'origine haïtienne ont tendance à rester entre eux. Par contre, la moitié des intervenants avancent que les jeunes Haïtiens s'entendent très bien avec les jeunes Arabes et les jeunes Latinos tandis que l'autre moitié affirme qu'ils ne se mélangent pas. Ils redeviennent concordants en ce qui a trait au non rapport avec les Italiens. Que disent les jeunes eux-mêmes?

D'un côté, les jeunes nous disent être ouverts et avoir de bons rapports avec les Latinos et les Arabes. D'un autre côté, ils annoncent qu'ils préfèrent rester entre eux. La tendance est de parler des autres jeunes Haïtiens comme ayant un problème de fermeture face aux blancs. On sent qu'il y a une projection de soi qui se fait sur les autres.

C'est un discours chargé de contradictions où on se dit ouvert aux autres et en même temps on ne veut rien savoir des autres. Cette contradiction est encore plus marquée chez les filles que chez les garçons. La socialisation des jeunes hommes se faisant plus à l'extérieur et à travers des jeux sportifs, les chances de rencontrer les autres jeunes minoritaires sont plus grandes que pour les jeunes filles. Cette ambigüité révèle la nature conflictuelle de l'expérience sociale des jeunes Haïtiens de la deuxième et troisième génération (Potvin, 1997; 2000). Tout en voulant être cosmopolites, ils s'attachent à leur identité haïtienne comme à une bouée de sauvetage. Certaines citations sont très parlantes. « On reste entre nationalité la plupart du temps, Haïtiens plus entre Haïtiens. », JeuneFSF. « Nous avons de bons rapports avec les minorités ethniques dans les lieux publics car ils ont une ouverture. Par contre, nous n'abordons

\_

Pour bien comprendre cette attitude, force nous est de remonter à l'histoire d'Haïti. Plusieurs auteurs, historiens et sociologues Haïtiens parlent de la culture du marronnage comme séquelle de la résistance des esclaves à Saint-Domingue (nom colonial d'Haïti). En effet, la fuite ou marronnage fut un puissant mode de résistance adopté par les esclaves noirs dès leur arrivée non seulement dans toutes les Antilles et dans les Guyanes (incluant le Surinam), mais aussi dans l'océan Indien (La Réunion, île Maurice et île Rodrigues), ainsi que dans toutes les colonies esclavagistes. Haïti est resté le cas le plus célèbre à cause de l'obtention de son indépendance en 1804, le premier État noir indépendant d'Amérique. Tous les manuels d'histoire en Haïti traitent abondamment de ce sujet. Cet extrait d'un texte de G. Barthélémy (1997) illustre bien la correspondance du comportement des jeunes d'origine haïtienne à Saint-Léonard et la survivance d'une pratique ancestrale érigée en culture.

<sup>«</sup> Le marronnage correspondrait ainsi à la réaction d'un groupe contre une société volonté hégémonique qui aurait suscité en son sein des phénomènes de marginalisation de fuite et de riposte. (...) Si les Marrons ont bien survécu à l'agression du groupe dominant en créant vis-à-vis de lui un ailleurs absolu il faut alors considérer que ces Marrons n'étaient pas des révoltés cherchant à remplacer le pouvoir qui les opprimait par leur propre pouvoir; leur riposte était être ailleurs et de pratiquer une altérité radicale grâce à laquelle ils désorientaient et dissuadaient leurs adversaires. »

pas les Québécois de souche, car nous ne savons pas comment on va nous accueillir. », JeuneHSF.

« Nous n'avons pas de lien fort avec les Québécois parce qu'ils ne parlent pas notre langue et que nous n'avons pas la même culture. Il y a aussi la barrière des parents qui ont une très grande influence dans le choix des amis. », JeuneFSF.

#### Saint-Léonard

Tant les intervenants que les jeunes Haïtiens à Saint-Léonard s'accordent à dire que les rapports de ces derniers avec les Latinos et les Arabes sont cordiaux dans la cour de l'école. Mais, une fois hors de cette enceinte, l'entre-soi prédomine. « (...) plus jeunes j'avais plus de relations avec les Latinos [d'origine mixte] mais en grandissant, (...), j'ai plus de rapports avec les Haïtiens. Mais, je n'ai pas de problèmes je me tiens avec tout le monde, des gens qui ont des problèmes mentaux, des gays, des lesbiennes, n'importe qui. », JeuenFSL. Les jeunes Haïtiennes expliquent qu'à l'école on est forcés d'être corrects, d'échanger, car on n'a pas le choix. « D'après moi, à l'école on se mélange plus qu'en dehors de l'école car on doit supporter quand même l'autre, on est obligé », JeuneFSL. Pour d'autres cependant, c'est l'inverse. « Cela dépend où tu es. En dehors de l'école c'est comme si tout le monde était ensemble. À l'école c'est comme [...] donc Noirs entre Noirs, Blancs entre Blancs, Latinos entre Latinos, Arabes entre Arabes », une autre JeuneFSL. Evoluant dans un contexte plus citadin que leurs consœurs de Saint-François, elles sont plus à l'extérieur et sont plus sportives. Elles obéissent à la même logique que les jeunes garçons, à savoir des rapports distants et cordiaux avec les Latinos et les Arabes et des liens forts entre Haïtiens. « En tout cas, je suis plus à l'aise avec les Arabes, les Haïtiens, les Africains aussi. J'ai des amis Latinos, ma meilleure amie est Dominicaine. Il y a de bons rapports avec les autres minorités ethniques mais pas vraiment avec les Italiens. », JeuneFSL. « Mon meilleur ami est un Latino. Moi, je me tiens avec n'importe qui. T'es noir, t'es blanc, t'es jaune, c'est pas mon problème. C'est ce que tu as en dedans de toi, ce qui est à l'extérieur ne m'intéresse pas. », une autre JeuneFSL.

#### 2.2. Un discours de rejet

#### Saint-François

Pour les jeunes de Saint-François, les Italiens sont des Québécois de souche et ils ne font pas de différence. Aussi, en répondant à nos questions sur le type de rapports qu'ils entretiennent avec les groupes minoritaires, dont les Italiens, ils abondent sur leurs relations avec les Québécois blancs de souche.

Les jeunes filles encore plus que les jeunes garçons sont catégoriques, elles ne *veulent* pas avoir des rapports avec les Blancs. Certains plus radicaux que d'autres choisissent de les ignorer totalement, ne faisant pas d'avance ni ne sont prêts à en recevoir (citation). « On dirait que on n'est pas intéressé à fréquenter ces jeunes. On dirait, je ne sais pas, on est différent. Je ne sais pas comment l'expliquer plus en détail, c'est juste différent. », JeuneFSF.

D'autres plus souples, disent qu'en dehors des « leurs » [jeunes Haïtiens], ils ne s'adressent qu'aux « assimilés » [néologisme signifiant jeune québécois de souche parlant créole, mangeant de la nourriture haïtienne et dansant le compa (musique haïtienne)]. « Nous avons de bons contacts avec les Latinos, les Chinois, les assimilés [des Québécois qui parlent créole, mangent de la nourriture haïtienne, écoutent de la musique haïtienne]. Il y a beaucoup d'assimilés. On préfère rester entre nous mais nous sommes ouverts à rencontrer d'autres ethnies mais pas les Québécois, sauf les assimilés. », JeuneFSF.

#### Saint-Léonard

Une fois le principe de lien faible avec les Latinos et les Arabes établi, tous les jeunes indistinctement se lancent dans une vive critique à l'encontre des Italiens. Ils affirment tous ne pas être prêts, sauf un jeune homme, à avoir de l'ouverture face aux jeunes Italiens. À part ce jeune qui déclare avoir des amis italiens, ils ne se contentent pas de dire qu'il n'y a pas de lien entre eux et les jeunes Italiens, mais relatent un certain antagonisme entre eux et ces derniers. « Les jeunes Italiens savent que Saint-Léonard leur appartient. Moi, ils vont me dire « fuck you nigger », retourne dans ton pays. Cela pourrait être mieux, mais c'est ainsi. Pour résumer, il n'y a pas de bonne relation entre nous et les jeunes Italiens», JeuneFSL. « Moi, je ne mélange pas avec les Italiens. Moi, le monde qui me dit des choses négatives, moi je n'embarque pas. Moi je n'accepte pas que l'on me fasse des niaiseries. Si cela ne me blesse pas je m'en fous, mais si cela me blesse, c'est sûr que je ne vais pas le digérer. », une autre JeuneFSL.

Pour pouvoir gérer la supériorité économique et sociale, la domination italienne, ils se cantonnent dans un refus d'ouverture et un discours de rejet. En fait, les conditions de vie parallèle de ces deux communautés ne permettent pas de lien. L'urbanité et la civilité n'évoluent pas en dehors des rapports de classe. « Le quartier [de] Saint-Léonard est vraiment bien, mais c'est le monde qui a une mentalité genre bizarre qui fait que le quartier n'intéresse pas les jeunes des minorités ethniques. Les jeunes italiens se sentent bien, c'est leur quartier. D'ailleurs, ils le disent, c'est notre quartier, vous n'avez pas le droit nan nan .... J'ai aussi le droit

d'habiter ici. Mes parents payent le loyer, je vais à l'école ici, c'est mon quartier. Pourquoi être fâché parce qu'on habite votre quartier? Vous devez nous remercier parce que c'est à cause de nous que vous avez un quartier là. Si personne n'y habite, c'est pas un quartier. », JeuneFSL.

#### 2.3. Un discours de repli sur soi

#### Saint-François

Plusieurs chercheurs dont Potvin (1997) font remarquer que le racisme a deux logiques qui fragmentent l'individu « racisé ». Il résiste à la domination sociale et refuse une imposition identitaire en affirmant sa différence.

Dans le cas des jeunes Haïtiens à Saint-François, cette négociation identitaire se fait par une velléité hégémonique. On tente d'imposer aux autres notre culture et si on ne l'accepte pas, on vous ignore. La proximité du voisinage des familles haïtiennes aide à pouvoir forger un entre-soi assez fort pour continuer à éviter les autres tout en restant dans le quartier. Cette proximité se traduit par un néologisme, « la familia » qui exprime bien la « sociabilité communautaire » dont parle Potvin dans ses écrits. La valorisation de l'entre-soi est légitimée par le simple constat « on n'est pas pareil », « nous sommes tout simplement différents ». « On dirait que on n'est pas intéressé à fréquenter ces jeunes. On dirait, je ne sais pas, on est différent. Je ne sais pas comment l'expliquer plus en détail, c'est juste différent. », JeuneFSF..

On reste entre soi parce qu'on se comprend, on parle créole, on aime les mêmes choses. « On reste entre nationalités la plupart du temps, Haïtiens plus entre Haïtiens. [...] Nous avons des expressions propres, nous pouvons parler de trucs qui se passent à la maison, la nourriture, la musique etc. », JeuneFSF.

On reste aussi entre soi par peur de l'inconnu, la méfiance, la crainte du non ou du mal recevoir de l'autre. « Nous avons de bons rapports avec les minorités ethniques dans les lieux publics, car ils ont une ouverture. Par contre, nous n'abordons pas les Québécois de souche car nous ne savons pas comment on va nous accueillir. », JeuneFSF.

#### Saint-Léonard

Le partage d'un système de valeurs renforce le sentiment d'appartenance. Les jeunes Haïtiens vivant à Saint-Léonard négocient leur entre soi sur deux registres. D'abord, ils choisissent

d'aller vers d'autres milieux comme Montréal Nord où il y a une « culture noire », d'éviter les lieux publics du quartier pour fuir le rejet ressenti. « Je vais chiller beaucoup plus à Montréal Nord. » Ceux, qui pour un ensemble de facteurs conjugués, optent pour l'utilisation des parcs et autres lieux de l'environnement immédiat, privilégient le repli sur soi. On se regroupe et on reste entre Haïtiens. « J'ai des amis italiens [les trois]. Y en a qui vont à la même école que nous, y en a que c'est au travail qu'on se rencontre, y en a que c'est dans la rue. La majorité [des Italiens] quand je les vois ils sont toujours en groupe. [Mais vous restez entre vous aussi? (la chercheure)] Ouais. Mais on se mélange avec les Latinos. Nous préférons rester entre nous même si nous allons vers les autres. Cependant vers les Italiens, on n'a pas envie. » JeuneHSL.

#### 3. L'entre-soi ou la nécessité d'un LIEU à soi

Les jeunes Haïtiens questionnés arrivent tous à la même conclusion, il leur faut un lieu, un endroit où ils peuvent être entre eux et faire des activités qu'ils aiment. À leur avis, que ce soit à Saint-François, que ce soit à Saint-Léonard, il n'y a pas cette place où ils se sentent acceptés et qui tient compte de leurs goûts. Ils affirment ne pas fréquenter les lieux programmés parce que les activités qui s'y passent sont pour « les Blancs », les sports qui s'y jouent, hockey etc... ne les intéressent pas.

Ils vont dans les parcs parce qu'ils n'ont pas d'autres alternatives. Pour pouvoir créer cet entre-soi et contrer le rejet dont ils se sentent l'objet, à tort ou à raison, ils s'approprient les rues qui pour eux représentent un espace « neutre » de liberté, de non appartenance spécifique.

Ce besoin d'un endroit spécifique n'est pas nouveau. Une étude de Poirier (2005) avait déjà souligné la nécessité de la construction d'un YMCA pour les jeunes Haïtiens vivant à Saint-Michel. Les jeunes rencontrés ainsi que les intervenants nomment ce désir d'un endroit spécifique. Certains le qualifient de « centre », d'autres d'un « genre YMCA », d'autres encore d'une « salle ». À ce propos, les réponses de nos interviewés sont beaucoup plus éloquentes. Nous leur donnons la parole (citation). « Ce serait ce qu'on fait dans la rue, le faire genre dans un centre, genre YMCA. [Que faites-vous? (la chercheure)]. Comme au coin de Viau/Jean Talon, au lieu d'être là à parler entre nous, on pourrait être dans une salle. Comme ça la police ne pourrait pas venir faire une ronde chaque 5 secondes pour nous surveiller qu'est-ce qu'on fait de mal. Cela me dérange quand il y a 2 ou 3 voitures qui viennent sur nous », JeuneHSL. « Les activités ne sont pas comme, sont plus pour les plus jeunes, pour les jeunes de notre âge. On devrait avoir des activités comme le sport, un bon film, s'ils mettent un jeu vidéo. Le dessin, la peinture sur les murs. », un autre JeuneHSL. « Je trouve qu'il y aurait dû avoir déjà un espace réservé juste aux jeunes. On ne dit pas qu'on va faire tout ce qu'on veut avec. Il y a des

petits détails à régler comme mettre un abreuvoir au dehors. Il ya un à l'intérieur mais cela ne suffit pas. Il manque de chaises dans les parcs. Pendant l'été il y a plein d'enfants qui viennent dans les parcs avec leurs familles et les poussettes prennent toute la place. C'et mieux de mettre des chaises autour du parc. », JeuneFSL.

«J'aimerais ça que les centres d'achat soient plus grands, qu'il y ait plus de magasins. Plus d'activités, cinéma, ne plus besoin d'aller à l'autre bout de la ville. Un centre pour pratiquer de la musique», JeuneHSF.

«Il manque plusieurs activités ici, il manque un cinéma, la maison des jeunes donne des activités mais ce ne sont pas des trucs qui viennent nous chercher. Il manque de restaurants. J'aimerais qu'il y ait une salle communautaire», JeuneFSF.

Un intervenant du quartier Saint-François nous affirme : « Il manque des aménagements où les jeunes, les gens peuvent rester. Il manque d'activités pour les jeunes, de lieux pour sensibiliser les jeunes à participer dans leurs quartiers. Je pense que c'est essentiel ».

## 4. Une absence qui parle

La non occurrence d'un phénomène est bien souvent tout aussi instructif que sa présence. Dans le cadre de nos rencontres avec les jeunes, il appert que leur non fréquentation de certains lieux jugés inadéquats ne ressort pas uniquement d'individualité ou de simple hasard. Questionnés sur ce qu'ils aimeraient dans le quartier en termes de lieux, ils abondent sur leur évitement des centres de loisir. A Saint-François, cette abstention découle de deux logiques : l'une ayant à voir avec le statut social, l'autre avec des préférences et des facteurs de goûts individuels. Une jeune fille nous raconte «Les parents Haïtiens ne vous laissent pas sortir. Si vous dites que vous allez à la maison des ieunes, ils commencent par dire, qu'est ce que vous allez faire là-bas? Il y a des gens qui ne sont pas bien làbas». Sans crier gare, en parlant d'espace public (terme pourtant explicité) fréquenté, un jeune homme nous répond : «Je ne vais pas à la maison des jeunes, mes amis n'y vont pas. Nous ne nous retrouvons pas dans le genre d'activités qui se font là-bas». Un autre pour mieux expliciter ce qu'il aimerait, passe par la tangente de ce qui ne convient pas : « Il manque plusieurs activités ici, il manque un cinéma, la maison des jeunes donne des activités mais ce ne sont pas des trucs qui viennent nous chercher». Dans la même veine, «Je ne sais pas, ti là-bas, ils ne m'intéressent pas, j'en ai entendu parler de ces jeunes-là. Je ne pense pas qu'ils vont m'amener quelque part dans la vie. Là-bas, les jeunes qui vont, ils en ont besoin vraiment. Je ne suis pas vraiment en aide. Je trouve qu'il nous faut un autre lieu avec des activités spécifiques», JeuneFSF. Sur la même rubrique du manque d'intérêt, une jeune fille nous dit : «J'aimerais qu'il y ait plus d'autobus qui passent, à chaque 15 minute. Je ne fréquente pas la maison des jeunes, je trouve que c'est trop loin [c'est à environ 400 mètres du Parc qu'ils fréquentent tous], je trouve que les gens là-bas ne m'intéressent pas»

A Saint-Léonard, les jeunes insistent très peu sur cet aspect comparativement à Saint-François. Il est à noter qu'il y a une très grande différence de statut social entre ces deux groupes. Ce paramètre doit certainement expliquer la lecture distincte des deux groupes sur les centres de loisirs. Néanmoins, une jeune fille de Saint-Léonard nous affirme : « Ce qui manque c'est vraiment les activités. Ce n'est pas que les organismes ne font pas d'activités mais c'est que nous les jeunes nous ne sommes pas vraiment au courant. [...] En plus, c'est pour des jeunes à problèmes. Moi, j'ai pas de problème. C'est donc aller au parc que l'on a comme activité. ».

Si globalement les filles et les garçons témoignent d'un vécu similaire, il existe pourtant des différences qu'il est intéressant de signaler. Au niveau du discours, elles sont plus articulées et sont plus déterminées dans leur prise de position et, ce dans les deux quartiers sous étude. Au niveau de leur territorialisation, un certain "entre-filles" semble vouloir émerger de l'entre-soi d'origine haïtienne. Ce besoin spécifique a été très explicite à Saint-François. A titre indicatif, écoutons une jeune fille : «Moi personnellement, je n'aime pas le sport. Je peux jouer au basket pour niaiser avec mes amis. Ça c'est quand le terrain est libre et c'est rare. Ouais, s'il y avait un terrain pour les filles ça irait mieux». Un animateur urbain à Saint-François a résumé la question : Les filles, c'est un gros problème parce que si on regarde bien, l'intérêt du sport pour elles diminue. C'est le maquillage et la danse qui les motivent. Il n'y a pas une place ou une organisation qui va leur permettre d'exposer leurs intérêts. Les jeunes filles viennent au parc voir les gars jouer [...] Les jeunes filles sont à l'écart». Cependant, il existe des nuances entre les deux quartiers. La classe sociale semble être plus déterminante dans la façon dont les jeunes filles de Saint-François s'inscrivent dans l'espace public au chapitre du contrôle parental. Elles sont plus restreintes dans leur mouvement soit du fait de la famille soit volontairement. A Saint-Léonard, elles semblent jouir d'une plus grande marge de manœuvre dans leur mouvement. Elles sont tout aussi dans les parcs et les espaces interstitiels que les garçons avec qui elles partagent le goût du sport. Sur la question de la rencontre avec l'autre, leur groupe est plus hétérogène. Certaines ne veulent rien savoir des autres s'enfermant dans un entre-soi protecteur, d'autres vont être plus nuancées et dire être prêtes à socialiser avec les autres tout en préférant rester avec leurs pairs de même origine ethnique et enfin une minorité va afficher un certain cosmopolitisme. «Je suis à l'aise avec tout le monde, je parle avec tout le monde. Au contraire, je vais même apprendre une phrase des mots, une phrase dans leur langue. Je suis bien avec tout le monde, j'ai pas de problème. J'ai de bonnes relations avec les jeunes d'autres ethnies. Avec les Arabes je m'entends bien, on sait ce qui va les offusquer, alors pourquoi faire ça. Les Italiens, ce n'est pas tout le monde que tu peux approcher pour leur parler, c'est rare». Par contre, leurs consœurs de Saint-François, expriment résolument moins d'ouverture et privilégient l'entre-soi.

Une autre barrière objective dans la communication entre les jeunes d'origine italienne et haïtienne reste la langue. En effet, les Italiens sont généralement anglophones alors que les Haïtiens sont francophones. Nos interviewés n'ont pourtant pas signalé cet obstacle dans leur contact avec les jeunes d'origine italienne.

Le prochain chapitre analysera les données recueillies lors de nos entrevues. Il s'agira de répondre à notre question principale : quels sont les lieux de sociabilité publique privilégiés par les jeunes Haïtiens de 15 à 19 ans? Quelles sont les caractéristiques de ces lieux?

## CHAPITRE 5 : SYNTHÈSE DE L'ANALYSE DES LIEUX DE SOCIABILITÉ PUBLIQUE DES JEUNES D'ORIGINE HAÏTIENNE

Dans ce chapitre, nous essaierons de dégager certains constats généraux sur les lieux de sociabilité publique des jeunes d'origine haïtienne. Pour ce faire, nous répondrons donc à nos questionnements de départ à la lumière des résultats présentés au chapitre précédent. Ainsi, nous discuterons de la différenciation des quartiers, des lieux de rassemblements choisis et des dilemmes identitaires des jeunes d'origine haïtienne.

## Des quartiers différenciés

Si l'environnement immédiat ne détermine pas les rapports qui se tissent entre les habitants d'un quartier, il contribue d'une certaine manière à les façonner. Nos deux quartiers sous étude ont une histoire différente, un peuplement différent et une urbanisation contrastée.

## Quand carence et profusion d'équipements se déclinent en liens sociaux amoindris

Les caractéristiques des équipements dans les quartiers peuvent influencer leur usage ou leur non usage. De ce fait, leur présence dans le quartier influerait sur les contacts sociaux dans l'environnement immédiat. Comment sont équipés les deux quartiers sous étude? Quelle est la desserte de ces équipements?

Lors de nos observations, nous avons noté la dissemblance totale entre Saint-François et Saint-Léonard. Différence qui résulte certes de leur urbanisation différente. D'un côté, Saint-Léonard territoire à parcs par excellence et de l'autre Saint-François sous-équipé. Saint-Léonard est fort de 9 parcs. Ces derniers sont disséminés à Saint-Léonard au point où on a l'impression que chaque îlot en contient au moins un. Ils sont presque tous accessibles à pied aux résidents limitrophes. Par contre, Saint-François non seulement n'en possède pas beaucoup, mais ils se trouvent éparpillés à travers le quartier. Aussi, certains habitants de Saint-François viennent même à en ignorer leur existence. Il existe 8 parcs à Saint-François mais pour la plupart des jeunes et intervenants rencontrés il n'y en a qu'un. Néanmoins, au-delà de cette dissemblance, il y a une similitude. D'une part, les équipements dans les espaces publics sont analogues, fruit d'une conception planifiée en fonction du climat et des premiers résidents des quartiers. Donc, ils sont plutôt axés sur des sports collectifs comme le basketball, le baseball, le soccer et le hockey, incluant le bocce dans le cas de Saint-Léonard. Comment cela est-il vécu par les jeunes?

Les jeunes d'origine haïtienne que nous avons rencontrés et à Saint-Léonard et à Saint-François sous-utilisent les équipements et espaces disponibles. Pour les Saint-Léonardais, il s'agit d'un sentiment de non appartenance. Ils ne se retrouvent pas dans ces espaces. Tandis que pour les Saint Franciscains, c'est une question d'équipements et de non-choix. Pour les deux groupes, l'effet de masse est au cœur de la prédilection à fréquenter l'espace public de leur quartier. L'ambiance et l'"achalandage" semble être déterminant. La présence d'autres jeunes Haïtiens est un facteur important dans le choix d'un endroit. Un aspect qui nous intéresse dans ce travail est de comprendre la dynamique des rapports des jeunes d'origine haïtienne, d'abord entre eux, puis avec les jeunes d'autres minorités ethniques. Qu'avons-nous constaté?

#### L'incidence de la période d'immigration sur l'ancrage socio-spatial

Le jeune crée des liens avec des pairs qui lui sont similaires et qui contribuent à son individualisation. Ce mouvement s'ancre au cœur des phénomènes sociaux de la jeunesse. En effet, un désir d'évoluer entre Haïtiens traverse nos deux groupes. Toutefois, il existe des nuances dues aux spécificités de peuplement et à la configuration des quartiers. A Saint-Léonard, la présence d'un groupe ethnique issu de l'immigration ancienne, profondément enraciné et ancré dans le paysage économique et social, provoque un certain sentiment de fragilisation chez les jeunes. Ils sont d'autant plus conscients des différences ethniques qu'elles riment avec différences socio-économiques. Donc, la reconnaissance de cet être identique permet de négocier la différence et de se constituer un certain pôle, ou mieux, un sentiment de pouvoir. Les jeunes Haïtiens à Saint-Léonard vont donc se réunir à un point visible du quartier comme pour marquer le territoire et imposer à l'Autre sa présence. La nécessité de ce point de rassemblement s'impose aussi d'un point de vue pragmatique par la dispersion de la communauté haïtienne dans le quartier. Par rapport aux autres groupes minoritaires, un sentiment de rapprochement émerge, on se sent en territoire connu. En fait, pour certains jeunes à Saint-Léonard, « Il ya une seule communauté formée des Arabes, des Latinos », JeuneHSL. Les autres groupes ethniques minoritaires à un certain degré font partie aussi de ce « Nous » qui se cherche une place par rapport à « l'Autre » bien intégré. Les relations avec les Latinos et les Arabes sont donc amicales.

À Saint-François, la donne est différente. La part des immigrants anciens est relativement élevée dans la population. De plus, Saint-François, à la frontière de la campagne et de la ville, connait une urbanisation très lente. Aujourd'hui encore, le caractère rural de cette agglomération imprègne son organisation spatiale. Les résidences se concentrent dans un petit noyau entouré de grands champs en friche et de terrains vagues. Cette disposition spatiale

permet une certaine concentration des Haïtiens dans le quartier. Ceci contribue à une certaine visibilité des jeunes d'origine hartienne. Visibilité qui réveille les échos des stigmates d'autres arrondissements. Si dans cette banlieue les différences socio-économiques ne sont pas marquantes, la différence ethnique est frappante. La grande majorité des jeunes rencontrés à Saint-François y sont nés. La communauté haïtienne s'y est installée dès les années 60, donc des liens forts se sont tissés entre eux. Ainsi, sous l'influence des parents, les jeunes d'origine haïtienne tendent à évoluer entre eux. Ce besoin de rester entre soi relève ici d'une certaine forme d'hégémonie, on ne se sent pas menacé mais on impose sa différence. Les jeunes d'origine haïtienne à Saint-François manifestent une forte résistance à l'assimilation. Une civilité tiède se manifeste entre eux et les jeunes des autres groupes ethniques minoritaires. La présence italienne est plutôt discrète à Saint-François. Si à Saint-Léonard elle s'impose et ne s'inscrit dans l'espace public, à Saint-François, elle ne fait pas consensus. Quelques intervenants notent leur présence et indique qu'elle est minime, pour d'autres elle plus significative. Certains jeunes se disent incapables de les distinguer des autres Québécois « de souche », c'est-à-dire blancs. D'autres disent les rencontrer, même si c'est rarement. Une stratégie d'évitement de part et d'autre façonne la trame des relations entre ces deux groupes.

En fait, comme l'ont révélé les investigations de Chamboredon et al. (1998) dans les grands ensembles, proximité spatiale est loin d'être synonyme de proximité sociale et inversement. Au contraire, il semblerait qu'une proximité spatiale, tant soit peu non voulue par une partie, débouche sur une distance sociale. Nos observations et entrevues et à Saint-Léonard, et à Saint-François illustrent bien ces spécificités du milieu urbanisé et font aussi écho aux travaux de Germain (1999) qui démontrent que « [...] les modes de sociabilité publique renvoient à une cohabitation pacifique et distante ainsi qu'à une segmentation ethnique des interactions actives ».

#### L'ethnicité comme outil de différenciation et vecteur de pouvoir

Nous avons constaté avec nos deux groupes une ressemblance dans la façon dont ils balisent l'ethnicité pour s'affirmer dans l'espace public. Leur contexte étant différent, l'expression sera différente. À Saint-Léonard, malgré la proximité du centre, la multitude d'espaces à leur disposition et la diversité du peuplement de ce quartier, ils vont se créer un espace à eux, « un point de ralliement », comme ils disent, pour bien montrer qu'ils entendent être aussi sur ce territoire. Cette ostentation donne l'illusion d'un certain pouvoir. Par contre, à Saint-François, l'éloignement du centre, le manque d'espaces et la configuration ethnique peu variée forcent les jeunes à rester entre eux et en même temps accentue leur visibilité dans l'espace public. Ce rapprochement forcé est utilisé pour imposer leur différence.

## Les lieux de sociabilité publique

La dynamique spatiale et la fonctionnalité des deux quartiers ont des incidences sur les lieux dont s'approprient les jeunes d'origine haïtienne à Saint-Léonard et à Saint-François. Dans le cas de Saint-Léonard, la présence des parcs pourvus d'équipements diversifiés facilite une certaine coprésence tout en permettant des usages personnalisés. En effet, les jeunes d'origine haïtienne rencontrés à Saint-Léonard nous indiquent que pendant les saisons chaudes, ils fréquentent les parcs à cause de leur proximité avec leur résidence, mais surtout à cause d'une forte présence de leurs pairs. La plurifonctionnalité de ces parcs rend possible à la fois les parties de bocce ou de tennis des Italiens et la partie de soccer ou simplement la flânerie des Haïtiens, sans qu'il y ait nécessairement d'interaction entre eux. L'artère commerciale à Saint-Léonard constitue une autre attraction pour les jeunes. Le mouvement incessant et le renouvellement continuel des passants garantissent un certain anonymat et empêchent une appropriation durable de l'espace.

Certains endroits icônes comme le restaurant McDonald et des coins de rue répondent au besoin de territorialisation. Lieux de rassemblement et de passage tout autant lieux de spectacle où on s'étale, on s'installe l'instant d'affirmer son appartenance au quartier avant de se laisser happer par l'appel à l'urbanité.

Le panorama est différent à Saint-François. Il y existe peu de parcs et les existants sont sous-équipés et situés en dehors du périmètre résidentiel. Les jeunes n'ont pas de choix mais de se retrouver au seul parc accessible dans leur voisinage immédiat. La rue devient donc un endroit privilégié pour se rencontrer, lieu de découverte autant que de socialisation. Ils déambulent sans but précis, les arrêts de toute façon limités, prenant le temps de se sentir libres. Le manque d'espace fait appel à l'innovation.

La fonctionnalité de certains endroits se trouve modifiée. Ainsi, l'abribus qui est conçu pour une attente brève et passagère se transforme en lieu de rendez-vous et de répétition artistique. En ne permettant pas la présence d'un grand groupe, cet espace en fait ne regroupe que les amis proches et en même temps permet d'échapper au contrôle routinier de la police à l'égard de tout groupe de jeunes dépassant un certain nombre.

Certains espaces commerciaux deviennent des lieux de sociabilité publique. Le salon du coiffeur s'il a toujours été un lieu de confidence lors des passages éventuels prend une autre dimension à Saint-

François. On n'y vient pas pour une coupe uniquement, on y passe pour les discussions, le plus souvent axées sur la politique haïtienne et les derniers tubes de la musique haïtienne. On s'y attarde, on échange des produits. De lieu commercial, s'ajoute la vocation du « hangout ».

Ces lieux d'échange inusuels assurent la construction de lieux communs qui facilitent la territorialisation et un certain entre-soi. Alors que la jeunesse est signe d'ouverture, que l'adolescence est période de curiosité et de découverte qu'est-ce qui explique cette tendance à rester entre pairs chez les jeunes d'origine haïtienne?

## Les dilemmes identitaires des jeunes d'origine haïtienne

Le regard des autres joue un grand rôle dans la construction de soi et ceci, de manière encore plus cruciale chez les jeunes. La construction du « moi » passe donc par cette tension entre l'opposition à l'Autre et la reconnaissance d'un être identique. Sans rentrer dans les subtilités de la construction identitaire, il ressort que la négociation identitaire des deux groupes sous étude influe sur les formes d'appropriation de l'espace public et les relations établies avec les autres groupes ethniques, minoritaires et majoritaires.

Nés au Québec pour la plupart - ceux qui sont nés en Haïti y sont arrivés à la tendre enfance - ces jeunes ne connaissent pas d'autre réalité. Toutefois, ils se réclament citoyens d'Haïti, une Haïti mythique racontée par les parents. La façon dont ils se décrivent, à quelque nuance près, témoigne de ce paradoxe.

Quelques-uns se décrivent comme « Canadien d'origine haïtienne ». D'autres se considèrent «Haïtiens car de valeur haïtienne, élevés par des parents haïtiens, parlant créole à la maison et entre amis, même avec des amis Québécois, ne parlant français que dans les lieux publics, n'ayant rien à voir avec le Québec»; ceci, malgré le fait qu'ils y sont nés. Un se décrit comme ''Québécois d'origine haïtienne, car ayant des valeurs haïtiennes». Et enfin un qui se déclare ''Québécois car ayant trouvé au Québec l'éducation, la santé gratuite" [déclaration qui provoque un tollé chez les autres dans le cadre du focus group à Saint-François].

La majorité des jeunes rencontrés à Saint-François y sont nés. Les jeunes Haïtiens et par leur perception et par leur visibilité dans l'espace public donnent l'impression d'être majoritaires dans le quartier. « Les Québécois restent entre eux et les Haïtiens entre eux. À Saint-François il n'y a que les Québécois et les Haïtiens. », JeuneFSF. Pourtant, ils intègrent le regard négatif de la société en

général sur la communauté haïtienne. À part, les contrôles réguliers de la police, ils ne nous ont point relaté de faits qui témoigneraient d'un vécu différent des autres jeunes dans l'espace public. Il semble donc qu'ils font le transfert du racisme vécu rapporté par leurs parents et du stigmate de la communauté. Ils intériorisent les préjugés et l'exclusion à l'encontre des jeunes Haïtiens des quartiers « chauds ».

- « Tout cela pour dire que quand on grandit, c'est difficile pour les Noirs d'interchanger avec les autres communautés car les autres communautés ont une perception de nous. En fait Saint-François c'est pas différent de Montréal-Nord, de Saint-Michel. La seule différence c'est qu'au point de vue géographique, il y aura moins cette tension haineuse. », JeuneHSF.
- « Nous avons de bons rapports avec les minorités ethniques dans les lieux publics car ils ont une ouverture. Par contre, nous n'abordons pas les Québécois de souche car nous ne savons pas comment on va nous accueillir. », JeuneFSF.
- « Nous n'avons pas de lien fort avec les Québécois parce qu'ils ne parlent pas notre langue et que nous n'avons pas la même culture. Il y a aussi la barrière des parents qui ont une très grande influence dans le choix des amis. », JeuneFSF.
- « Arrivés d'Haïti [les parents] au début des années 80 et immigrant à SF, le racisme était plus présent à ce moment. Ils ne se rendent pas compte que les choses ont évolué et veulent nous protéger en évitant de nous exposer à la société d'accueil. », JeuneHSF.

La dynamique n'est pas différente à Saint-Léonard. La proximité de Montréal-Nord et de Saint-Michel rend leur vulnérabilité aux regards des autres encore plus grande. De plus, la forte présence italienne incarnant la réussite versus une communauté haïtienne défavorisée renforce la différenciation et une certaine infériorisation.

« Je me considère comme Haïtienne [née au Québec]. Les Haïtiens ont une mentalité que des fois on ne peut pas comprendre mais ce sont de bonnes personnes. Je ne suis pas québécoise. Je suis élevée par une mère haïtienne et un père haïtien dans la culture haïtienne. Moi je ne me dis même pas canadienne. Je suis une Haïtienne parce que quand le monde te critique, il ne te traite pas de Québécoise, il ne te traite pas de Canadienne, il te traite de Noire, d'Haïtienne alors j'assume. Mes parents sont nés en Haïti. », JeuneFSL.

Avec moins de défi, un autre jeune nous déclare sur le même diapason : « Je suis Haïtien, je suis né ici mais tout le monde dans mon entourage est Haïtien, mes parents viennent d'Haïti. » Un jeune homme nous déclare : « Moi je suis né là bas, rien à voir avec québécois ».

Un autre nous présentera sa biculturalité [de mère haïtienne et de père dominicain] sans même mentionner la société où il évolue : « Moi je suis et Haïtien et Dominicain ». De même, une jeune fille

nous déclare : « Je suis née en Haïti. Je suis d'origine africaine et haïtienne. Ma mère est africaine, congolaise, mon père est haïtien. J'ai des valeurs importantes de respect des autres. »

Et à Saint-François, et à Saint-Léonard, la crainte d'être rejetés à cause de leur origine ethnique, le stigma des jeunes de la communauté haïtienne, les stéréotypes et le racisme vécu par les membres de cette communauté contribue à provoquer un repli sur soi, un mouvement d'auto-isolement ethnique.

En même temps, on trouve une tentative d'imposer également sa culture. À Saint-François on nous parle carrément « des assimilés ». À Saint-Léonard, le contexte étant différent, l'affirmation de son identité se matérialise par la territorialisation.

### CONCLUSION

Ce mémoire a tenté de déterminer les lieux de sociabilité publique des jeunes d'origine haïtienne et leurs caractéristiques. Il s'agissait, aussi, de découvrir les relations établies par ces jeunes avec des jeunes d'autres origines ethniques minoritaires. La démarche de recherche mise à l'œuvre a été inductive combinant la parole des jeunes avec des observations dans les deux quartiers sous étude et les entrevues avec les intervenants. Nous faisions le pari que deux éléments fondamentaux influencent sur la sociabilité publique des jeunes d'origine haïtienne : leur origine ethnique et la morphologie des quartiers où ils évoluent. Nous supposions que compte tenu de leur vécu de stigmatisation, ils interagissent peu avec les autres jeunes dans l'espace public. Nous présumions aussi qu'ils créent leurs propres lieux de socialisation. Les résultats obtenus viennent conforter nos hypothèses.

D'abord, nous constatons que la variable ethnique qui constitue le plus petit dénominateur commun entre ces jeunes a été déterminante tant dans la construction de leurs lieux de socialisation que dans leurs relations en ces endroits. En effet, la stigmatisation et le racisme qu'a connu la communauté haïtienne façonne le comportement des jeunes et provoquent un repli sur soi. Ils affirment préférer rester entre eux même s'ils indiquent avoir de bons rapports avec les Arabes et les Latinos. Ils nous déclarent par contre ne pas avoir de liens avec les jeunes Italiens. Cet entre soi conduit à une visibilisation qui relève de deux logiques différentes selon le mode d'insertion de la communauté haïtienne dans les quartiers. Ainsi, les dilemmes identitaires des jeunes Haïtiens, ressortis du terrain, s'avèrent un élément important dans la compréhension de leur sociabilité publique.

Plus précisément, à Saint-François, la disposition des îlots résidentiels, à cause du développement embryonnaire de la zone, force les Haïtiens à se concentrer. Ce regroupement se trouve accentué par le manque d'espaces publics qui laisse peu de choix aux jeunes quant aux initiatives de sociabilité. Ils se retrouvent donc aux mêmes endroits et ont bien involontairement une grande visibilité. Si la stigmatisation est un problème, le statut social ne semble pas l'être. Dans ce contexte l'ethnicité sera mobilisée pour imposer sa différence.

A Saint-Léonard par contre, la communauté haïtienne est dispersée sur le territoire du quartier qui a un visage plutôt multiethnique. Les parcs sont distribués de manière homogène et se trouvent à proximité des îlots résidentiels. Il existe une rue commerçante assez achalandée et des centres commerciaux. Les jeunes ont plus de marge de manœuvre dans le choix des lieux de socialisation et ne devraient pas être plus visibles que les autres dans l'espace public. Pourtant, les jeunes vont volontairement se concentrer dans des points névralgiques pour s'assurer une visibilité. Ils vivent un certain sentiment

d'infériorité doublé de frustration face à l'opulence italienne étalée. L'ethnicité sera mise en jeu pour rappeler son existence (ou pour exister?) dans ce contexte de rapports socio-économiques défavorables.

A la lumière de notre analyse, il ressort que l'aménagement des quartiers détermine en partie les lieux de sociabilité publique. Les lieux fréquentés par les jeunes d'origine haïtienne sont de trois ordres : les lieux de loisirs comme les parcs; les lieux "d'errance" comme la rue et les lieux de transition et/ou de consommation, espaces produits balisés en fonction de ce qui est disponible dans les quartiers.

A Saint-François, le parc le mieux doté en équipement constitue le lieu de rencontre par excellence des jeunes de la communauté haïtienne. Et les jeunes filles et les garçons fréquentent cet endroit unique dans la zone possédant des équipements pouvant les intéresser. Il s'agit d'appropriation d'espace destiné à être utilisé par rapport à sa fonctionnalité. On y va pour jouer, pour regarder jouer, pour bavarder avec des amis d'origine haïtienne.

La rue est surtout appropriée par les jeunes filles qui y flânent sans but. Espace de liberté autant que de stigmatisation, les jeunes garçons négocient ces contraintes en n'y trainant pas trop longtemps. Le désir d'être ensemble dans un espace non contrôlé, où on peut faire du bruit sans se faire reporter par un voisin est tellement fort que l'on s'aventure en équipe dans la rue au risque de subir une vérification de routine de la police.

Les sites intermédiaires à Saint-François sont symptomatiques des carences d'aménagement. En effet, il s'agit d'abris bus détournés de leur fonction et transformés en lieu de rendez-vous et de répétition musicale. Le salon de coiffure, espace hybride, commercial et devenu "public" par l'usage collectif pour la discussion et les échanges de toute sorte, est fortement instrumentalisé par les jeunes. Ce sont des lieux ouverts mais qui ont une certaine régulation car seuls les "habitués" les fréquentent de manière assidue. Ils favorisent l'entre-soi.

A Saint-Léonard, le choix est plus large. Certains parcs sont plus fréquentés que d'autres et le critère de sélection est la présence des pairs et la proximité résidentielle. La gamme d'activités disponibles est fort variée et l'on y va autant pour jouer que discuter avec des copains Haïtiens.

Saint-Léonard étant plus urbanisé, l'usage de la rue ne suit pas la même dynamique qu'à Saint-François. Un coin de rue est utilisé comme espace de transit, permettant de se regrouper avant de se diriger ailleurs. Les jeunes déambulent de préférence sur l'artère commerciale qui permet non seulement de se sentir libre dans un espace ouvert mais aussi de satisfaire si besoin est le consumérisme.

Le restaurant McDonald et son stationnement deviennent des lieux emblématiques de rencontre. Il s'agit d'un lieu de visibilité et d'affirmation. Il faut voir et être vu.

Un constat s'impose de nos résultats, le vécu des jeunes d'origine haïtienne les amène à socialiser entre eux et à chercher toutes sortes d'endroits où cela est possible. Il est aussi à noter que plus il y a manque d'espaces et d'équipements, plus les jeunes sont innovateurs dans la création d'espace interstitiels.

Quelques points intéressants à noter se sont imposés à nous de manière fortuite lors de notre recherche terrain. Bien souvent l'absence peut être tout aussi significative que la présence d'un phénomène. Ainsi, alors que nos questions étaient très explicites sur leur présence dans l'espace public, la majorité des jeunes abondent sur le fait qu'ils ne fréquentent pas les lieux programmés tout en donnant la raison. Les causes évoquées sont résumées ci- dessous.

Les jeunes de Saint-François ne vont pas dans les organismes parce qu'ils ne se considèrent pas « à risque » et qu'ils n'y trouvent ni intérêt ni leur repère. Certains allèguent que leurs parents ne voudraient pas qu'ils fréquentent ces catégories de personnes dont le statut social est fort éloigné des leurs. Il semble donc y avoir une question de classe à la base. A Saint-Léonard, l'argument de n'être pas à risque est revenu. Les jeunes insistent que les organismes de loisir sont conçus pour les jeunes en déviance. Néanmoins, le motif le plus mis en exergue dans ce quartier, a été que ce qui les intéresse le plus, à savoir la musique, la danse et le bavardage entre copains, n'est généralement pas encouragé en ces lieux.

Un autre fait important à signaler est le rôle joué par le statut social dans le sentiment d'appartenance au quartier. En effet, à Saint-François, en banlieue, où le statut socio économique des jeunes est plus élevé, ils ont un fort sentiment d'appartenance à leur quartier même quand ils le décrient comme étant un dortoir. A Saint-Léonard par contre où les jeunes semblent être toujours dans une logique de

comparaison avec les jeunes Italiens, il n'y a pas de sentiment d'appartenance au quartier même s'ils en sont très fiers à cause de son prestige.

Si le vécu de stigmatisation participe dans le désir de cet entre-soi des jeunes Haïtiens et une certaine forme de retrait des lieux publics pour certains, d'autres facteurs comme l'attrait des gadgets électroniques, la sécurité, par les jeunes filles, ont été invoquées pour expliquer une fréquentation moindre des lieux publics.

Si l'aménagement d'un quartier peut influer sur la diversification des lieux de sociabilité, il ne semble pas avoir d'impact significatif sur l'établissement des liens sociaux. Les jeunes rencontrés l'ont décliné sur tous les tons, il n'existe que des liens faibles avec les autres jeunes d'origine ethnique minoritaire comme les Arabes et les Latinos et pas du tout avec les Italiens dans les deux quartiers sous étude.

Les dilemmes identitaires, le vécu de racisme et de stigmatisation sont autant de phénomènes complexes qui induisent des discours ambigus et des comportements contradictoires. En effet, malgré les différences marquées entre les deux quartiers, les jeunes d'origine haïtienne intériorisent les stéréotypes négatifs sur la communauté en général et sur cette base ont tendance à socialiser entre eux. Il serait raisonnable de penser que ceci prévaudra pour tous les quartiers. Toutefois, il doit être précisé que vu la taille de notre échantillon, il n'est pas possible de généraliser nos résultats à l'ensemble des jeunes d'origine haïtienne à Montréal, voire au Québec. Outre les conclusions tirées de l'analyse des propos des jeunes interrogés dans le cadre de ce mémoire, certains éléments nous semblent importants d'être mis en perspective en regard d'une compréhension plus globale de l'appropriation spatiale des jeunes immigrants dans notre société en pleine mutation ethnique.

Il serait intéressant d'investiguer de plus près et d'approfondir l'existence de différences de genre dans le choix des lieux de sociabilité publique en lien avec la mobilisation de l'ethnicité. De même, mieux saisir les rapports dans l'espace public entre les jeunes d'origine haïtienne et les jeunes d'origine arabe qui s'inscrivent de plus en plus dans l'espace migratoire québécois – tendant à remplacer le duo Haïtiens et Italiens - est un enjeu d'importance. En effet, ces deux groupes ethniques minoritaires constituent à eux deux une bonne part de la catégorie jeune de l'immigration au Québec. Ces éclairages seront fort utiles dans la planification et le développement des quartiers, de plus en plus nombreux, à devenir multiethniques

#### **ANNEXE I**

## Guide d'entrevues avec les jeunes

Ces questions servent de guide lors des entrevues

- Êtes-vous né au Québec? Si non, depuis quand y êtes-vous?
- Comment décririez-vous votre origine ethnique?
- Avez-vous toujours habité le quartier? Si non, où habitiez-vous avant?
- Diriez-vous qu'il y a une ou plusieurs communautés dans ce quartier?
- Quels sont les lieux publics que vous fréquentez dans le quartier? (parc, rue, ruelle, autre).
- Qu'est-ce qui guide le choix de ces lieux?
- Y allez-vous souvent? Pourquoi?
- Quelle genre d'activités pratiquez-vous en ces lieux? (loisir, flânerie, rencontre amicale, rendezvous amoureux, écouter de la musique, pratiquer un sport autre)
- Qu'est-ce qui vous attire dans ces lieux?
- Combien de temps passez-vous dans ces lieux?
- Venez-vous seul ou avec des amis?
- Depuis quand connaissez-vous vos amis?
- Qu'est-ce qui guide le choix de vos amis?
- Y-a-t-il beaucoup de jeunes qui fréquentent ces lieux? Sauriez-vous dire de quelle origine ethnique ils sont?
- Quel genre de relations entretenez-vous avec ces jeunes? Comment les qualifieriez-vous? (Si Italiens non mentionnés, pourquoi?)
- Qu'est-ce qui manque dans les lieux publics de votre quartier? Qu'est-ce que vous vous aimeriez qu'il y ait?

# **Grille d'observation**

Variables à observer	Indicateurs
Jeunes	Age approximative et sexe
Origine ethnique	"Minorités ethniques" (Arabe, Noir, Latino, Sud-asiatique, Italien) pas de "minorités ethniques"
	Langue parlée (si audible)     Français, Créole, Espagnol, Anglais, Autres
	Code vestimentaire des jeunes (marques, couleurs, style hip hop, casquettes, marqueurs d'appartenance ethno religieuse, autre)
Regroupement	se regroupent, ne se regroupent pas
Interactions des groupes	<ul> <li>Actions (verbale, gestuelle)</li> <li>Conversations</li> <li>Interactions</li> </ul>
Relations	<ul> <li>Entre les sujets (jeunes haïtiens)</li> <li>Entre les sujets et les autres groupes ethniques minoritaires</li> </ul>
Autres	
Comportements des groupe	s cibles
Trajectoires des individus	traversent le parc
	utilisent le parc / le centre de loisir
Activités pratiqués (en général)	Types d'activités (basket, football, course à pied, vélo, bavardage, jogging)
Autres	

# Grille d'analyse (exemple)

Thèmes	Saint Léonard	Saint François
1. Lieu de naissance	Né en Haïti, a 17 ans arrive au	Majoritairement au Québec et
	Québec à 8 ans	à saint François
	Né en Haïti, a 15 ans, arrivé	
	au Québec à	
	Née à SL, a 15 ans	

2. Une ou des communautés	Plusieurs communautés  Une seule formée des arables, des latinos, des haïtiens  Tout le monde s'entraide, tout le monde se parle	Une communauté
3. Lieux publics fréquentés	L'école, la biblio, le cinéma  Le Mcdo  Le coin en face du Macdo, lieu de repère où tout le monde se rencontre  Les parcs pour jouer au basketball en été  Les centres d'achat  La rue Jean Talon  SINON: chez soi.	Le Parc [du moulin], la crèmerie, le centre d'achat.
4. Pourquoi ces lieux	Proximité : plus proche de chez nous  Le paradigme de l'habitus : l'habitude  Sentiment d'appartenance, on nous connait, on a grandi dans ces lieux  NON APPARTENANCE AU QUARTIER	Pas d'autres choix

5. Types de rapports avec les autres jeunes minoritaires	Au Macdo : latinos, arabes, asiatiques plus rarement. Relations conviviales : on se donne du respect. Au parc : ce sont des amis, Haïtiens généralement Ouverture aux autres, les aborde, les salue Fermeture par rapport aux jeunes italiens	Entre soi. Ne sentent pas le besoin de fréquenter d'autres ethnies
6. Besoins en matière d'aménagement	Un lieu pour pratiquer des sports, regarder un bon film, un jeu vidéo, faire du dessin, de la peinture sur les murs Un centre pour faire ce qu'on fait dans la rue, se parler, discuter entre nous, donner des blagues	Une salle communautaire  Un lieu où on peut avoir des activités de musique, de danse
7. Origine ethnique	Haïtien, même quand ils sont nés ici	Haïtien, même quand ils sont nés ici

#### Présentation du Projet et Demande de Votre Participation à une Entrevue

Je suis étudiante à la maîtrise en études urbaines à l'INRS-UCS. Dans le cadre de mon mémoire, je fais une recherche sur les lieux de sociabilité publique des jeunes à Saint Léonard (Montréal) et à Saint François (Laval). L'objectif de cette recherche est particulièrement de comprendre la dynamique des rapports des jeunes aux espaces urbains dits publics, de découvrir leurs lieux de sociabilité et la raison de ces choix, d'étudier les rapports qu'ils entretiennent avec d'autres jeunes.

Pour en savoir plus, j'aimerais faire une entrevue avec vous. Cette entrevue enregistrée durera environ une heure. Les propos recueillis sont strictement confidentiels et seront gardés dans un lieu sûr. Lorsque je présente les résultats de recherche à l'écrit ou à l'oral, je ne présenterai rien qui permettra de retracer votre identité ou celles des autres personnes dont vous parlez.

Si vous le désirez, je pourrai vous envoyer un rapport des résultats de recherche quand je l'aurai complété (probablement pas avant 2010).

N'hésitez pas à me demander d'autres renseignements sur le projet de recherche. Vous pouvez aussi joindre une des personnes-ressources mentionnées ci-dessous.

Je vous remercie sincèrement. Votre participation me tient à cœur.

Chercheure principale: Chantal Ismé

Tél. 514 499 8282 Adresse électronique chantal isme@ucs.inrs.ca

INRS Urbanisation, Culture et Société,

385, rue Sherbrooke Est, Montréal (Québec) H3X 1E3

Sous la direction d'Annick Germain

Professeure titulaire, chercheure

Tél. 514 499 4004 Adresse électronique annick.germain@ucs.inrs.ca

INRS Urbanisation, Culture et Société

385, rue Sherbrooke est, Montréal (Québec) H3X 1E3.

Personne ressource extérieure à l'équipe de recherche pouvant vous renseigner sur vos droits en

tant que sujet de cette recherche :

Michel Charbonneau

Président du Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains

Institut national de la recherche scientifique

490, rue de la Couronne

Québec (Québec) G1K 9A9

Téléphone: (418) 654-3845

Télécopieur : (418) 654-3858

Courriel: michel.charbonneau@iaf.inrs.ca

Approbation du Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains de l'INRS : CER-09-198

#### Formulaire de Consentement

- J'accepte de participer à cette étude universitaire intitulée : «De Saint Léonard à Laval : Les lieux de sociabilité publique des jeunes» et j'accorde à la chercheure une entrevue portant sur mes expériences dans les quartiers qu'elle étudie.
- Je comprends que les propos recueillis lors de cette entrevue seront utilisés à des fins de mémoire, de rapport et de publication ultérieurs, et je consens à cette utilisation des données à la condition qu'aucun renseignement permettant de m'identifier ne soit diffusé.
- Je suis conscient(e) que je peux refuser de répondre à une question qui ne me convient pas et que je peux arrêter l'entrevue à tout moment et ce, sans subir de pression ou de préjudice.
- La signature en bas indique que j'ai reçu l'information concernant le projet de recherche, que j'ai bien compris tout ce qui est mentionné ci-dessus, qu'on a répondu de façon satisfaisante à mes questions concernant l'étude, et que c'est volontairement que j'accepte d'y participer.

Signature	
Nom de famille	Initiale(s)
Date	

#### Présentation du Projet et Demande de Votre Participation à une Entrevue

Je suis étudiante à la maîtrise en études urbaines à l'INRS-UCS. Dans le cadre de mon mémoire, je fais une recherche sur les lieux de sociabilité publique des jeunes à Saint Léonard (Montréal) et à Saint François (Laval). L'objectif de cette recherche est particulièrement de comprendre la dynamique des rapports des jeunes aux espaces urbains dits publics, de découvrir leurs lieux de sociabilité et la raison de ces choix, d'étudier les rapports qu'ils entretiennent avec d'autres jeunes.

Nous sollicitons donc votre aide à titre d'intervenant(e) pour mener à bien cette étude par le biais d'une entrevue d'environ une demi-heure. Si nous souhaitons, lors de la rédaction du rapport ou de toute autre publication, citer vos propos, nous vous en demanderons l'autorisation et vous soumettrons les citations envisagées.

Bien sûr, vous restez libre de mettre fin à l'entrevue à n'importe quel moment ou de ne pas répondre aux questions posées.

Si vous le désirez, un rapport des résultats de recherche lorsque terminé et complété peut vous être parvenu.

N'hésitez pas à nous demander d'autres renseignements sur le projet de recherche. Vous pouvez aussi nous joindre aux coordonnées ci-dessous.

Nous vous remercions d'avance de l'attention que vous porterez à notre requête.

Chercheure principale: Chantal Ismé

Tél. 514 499 8282 Adresse électronique : chantal isme@ucs.inrs.ca

INRS Urbanisation, Culture et Société,

385 Sherbrooke Est, Montréal (Québec) H2X 2C6

Sous la direction d'Annick Germain

Professeure titulaire, chercheure

Tél. 514 499 4004 Adresse électronique annick.germain@ucs.inrs.ca

INRS Urbanisation, Culture et Société

385, rue Sherbrooke est, Montréal (Québec) H3X 1E3.

Personne ressource extérieure à l'équipe de recherche pouvant vous renseigner sur vos droits en

tant que sujet de cette recherche :

Michel Charbonneau

Président du Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains

Institut national de la recherche scientifique

490, rue de la Couronne

Québec (Québec) G1K 9A9

Téléphone : (418) 654-3845

Télécopieur : (418) 654-3858

Courriel: <u>michel.charbonneau@iaf.inrs.ca</u>

Approbation du Comité d'éthique en recherche avec des êtres humains de l'INRS : CER-09-198

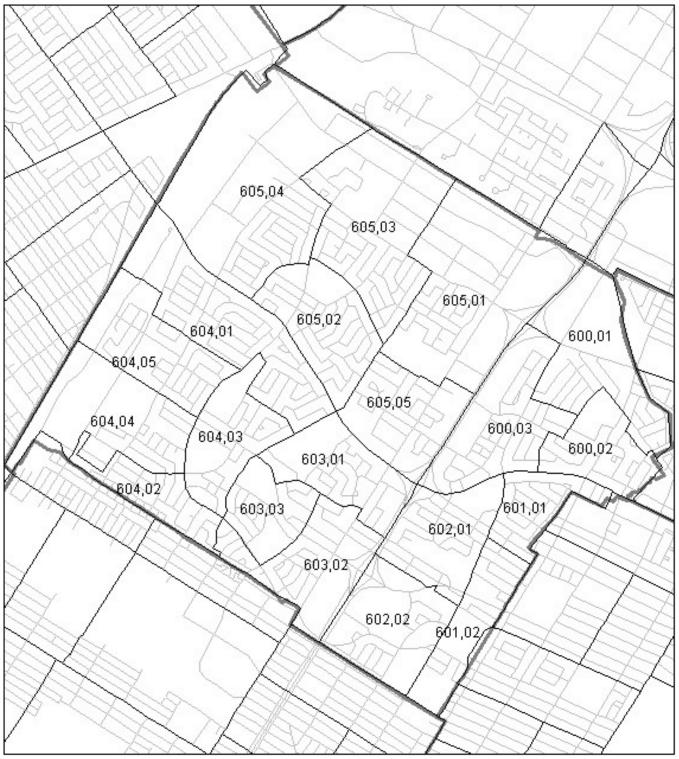
#### Formulaire de Consentement

- J'accepte de participer à cette étude universitaire intitulée : «De Saint Léonard à Laval : Les lieux de sociabilité publique des jeunes» et j'accorde à la chercheure une entrevue à titre d'intervenant (e).
- Je comprends que les propos recueillis lors de cette entrevue enregistrée seront utilisés à des fins de rapport de recherche et de publication ultérieure. Et, je consens à cette utilisation des données à la condition que toute citation reçoive mon autorisation après en avoir pris connaissance. Je suis consciente que toutes les précautions seront prises pour ne pas être identifié(e) mais qu'il existe un risque d'identification indirecte
- Je suis conscient(e) que je peux refuser de répondre à une question qui ne me convient pas et que je peux arrêter l'entrevue à tout moment. moment et ce, sans subir de pression ou de préjudice.
- La signature en bas indique que j'ai reçu l'information concernant le projet de recherche, que j'ai bien compris tout ce qui est mentionné ci-dessus, qu'on a répondu de manière satisfaisante à mes questions concernant l'étude, et que c'est volontairement que j'accepte d'y participer.

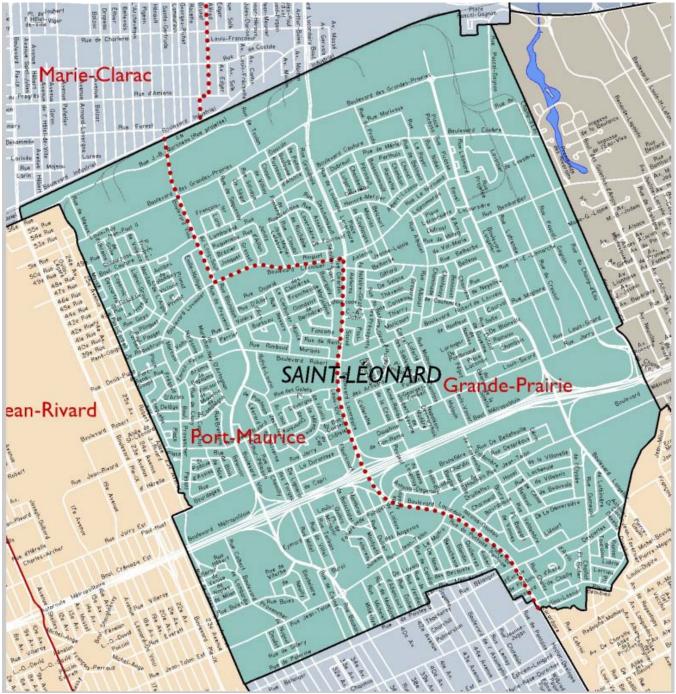
Signature		
Nom de famille	Initiale(s)	
Date		

## **ANNEXE II**

### Cartes de la ville de Saint-Léonard

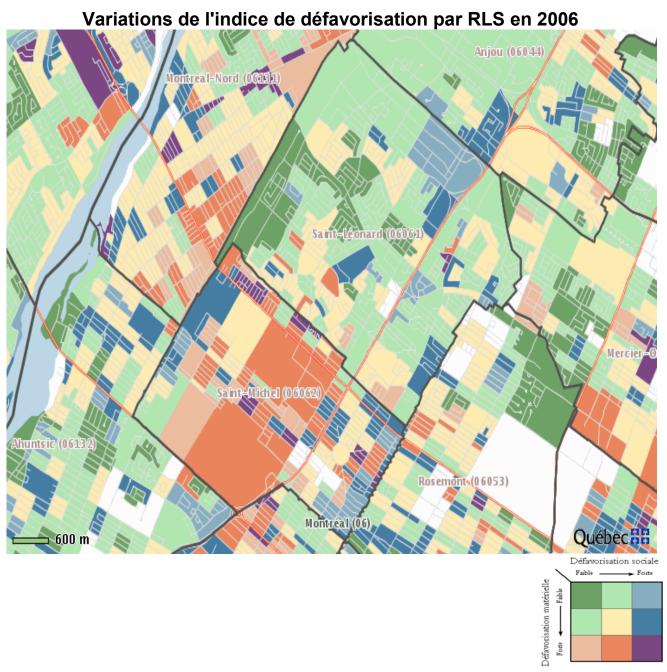


Source: Statistiques Canada, 2006



Source : Portail de la Ville de Saint-Léonard

## **ANNEXE III**



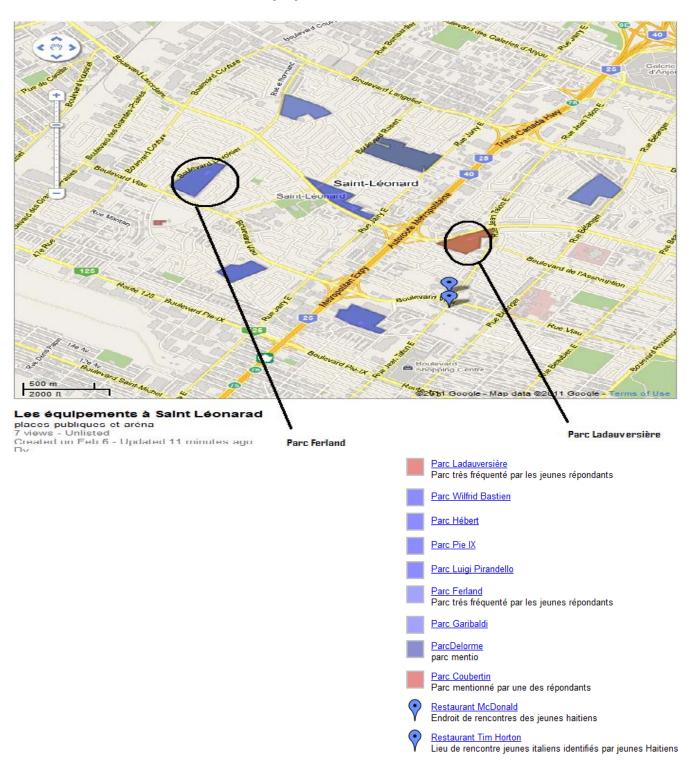
Réalisation : Infocentre régional, ASSSCN; Direction de la gestion intégrée de l'information, Direction générale adjointe aux ententes de gestion, MSSS.

Collaboration : Institut national de santé publique du Québec.

Source : Statistique Canada, recensement de 2006

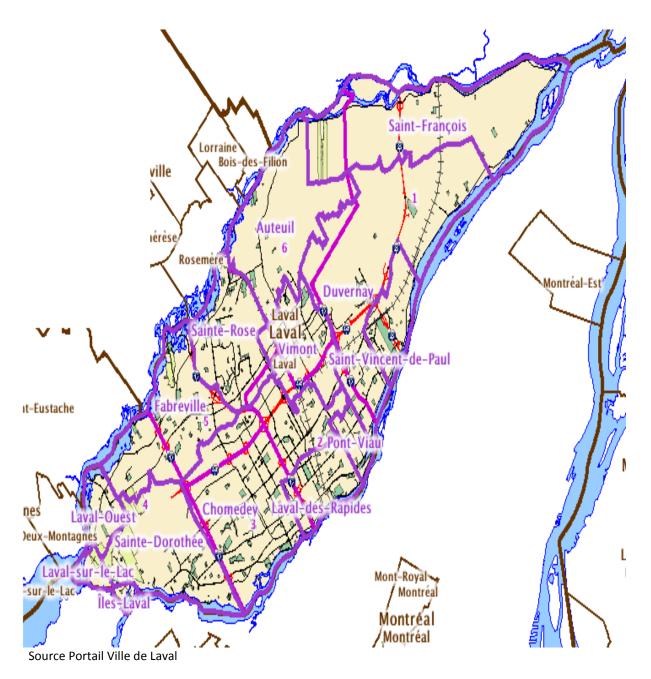
## **ANNEXE IV**

# Carte des équipements de Saint-Léonard

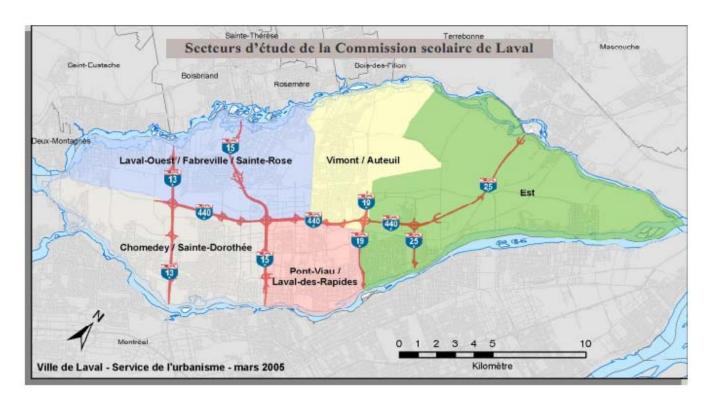


# **ANNEXE V**

# Carte de Saint-François

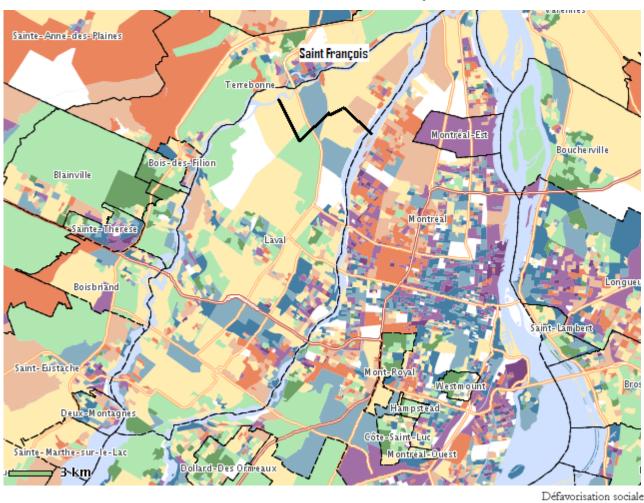


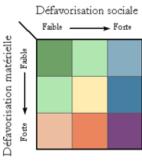
# Fiche analytique Laval



## **ANNEXE VI**

# Variation de l'indice de défavorisation par RLS 2006





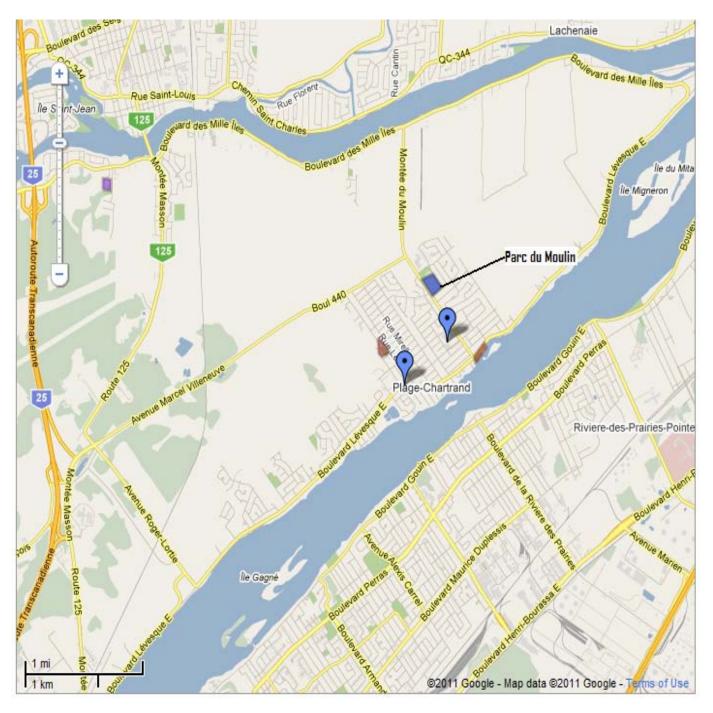
Réalisation : Infocentre régional, ASSSCN; Direction de la gestion intégrée de l'information, Direction générale adjointe aux ententes de gestion, MSSS.

Collaboration: Institut national de santé publique du Québec.

Source : Statistique Canada, recensement de 2006

# **ANNEXE VII**

# Parcs et Autres lieux à Saint-François







Lieu très fréquenté surtout par les jeunes répondantes



<u>Centre Commercial</u> Lieu fréquenté par les jeunes répondants

Parc du Moulin Lieu emblématique de rencontres des jeunes répondants

Berge du Vieux Moulin Endroit peu fréquenté par les jeunes répondants

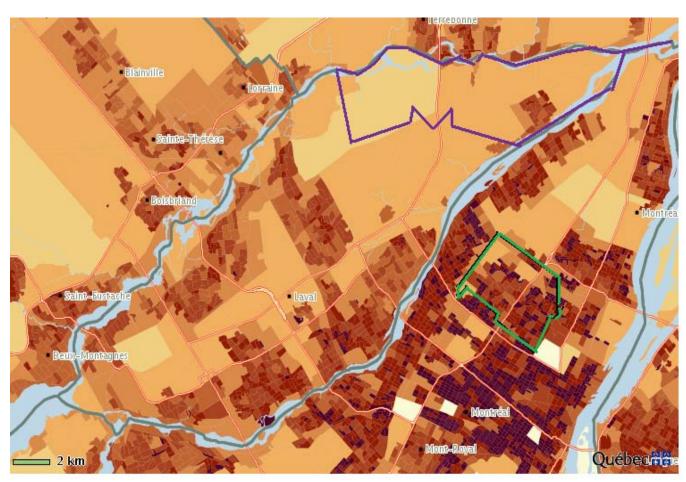
Parc École Hébert

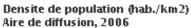
Parc École L'Escale

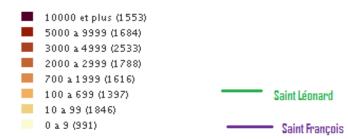
Lieu cité par les intervenants mais peu fréquenté par les jeunes

### **ANNEXE VIII**

# Densité de population en 2006







Réalisation : Infocentre régional, ASSSCN; Direction de la gestion intégrée de l'information, Direction générale adjointe aux ententes de gestion, MSSS.

Collaboration : Institut national de santé publique du Québec.

Source: Statistique Canada, recensement de 2006

#### **BIBLIOGRAPHIE**

- Abbott-Chapman, J. et M. Robertson. 2001. « Youth, Leisure and Home: Space, Place and Identity ». *Loisir et Société / Society and Leisure*, vol. 24, no 2, p. 485-506 En ligne : <a href="http://id.erudit.org/iderudit/000192ar">http://id.erudit.org/iderudit/000192ar</a>.
- Alba, R. et V. Nee. 2003. Remaking The American Mainstream: Assimilation and Contemporary Immigration. Harvard University Press.
- Barthélemy, G. 1997. «Le rôle des Bossales dans l'émergence d'une culture de marronnage en Haïti». Cahiers d'études africaines, vol. 37, no 148, p. 839-862. doi : 10.3406/cea.1997.1835 <a href="http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/cea">http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/cea</a> 0008-0055 1997 num 37 148 1835.
- Bastien, A. 1985. «La présence haïtienne à Montréal : Évolution démographique et spatiale». *Cahiers québécois de démographie*, vol.14, no 2, p. 241-257. En ligne : http://id.erudit.org/iderudit/600573ar. consultation le 22 mai 2009.
- Bernard, L. 2001. Trajectoire des jeunes d'origine haïtienne dans le système québécois de protection de la jeunesse, thèse de doctorat, Département des sciences humaines appliquées. Université de Montréal, novembre 2001.
- Bernard, L. et C. McAll. 2004. « La surreprésentation des jeunes Haïtiens dans le système québécois de protection de la jeunesse », *Interventions*, 160 : 117-124.
- Bernard, L. et C. McAll. 2009. « À la porte du système pénal : La surreprésentation des jeunes Noirs montréalais ». Revue du CREMIS, 1(3), Automne 2008.
- Berthet, J.-M. 2007. « Jeunesse périphérique en centre-ville : l'exemple de Lyon ». Sociétés et jeunesses en difficulté, no 4, automne. En ligne : <a href="http://sejed.revues.org/document2153.html">http://sejed.revues.org/document2153.html</a>.
- Bidart, C. 1998. « Sociabilités : quelques variables ». *Revue française de sociologie*, vol. 29, no 4, p. 621 648.
- Chamboredon, J.-C. et M. Lemaire. 1970. « Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement». *Revue française de sociologie*, vol. 11, no, 1 (Janvier Mars), p. 3-33 Éditions OPHRYS et Association Revue Française de Sociologie. En ligne : <a href="http://www.jstor.org/stable/3320131">http://www.jstor.org/stable/3320131</a>. Consultation: 29/04/2009 12:46.
- Chantelat P., M. Fodimbi et J. Camy. 1998. « Les groupes de jeunes sportifs dans la ville ». Les annales de la recherche urbaine no 79.

- Charbonneau, J. et A. Germain. 2002. « Les banlieues de l'immigration ». *Recherches sociographique,* vol. 43, no 2, (mai-août), p. 311-328.
- Choay, F. et Pierre, M. 2000. *Dictionnaire de l'urbanisme et de l'aménagement*. Paris : Presse universitaire de France, 902 p.
- Choko, M. J. P. Collin et A. Germain. 1986. «Le logement et les enjeux de la transformation de l'espace urbain : Montréal, 1940 1960». *Urban History Review*, [Canada], vol. 15, no 2, p. 127 à 136.
- Clavel, M. 2002. Sociologie de l'urbain. Paris : Anthropos, 117 p.
- Collin, J.-P. 1986. *La cité coopérative canadienne-française. Saint-Léonard-de-Port-Maurice*, 1955-1963. Québec : Presses de l'Université du Québec, 184 p.
- Collin, J.-P. 1998. « A housing model for lower and middle-class wage earners in a Montréal Suburb. Saint-Léonard, 1955-1967 ». Journal of Urban History, vol. 24, no 4, p. 468-490. DOI: 10.1177/009614429802400402. En ligne: http://juh.sagepub.com. Consultation le 20 mai 2009.
- Colin, L. 2007. « Profils de communautés ethniques au Canada. La communauté haïtienne au Canada». Division de la statistique sociale et autochtone. No 89-621-XIF au catalogue no 11. ISSN 1719-7384. ISBN 978-0-662-09821-8
- Corrigan, P. 1979. Schooling the samash street kids. London: Macmillan Press.
- Couton, P. 2010. «Interculturalisme, immigration et diversité au Québec». *DÉVELOPPEMENT SOCIAL*,Vol. 10, no 3 (mars), p. 12-14.
- Déjean, P. 1978. Les Haïtiens au Québec. Montréal : PUQ. 189p.
- Forsé, M. 1991. «Les réseaux de sociabilité : un état des lieux». *L'Année sociologique*, 1991 volume 41 p. 247-264.
- Galland, O. 1991. Sociologie de la jeunesse: l'entrée dans la vie. Paris : Colin, 231p.
- Galland, O. 2001. « Adolescence, post-adolescence, jeunesse : retour sur quelques interprétations». Revue française de sociologie, vol. 42, no 4 (oct.–déc.), p. 611-640. En ligne : http://www.jstor.org/stable/3322734. Consultation le 5 mars 2009 22 :01.
- Galland, O. 2002. Les jeunes. Paris : La Découverte, 124 p.
- Gauthier, M. et D. PACOM. (sous la dir). 2000. «La recherche sur les jeunes au Canada» regard sur ... La recherche sur les jeunes et la sociologie au Canada. [sl] : les éditions de l'IQRC.
- Gauthier, M. et J. F. Guillaume (dir.). 1999. « La jeunesse : un mot, mais combien de définitions? ». Définir la jeunesse? D'un bout à l'autre du monde, sous la dir. de J. F. Guillaume, p.9-25. Coll. « Culture & Société ». Sainte-Foy (Québec) : [sn], 315 p.

- Germain, A., avec la collaboration de J. Archambault, B. Blanc, J. Charbonneau, F. Dansereau et D. ROSE. 1995. *Cohabitation interethnique et vie de quartier*. Gouvernement du Québec, ministère des Affaires internationales, de l'immigration et des Communautés culturelles. Études et recherches no 12, 324 p.
- Germain, A. 1999. « Les quartiers multiethniques montréalais : une lecture urbaine ». *Recherches sociographiques*, vol. 40, no 1, p. 9-32. En ligne : <a href="http://id.erudit.org/iderudit/057242ar">http://id.erudit.org/iderudit/057242ar</a>. Consultation le 7 avril 2009.
- Germain, A. 2002. « La redécouverte de l'espace public : regards d'architectes et de sociologues ».

  Dans Espaces publics, architecture et urbanité de part et d'autre de l'Atlantique : actes du colloque des XIIe Entretiens Jacques Cartier (Chambéry, décembre 1999), sous la dir. de F. Thomas, p. 25-31. Publications de l'Université de Saint-Étienne.
- Germain, A. [a.p.]. «La sociologie urbaine francophone au Québec : discrète mais contagieuse?». Sociologie. Revue de l'Association des sociologues de langue française.
- Giddens, A. 1987. La constitution de la société. Éléments de la théorie de la structuration. [sl] : Presses Universitaires de France.
- Goffman, E. 1973. *La mise en scène de la vie quotidienne*. Tome 1 : La présentation de soi. Paris : Les Editions de Minuits. 255p.
- Gremy, J.-P. et M.-J. Le Moan. 1977. « Analyse de la démarche de construction de typologies dans les sciences sociales». *Informatique et sciences humaines*, no 35.
- Hameury, D. 2009. «Saint-François, un quartier en évolution. Développement résidentiel, nouveau pont et investissements». Courier Laval. Mis en ligne le 2 avril 2009 à 14 :17.
- Hammel, J. 1999. « La jeunesse n'est pas qu'un mot. Petit essai d'épistémologie pratique ». Définir la jeunesse ? D'un bout à l'autre du monde sous la dir. de Gauthier M. et J.-F. Guillaume. Sainte Foy : Les Presses de l'Université Laval, p. 29-48.
- Icart, J.-C. 2004. « Le Québec et Haïti : une histoire ancienne ». *Cap-aux-Diamants : la revue d'histoire du Québec*, no 79, p. 30-34. En ligne : <a href="http://id.erudit.org/iderudit/7190ac">http://id.erudit.org/iderudit/7190ac</a>. Consultation le 29 décembre 2010 04 :12.
- Jacoud, M. et R. Mayer. 1997. « L'observation en situation et la recherche qualitative ». *La recherche qualitative : enjeux épistémologiques et méthodologiques*, sous la dir. de J. Poupart, J.-P. Deslauriers et al., Montréal : Éditions Gaëtan Morin, p. 211-249.
- Juteau, D. 1999. L'ethnicité et ses frontières. Montréal : Les presses de l'Université de Montréal, 226 p.
- Kokoreff, M. 2007. « Jeunes dans la cité : territoires, déviances, émeutes ». Sociologie des métamorphoses des quartiers populaires, HDR, Paris EHESS.

- Korosec-Serfaty, P. 1988. « La sociabilité publique et ses territoires Places et espaces publics urbains » *Arch. & Comport./ Arch. Behav.*, vol 4, no 2, p. 111- 132.
- Labelle, M. S. Larose et V. Piché. 1983. « Émigration et immigration: Les Haïtiens au Québec ». Sociologie et société, vol. 15, no 2, p.73-88.
- Labelle, M. D. Salée et Y. Frenette. 2001. *Incorporation citoyenne et/ou exclusion? La deuxième génération issue de l'immigration haïtienne et jamaïcaine*, rapport de recherche soumis à la Fondation canadienne des relations raciales, Toronto.
- Laperrière, A. 1998. « Dépasser le racisme? L'expérience contrastée de jeunes Montréalais d'origine haïtienne ». Revue européenne des migrations internationales, no 14. p.121-139.
- Laperrière, A., L. Compère, M. D'khissy, R. Dolce, N. Fleurant et M. Vendette. 1992. « Relations ethniques et tensions identitaires en contexte pluriculturel ». *Santé mentale au Québec*, vol. 17, no 2, p. 133-155. En ligne: http://id.erudit.org/iderudit/502074ar. Consultation le 29 janvier 2009.
- Laperrière, A. (dir) et al. 1993 a. *Les jeux sont faits*. « Perceptions et stratégies de jeunes québécois français, Italiens, Haïtiens et de groupes mixtes de 5<sup>e</sup> secondaire, dans un quartier à majorité française ». Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 103 p.
- Laperrière, A. (dir) et al. .1993 b. *L'âge de la gang*. « Perceptions et stratégies de jeunes québécois français, Italiens, Haïtiens et de groupes mixtes de 3<sup>e</sup> secondaire, dans un quartier à majorité francophone ». Québec : Institut québécois de recherche sur la culture, 103 p.
- Laperrière, A., L. Compère, M. D'khissy, R. Dolce, G. Filion, N. Fleurant et M. VENDETTE. La sortie de l'enfance (1989;1993), L'âge de la gang (1989;1993), Les jeux sont faits (1991;1993), La mosaïque éclatée (1990;1993), Entre l'ouverture et le repli (1990;1993), La grande accalmie (1991;1993), Entre la révolte et l'espoir (1991;1993). Rapports de recherche. Montréal : UQAM et IQRC.
- Laperrière, A. 1984. « L'observation directe ». Recherche sociale. De la problématique à la collecte des données, 4<sup>e</sup> édition, sous la dir. de B. Gauthier. Québec : Presses de l'Université du Québec, p. 269-291.
- Lapeyronnie, D. 1987. « Assimilation, mobilisation et action collective chez les jeunes de la seconde génération de l'immigration maghrébine ». Revue française de sociologie, XXVIII, p. 287-318.
- Lapeyronnie, D. 2000. «La sociologie des mouvements sociaux » dans Jean-Michel Berthelot (dir), *La sociologie française contemporaine*, Paris : PUF.
- Levy, J. et M. Lussault (dir.). 2003. *Dictionnaire de la géographie et de l'espace des sociétés*. Paris, Belin, 1032 p.

- May, T. 2001. « Interviewing: methods and process ». *Social Research : Issues, Methods and Process*, 3r edition. Buckingham, UK : Open University Press. p. 120-145.
- Meintel, D. 1992. « L'identité ethnique chez les jeunes Montréalais d'origine immigrée » *Sociologie et sociétés*, vol. 24, no 2, p. 73-89. En ligne : <a href="http://id.erudit.org/iderudit/001493ar">http://id.erudit.org/iderudit/001493ar</a>. Consultation le 29 janvier 2009.
- Meintel, D. 1993. «Transnationalité et transethnicité chez les jeunes issus de milieux immigrés à Montréal». Revue Européenne des Migrations Internationales, vol.9, no 3, p. 63-79.
- Metellus, J. 1988. Étude exploratoire de la délinquance des jeunes Haïtiens au Québec. Mémoire de maîtrise de l'École de criminologie de l'Université de Montréal, 1988.
- Ministère des Affaires Municipales, du Sport et du Loisir. Direction de la planification, de la recherche et de l'évaluation. 2004. « Les effets du vieillissement de la population québécoise sur la gestion des affaires et des services municipaux ». Rapport de Recherche. En ligne : www.mamsl.gouv.qc.ca.
- Morin, F. 1993. « Entre visibilité et invisibilité: les aléas identitaires des Haïtiens de New York et Montréal ». Revue Européenne des Migrations Internationales, vol. 9, no 3, p. 147 176.
- Nagels, C. et R. Andrea. 2007. Jeunes à perpète. Louvain-la-Neuve, Academia Bruylant, 164 p.
- Ortega, A.D. 2010. « Saint-Léonard : un arrondissement en mutation ». *Progrès Saint-Léonard*. Publié le 23 septembre 2010 En ligne : <a href="http://www.progresstleonard.com/Actualites/Vos-nouvelles/2010-09-23/article-1788889/Saint-Leonard-%3A-un-arrondissement-en-mutation/1">http://www.progresstleonard.com/Actualites/Vos-nouvelles/2010-09-23/article-1788889/Saint-Leonard-%3A-un-arrondissement-en-mutation/1</a>.
- Ottawa, Statistique Canada. *Recensements de la population 2006, 2001, 1996, 1991, 1986, 1981, 1976, 1971, 1966.*
- Ottawa, Statistique Canada. *Dictionnaire du recensement 2006*. En ligne :

  <a href="http://www12.statcan.ca/francais/census06/reference/dictionary/index.cfm">http://www12.statcan.ca/francais/census06/reference/dictionary/index.cfm</a> . Consultation le 8 juillet 2008.
- Paquette, M. 2006. Une histoire d'appartenance. Laval. Vol. 10. Québec : Les éditions GID INC., 212 p.
- Pazarelli, M. 2005. La rue attractive. Parcours et pratiques identitaires des jeunes de la rue. P U de Québec. 358 p.
- Pellegrino, P., C. Lambert et F. Jacot. 1991. «Espace public et figures du lien social». *Espaces et sociétés*, no. 62-63. Paris : L'Harmattan.
- Pétonnet, C. 1987. "L'anonymat ou la pellicule protectrice", Le temps de la réflexion VIII (La ville inquiète), p. 247 261.

- Poirier, C. 2005. « L'ethnicité comme ressource politique : partage de l'espace urbain et gestion de la diversité à Montréal et Bordeaux ». Thèse de doctorat, Montréal, Institut national de la recherche scientifique, Université du Québec à Montréal et Université Bordeaux-3, 472 p.
- Portes, A. et R. Rumbaut. 2001. Legacies: The Story of the Immigrant Second Generation. New York: Russell Sage Foundation.
- Portes, A. et M. Zhou. 1993. "The New Second Generation: Segmented Assimilation and Its Variants." Annals of the American Academy of Political and Social Sciences 530: 74-96.
- Potvin, M., P. Eid et N. Venel (dir.). 2007. « Blackness, haïtianité et québécitude : modalités de participation et d'appartenance chez la deuxième génération d'origine haïtienne au Québec ». dans M. Potvin, P. Eid et N. Venel (dir.), La deuxième génération issue de l'immigration. Une comparaison France-Québec, Montréal, Athéna Édition.
- Potvin, M. 200. « Racisme et citoyenneté chez les jeunes Québécois de la deuxième génération haïtienne» Publié dans Potvin, M. Fournier, B. et Couture Y (dir.) *L'individu et le citoyen dans la société moderne*. Presses de l'Université de Montréal, 2000, pp. 185-226.
- Potvin, M. 1997. « Les jeunes de la deuxième génération haïtienne au Québec : entre la communauté « réelle » et la communauté « représentée » » Sociologie et sociétés, vol. 29, n° 2, p. 77-101. En ligne : http://id.erudit.org/iderudit/001572ar .
- Poutignat, P. et J. Streiff-Fénart. 2007. Théories de l'ethnicité [suivi de Les groupes ethniques et leurs frontières de Fredik BARTH traduit par Jacqueline Bardolph et al.], Quadrige PUF 270 p.
- Rea, A. 2006. «Les émeutes urbaines : causes institutionnelles et absence de reconnaissance». *Médecine & Hygiène* | *Déviance et Société, vol.* 30, no 4 pp. 463 à 475. En ligne : <a href="http://www.cairn.info/revue-deviance-et-societe-2006-4-page-463.htm">http://www.cairn.info/revue-deviance-et-societe-2006-4-page-463.htm</a>. DOI : 10.3917/ds.304.0463.
- Rémy, J. 2005. «Ethnicité, Agrégation, Ségrégation», dans BEKKAR Rabia (Textes réunis par)

  Ethnicité et Lien Social. Politiques publiques et stratégies résidentielles. L'Harmattan. 276 p.
- Rémy, J. (sous la dir. de) 1991. « Présentation». Espaces publics et complexité du social, *Espaces et Sociétés*, no 62-63, p.5-8.
- Roy, S.N. 2009. «L'étude de cas». *Recherche sociale: de la problématique à la collecte des données,* 5e édition, sous la dir. de B. Gauthier, p. 199-225. Québec: Presses de l'Université du Québec.
- Rumbaut, R. G. 1997. « Assimilation and Its Discontents: Between Rhetoric and Reality ». *The International Migration Review, vol. 4, no* 31 p. 923-960.

- Schehr, S. 2000. « Processus de singularisation et formes de socialisation de la jeunesse ». *Lien social et Politiques*, no 43 p. 49-58. En ligne : http://id.erudit.org/iderudit/005234ar.
- Schnapper, D. 2005. La compréhension sociologique, Paris, PUF.
- Simard, M. 2003. « Le rapport à l'espace des jeunes issus de parents immigrés en région au québec : un bricolage inédit ? ». Recherches sociographiques, vol. 44, no 1, p. 57-91. En ligne : <a href="http://id.erudit.org/iderudit/007191ar">http://id.erudit.org/iderudit/007191ar</a>. Consultation le 29 janvier 2009.
- Simmel, G. 1981. Sociologie et épistémologie. PUF Paris.
- Soulé, B. 2007. «Observation participante ou participation observante? Usages et justifications de a notion de participation observante en sciences sociales». *Recherches Qualitatives, vol.* 27, no 1, p. 127-140. En ligne : <a href="http://www.recherche-qualitative.gc.ca/Revue.html">http://www.recherche-qualitative.gc.ca/Revue.html</a>.
- Suarez-Orozco, C. et M. M. Suarez-Orozco. 2001. Children of Immigration. Cambridge, MA: Harvard University Press.
- Ville de Laval. 2001. Quelques pages d'histoire. Paroisses et village de l'île Jésus. Bibliothèque Nationale du Québec. En ligne : Portail de la ville de Laval.
- Waldinger, R. (ed). 2001. Strangers at the Gates: New Immigrants in Urban America. Los Angeles: University of California Press.
- Waters, M. 1996. « Ethnic and Racial Identities of Second Generation Black Immigrants in New York City », dans A. Portes (dir.), *The New Second Generation*, New York, Russell Sage Foundation, p. 171-196.
- Wellman, B. et B. Leighton . 1979. «Networks, neighbourhoods, and communities. Approaches to the study of the community question», *Urban Affairs Quarterly*, vol. 14, p. 363-390.
- Yin, R. K. 1994. *Case Study Research: Design and Methods*. Newbury park, CA: Sage Publications, p. 18-53.